OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

T. 19. *Siècle.* Tome II.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51440/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME DIX-NEUVIEME.

GRAFL. STOLB. BIBLIOTHEK Z. ROSLA

A GOTHA,

Chez CHARLES-GUILL. ETTINGER, Libraire.

1791.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
Zweigstelle Aufbewahrung

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51440/fragment/page=0008

SIECLE
DE
LOUIS XIV.

TOME SECOND.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51440/fragment/page=0009

L 148,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51440/fragment/page=0010

SIECLE
DE
LOUIS XIV.

CHAPITRE VII.

LOUIS XIV *gouverne par lui-même. Il force la branche d'Autriche-espagnole à lui céder partout la préséance, et la cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achète Dunkerque. Il donne des secours à l'empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, et rend son royaume florissant et redoutable.*

JAMAIS il n'y eut dans une cour plus d'intrigues et d'espérances que durant l'agonie du cardinal *Mazarin*. Les femmes, qui prétendaient à la beauté, se flattaient de gouverner un prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déjà séduit, jusqu'à lui faire offrir sa couronne à sa maîtresse. Les jeunes courtisans croyaient renouveler le règne des favoris. Chaque ministre espérait la première place. Aucun d'eux ne pensait qu'un roi élevé dans l'éloignement des affaires osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. *Mazarin* avait prolongé l'enfance de ce monarque autant qu'il avait pu. Il ne l'instruisait que depuis fort peu de temps, et parce que le roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier ministre, il n'y en eut aucun qui demandât au roi quand il voudrait

les entendre. Ils lui demandèrent tous: *A qui nous adresserons-nous?* et *Louis XIV* leur répondit: *A moi.* On fut encore plus surpris de le voir persévérer. Il y avait quelque temps qu'il consultait ses forces, et qu'il essayait en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur ministère, et veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser.

Madame de *Motteville* nous apprend que la réputation de *Charles II* roi d'Angleterre, qui passait alors pour gouverner par lui-même, inspira de l'émulation à *Louis XIV.* Si cela est, il surpassa beaucoup son rival, et il mérita toute sa vie ce qu'on avait dit d'abord de *Charles.*

Il commença par mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage. La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence et la décence embellirent sa cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat et de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, et tous employés à la gloire du roi et de la France.

Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée, ni dans l'intérieur de son gouvernement; c'est ce que nous ferons à part. Il suffit de dire que ses peuples, qui depuis la mort de *Henri le Grand* n'avaient point vu de véritable roi, et qui détestaient l'empire d'un premier ministre,

furent remplis d'admiration et d'espérance, quand ils virent *Louis XIV* faire à vingt-deux ans ce que *Henri* avait fait à cinquante. Si *Henri IV* avait eu un premier ministre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puissantes. Si *Louis XIII* n'en avait pas eu, ce prince, dont un corps faible et malade énervait l'ame, eût succombé sous le poids. *Louis XIV* pouvait sans péril avoir ou n'avoir pas de premier ministre. Il ne restait pas la moindre trace des anciennes factions ; il n'y avait plus en France qu'un maître et des sujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute sorte de gloire, et qu'il voulait être aussi considéré au-dehors qu'absolu au-dedans.

Les anciens rois de l'Europe prétendent entr'eux une entière égalité, ce qui est très-naturel; mais les rois de France ont toujours réclamé la préséance, que mérite l'antiquité de leur race et de leur royaume : et s'ils ont cédé aux empereurs, c'est parce que les hommes ne sont presque jamais assez hardis pour renverser un long usage. Le chef de la république d'Allemagne, prince électif et peu puissant par lui-même, a le pas sans contredit sur tous les souverains, à cause de ce titre de *César* et d'héritier de *Charlemagne*. Sa chancellerie allemande ne traitait pas même alors les autres rois de majesté. Les rois de France pouvaient disputer la préséance aux empereurs, puisque la France avait fondé le véritable Empire d'occident, dont le nom seul subsiste en Allemagne. Ils avaient pour eux, non-seulement la supériorité d'une

couronne héréditaire sur une dignité élective, mais l'avantage d'être issus par une suite non-interrompue de souverains qui régnaient sur une grande monarchie, plusieurs siècles avant que dans le monde entier aucune des maisons qui possèdent aujourd'hui des couronnes fût parvenue à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puissances de l'Europe. On alléguait en leur faveur le nom de très-chrétien. Les rois d'Espagne opposaient le titre de catholique; et depuis que *Charles-Quint* avait eu un roi de France prisonnier à Madrid, la fierté espagnole était bien loin de céder ce rang. Les Anglais et les Suédois, qui n'allèguent aujourd'hui aucun de ces surnoms, reconnaissent le moins qu'ils peuvent cette supériorité.

C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois débattues. Les papes, qui donnaient les Etats avec une bulle, se croyaient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette cour, où tout se passe en cérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La France y avait eu toujours la supériorité, quand elle était plus puissante que l'Espagne; mais depuis le règne de *Charles-Quint*, l'Espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécise; un pas de plus ou de moins dans une procession, un fauteuil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire d'un prédicateur, étaient des triomphes, et établissaient des titres pour cette prééminence. La chimère du point d'honneur était extrême alors

sur cet article entre les couronnes, comme la fureur des duels entre les particuliers.

† Il arriva qu'à l'entrée d'un ambassadeur de Suède à Londres, le comte d'*Estrade* ambassadeur de France, et le baron de *Vatteville* ambassadeur d'Espagne se disputèrent le pas. L'Espagnol avec plus d'argent et une plus nombreuse suite, avait gagné la populace anglaise: il fait d'abord tuer les chevaux des carrosses français, et bientôt les gens du comte d'*Estrade*, blessés et dispersés, laissèrent les Espagnols marcher l'épée nue comme en triomphe.

†† *Louis XIV*, informé de cette insulte, rappela l'ambassadeur qu'il avait à Madrid, fit sortir de France celui d'Espagne, rompit les conférences qui se tenaient encore en Flandre au sujet des limites, et fit dire au roi *Philippe IV* son beau-père que s'il ne reconnaissait la supériorité de la couronne de France, et ne réparait cet affront par une satisfaction solennelle, la guerre allait recommencer. *Philippe IV* ne voulut pas replonger son royaume dans une guerre nouvelle, pour la préséance d'un ambassadeur: il envoya le comte de *Fuentes* déclarer au roi à Fontainebleau, en présence de tous les ministres étrangers qui étaient en France, *que les ministres espagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de France*. Ce n'en était pas assez pour reconnaître nettement la prééminence du roi; mais c'en était assez pour un aveu authentique de la faiblesse

† 1661. †† 24 mars 1662.

espagnole. Cette cour encore fière murmura long-temps de son humiliation. Depuis plusieurs ministres espagnols ont renouvelé leurs anciennes prétentions: ils ont obtenu l'égalité à Nimègue; mais *Louis XIV* acquit alors par sa fermeté une supériorité réelle dans l'Europe, en fesant voir combien il était à craindre.

A peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encore davantage dans une occasion où sa gloire semblait moins intéressée. Les jeunes Français, dans les guerres faites depuis long-temps en Italie contre l'Espagne, avaient donné aux Italiens circonspects et jaloux l'idée d'une nation impétueuse. L'Italie regardait toutes les nations, dont elle était inondée, comme des barbares, et les Français comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec le mépris, et la débauche avec l'insulte. Ils étaient craints par-tout, et sur-tout à Rome.

Le duc de *Créqui*, ambassadeur auprès du pape, avait révolté les Romains par sa hauteur: ses domestiques, gens qui poussent toujours à l'extrême les défauts de leur maître, commettaient dans Rome les mêmes désordres que la jeunesse indisciplinable de Paris, qui se fesait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

† Quelques laquais du duc de *Créqui* s'avisèrent de charger l'épée à la main une escouade

† 20 août 1662.

des corses (ce sont des gardes du pape qui appuient les exécutions de la justice). Tout le corps des corses offensé et secrétement animé par dom *Mario Chigi* frère du pape *Alexandre VII*, qui haïssait le duc de *Créqui*, vint en armes assiéger la maison de l'ambassadeur. Ils tirèrent sur le carrosse de l'ambassadrice qui rentrait alors dans son palais; ils lui tuèrent un page, et blessèrent plusieurs domestiques. Le duc de *Créqui* sortit de Rome, accusant les parens du pape, et le pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat. Le pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiser, et que tout s'oublie. Il fit pendre un corse et un sbire au bout de quatre mois, et il fit sortir de Rome le gouverneur, soupçonné d'avoir autorisé l'attentat: mais il fut consterné d'apprendre que le roi menaçait de faire assiéger Rome, qu'il faisait déjà passer des troupes en Italie, et que le maréchal *du Plessis-Praslin* était nommé pour les commander. L'affaire était devenue une querelle de nation à nation, et le roi voulait faire respecter la sienne. Le pape, avant de faire la satisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les princes catholiques; il fit ce qu'il put pour les animer contre *Louis XIV*; mais les circonstances n'étaient pas favorables au pape. L'Empire était attaqué par les Turcs: l'Espagne était embarrassée dans une guerre peu heureuse contre le Portugal.

La cour romaine ne fit qu'irriter le roi sans

pouvoir lui nuire. Le parlement de Provence cita le pape, et fit saisir le Comtat d'Avignon. Dans d'autres temps les excommunications de Rome auraient suivi ces outrages; mais c'étaient des armes usées, et devenues ridicules: il fallut que le pape pliât; il fut forcé d'exiler de Rome son propre frère, d'envoyer son neveu le cardinal *Chigi*, en qualité de légat *à latere*, faire satisfaction au roi, de casser la garde corse, et d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenait l'injure et la réparation. Le cardinal *Chigi* fut le premier légat de la cour romaine qui fût jamais envoyé pour demander pardon. Les légats auparavant venaient donner des lois et imposer des décimes. Le roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies passagères et par des monumens qui le font aussi; (car il permit quelques années après la destruction de la pyramide;) mais il força la cour de Rome à promettre de rendre Castro et Ronciglione au duc de Parme, à dédommager le duc de Modène de ses droits sur Commachio; et il tira ainsi d'une insulte l'honneur solide d'être le protecteur des princes d'Italie.

† En soutenant sa dignité il n'oubliait pas d'augmenter son pouvoir. Ses finances, bien administrées par *Colbert*, le mirent en état d'acheter Dunkerque et Mardik du roi d'Angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-six

† 27 octobre 1662.

livres dix sols le marc. *Charles II* prodigue et pauvre eut la honte de vendre le prix du sang des Anglais. Son chancelier *Hyde*, accusé d'avoir conseillé ou souffert cette faiblesse, fut banni depuis par le parlement d'Angleterre, qui punit souvent les fautes des favoris, et qui quelquefois même juge ses rois.

† *Louis* fit travailler trente mille hommes à fortifier Dunkerque du côté de la terre et de la mer. On creusa entre la ville et la citadelle un bassin capable de contenir trente vaisseaux de guerre, de sorte qu'à peine les Anglais eurent vendu cette ville qu'elle devint l'objet de leur terreur.

†† Quelque temps après, le roi força le duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marsal. Ce malheureux *Charles IV*, guerrier assez illustre, mais prince faible, inconstant et imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la Lorraine à la France après sa mort, à condition que le roi lui permettrait de lever un million sur l'Etat qu'il abandonnait, et que les princes du sang de Lorraine seraient réputés princes du sang de France. Ce traité, vainement vérifié au parlement de Paris, ne servit qu'à produire de nouvelles inconstances dans le duc de Lorraine; trop heureux ensuite de donner Marsal, et de se remettre à la clémence du roi.

† 1663. †† 30 août 1663.

Louis augmentait ses Etats même pendant la paix, et se tenait toujours prêt pour la guerre, fesant fortifier ses frontières, tenant ses troupes dans la discipline, augmentant leur nombre, fesant des revues fréquentes.

Les Turcs étaient alors très-redoutables en Europe; ils attaquaient à la fois l'empereur d'Allemagne et les Vénitiens. La politique des rois de France a toujours été, depuis *François I*, d'être alliés des empereurs turcs, non-seulement pour les avantages de commerce, mais pour empêcher la maison d'Autriche de trop prévaloir. Cependant un roi chrétien ne pouvait refuser du secours à l'empereur, trop en danger, et l'intérêt de la France était bien que les Turcs inquiétassent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent; enfin ses traités avec l'Empire lui fesaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoya donc six mille hommes en Hongrie, sous les ordres du comte de *Coligni*, seul reste de la maison de ce *Coligni* autrefois si célèbre dans nos guerres civiles, et qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet amiral, par son courage et par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand *Condé*, et toutes les offres du cardinal *Mazarin* n'avaient jamais pu l'engager à manquer à son ami. Il mena avec lui l'élite de la noblesse de France, et entre autres le jeune *la Feuillade*, homme entreprenant et avide de gloire et de fortune.† Ces français allèrent servir en Hongrie sous le général *Montécuculi*, qui tenait tête alors au grand-visir *Kiuperli*, ou *Kouprogli*, et qui depuis, en servant contre la

† 1664.

France, balança la réputation de *Turenne*. Il y eut un grand combat à St Gothard au bord du Raab, entre les Turcs et l'armée de l'empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur; les Allemands mêmes, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre justice ; mais ce n'est pas la rendre aux Allemands, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les Français eurent seuls l'honneur de la victoire.

Le roi en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'empereur, et à donner de l'éclat aux armes françaises, mettait sa politique à soutenir secrétement le Portugal contre l'Espagne. Le cardinal *Mazarin* avait abandonné formellement les Portugais, par le traité des Pyrénées ; mais l'Espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le Français en fit une hardie et décisive : le maréchal de *Schomberg*, étranger et huguenot, passa en Portugal avec quatre mille soldats français, qu'il payait de l'argent de *Louis XIV*, et qu'il feignait de soudoyer au nom du roi de Portugal. † Ces quatre mille soldats français, joints aux troupes portugaises, remportèrent à Villa-Viciosa une victoire complète, qui affermit le trône dans la maison de Bragance. Ainsi *Louis XIV* passait déjà pour un prince guerrier et politique, et l'Europe le redoutait même avant qu'il eût encore fait la guerre.

Ce fut par cette politique qu'il évita, malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avait alors aux flottes hollandaises. Il s'était allié avec la Hollande en 1662. Cette république, environ

† 17 juin 1665.

vers ce temps-là, recommença la guerre contre l'Angleterre, au sujet du vain et bizarre honneur du pavillon, et des intérêts réels de son commerce dans les Indes. *Louis* voyait avec plaisir ces deux puissances maritimes mettre en mer tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaisseaux, et se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtres qui se soient jamais données, dont tout le fruit était l'affaiblissement des deux partis. Il s'en donna une qui dura trois jours entiers. † Ce fut dans ces combats que le hollandais *Ruyter* acquit la réputation du plus grand homme de mer qu'on eût vu encore. Ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'Angleterre jusque dans ses ports à quatre lieues de Londres. Il fit triompher la Hollande sur les mers, dont les Anglais avaient toujours eu l'empire, et où *Louis XIV* n'était rien encore.

La domination de l'Océan était partagée depuis quelque temps entre ces deux nations. L'art de construire les vaisseaux, et de s'en servir pour le commerce et pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La France sous le ministère de *Richelieu* se croyait puissante sur mer, parce que d'environ soixante vaisseaux ronds que l'on comptait dans ses ports, elle pouvait en mettre en mer environ trente, dont un seul portait soixante et dix canons. Sous *Mazarin*, on acheta des Hollandais le peu de vaisseaux que l'on avait. On manquait de matelots, d'officiers, de manufactures pour la construction et pour l'équipement.

† 11, 12 et 13 juin 1666.

Le roi entreprit de réparer les ruines de la marine, et de donner à la France tout ce qui lui manquait avec une diligence incroyable: mais en 1664 et 1665, tandis que les Anglais et les Hollandais couvraient l'Océan de près de trois cents gros vaisseaux de guerre, il n'en avait encore que quinze ou seize du dernier rang, que le duc de *Beaufort* occupait contre les pirates de Barbarie; et lorsque les Etats-Généraux pressèrent *Louis XIV* de joindre sa flotte à la leur, il ne se trouva dans le port de Brest qu'un seul brûlot, qu'on eut honte de faire partir, et qu'il fallut pourtant leur envoyer sur leurs instances réitérées. Ce fut une honte que *Louis XIV* s'empressa bien vîte d'effacer.

† Il donna aux Etats un secours de ses forces de terre, plus essentiel et plus honorable. Il leur envoya six mille français, pour les défendre contre l'évêque de Munster, *Christophe-Bernard de Galen*, prélat guerrier et ennemi implacable, soudoyé par l'Angleterre pour désoler la Hollande; mais il leur fit payer chèrement ce secours, et les traita comme un homme puissant qui vend sa protection à des marchands opulens. *Colbert* mit sur leur compte non-seulement la solde de ces troupes, mais jusqu'aux frais d'une ambassade envoyée en Angleterre, pour conclure leur paix avec *Charles II*. Jamais secours ne fut donné de si mauvaise grâce ni reçu avec moins de reconnaissance.

‡ 1665.

Le roi ayant ainsi aguerri ses troupes, et formé de nouveaux officiers en Hongrie, en Hollande, en Portugal, respecté et vengé dans Rome, ne voyait pas un seul potentat qu'il dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peste. Londres réduite en cendres par un incendie attribué injustement aux catholiques; la prodigalité et l'indigence continuelle de *Charles II*, aussi dangereuses pour ses affaires que la contagion et l'incendie, mettaient la France en sureté du côté des Anglais. L'empereur réparait à peine l'épuisement d'une guerre contre les Turcs. Le roi d'Espagne *Philippe IV* mourant, et sa monarchie aussi faible que lui, laissaient *Louis XIV* le seul puissant et le seul redoutable. Il était jeune, riche, bien servi, obéi aveuglément, et marquait l'impatience de se signaler et d'être conquérant.

CHAPITRE VIII.

Conquête de la Flandre.

L'OCCASION se présenta bientôt à un roi qui la cherchait. *Philippe IV* son beau-père mourut: il avait eu de sa première femme, sœur de *Louis XIII*, cette princesse *Marie-Thérèse* mariée à son cousin *Louis XIV*; mariage par lequel la monarchie espagnole est enfin tombée dans la maison de *Bourbon*, si long-temps son ennemie. De son second mariage avec *Marie-Anne d'Autriche* était né *Charles II*, enfant faible et mal-sain, héritier de la couronne et seul reste de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge.

Louis XIV prétendit que la Flandre, le Brabant et la Franche-Comté, provinces du royaume d'Espagne, devaient, selon la jurisprudence de ces provinces, revenir à sa femme, malgré sa renonciation. Si les causes des rois pouvaient se juger par les lois des nations à un tribunal désintéressé, l'affaire eût été un peu douteuse.

Louis fit examiner ses droits par son conseil, et par des théologiens, qui les jugèrent incontestables; mais le conseil et le confesseur de la veuve de *Philippe IV* les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puissante raison, la loi expresse de *Charles-Quint*; mais les lois de *Charles-Quint* n'étaient guère suivies par la cour de France.

Un des prétextes que prenait le conseil du roi était que les cinq cents mille écus, donnés en dot à sa femme, n'avaient point été payés; mais on oubliait que la dot de la fille de *Henri IV* ne l'avait pas été davantage. La France et l'Espagne combattirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de banquier et des raisons d'avocat; mais la seule raison d'Etat était écoutée. Cette raison d'Etat fut bien extraordinaire. *Louis XIV* allait attaquer un enfant dont il devait être naturellement le protecteur, puisqu'il avait épousé la sœur de cet enfant. Comment pouvait-il croire que l'empereur *Léopold*, regardé comme le chef de la maison d'Autriche, le laisserait opprimer cette maison et s'agrandir dans la Flandre? Qui croirait que l'empereur et le roi de France eussent déjà partagé en idée les dépouilles du jeune

Charles d'Autriche roi d'Espagne? On trouve quelques traces de cette triste vérité dans les mémoires du marquis de *Torci* (*l*), mais elles sont peu démêlées. Le temps a enfin dévoilé ce mystére, qui prouve qu'entre les rois la convenance et le droit du plus fort tiennent lieu de justice, sur-tout quand cette justice semble douteuse.

Tous les frères de *Charles II* roi d'Espagne étaient morts. *Charles* était d'une complexion faible et mal saine. *Louis XIV* et *Léopold* firent dans son enfance à peu près le même traité de partage qu'ils entamèrent depuis à sa mort. Par ce traité qui est actuellement dans le dépôt du louvre, *Léopold* devait laisser *Louis XIV* se mettre déjà en possession de la Flandre, à condition qu'à la mort de *Charles* l'Espagne passerait sous la domination de l'empereur. Il n'est pas dit s'il en coûta de l'argent pour cette étrange négociation. D'ordinaire ce principal article de tant de traités demeure secret.

Léopold n'eut pas sitôt signé l'acte qu'il s'en repentit. Il exigea au moins qu'aucune cour n'en eût connaissance, qu'on n'en fit point une double copie selon l'usage, et que le seul instrument qui devait subsister fût enfermé dans une cassette de métal, dont l'empereur aurait une clef et le roi de France l'autre. Cette cassette dut être déposée entre les mains du grand-duc de Florence. L'empereur la remit pour cet effet entre les mains de l'ambassadeur de France à Vienne, et le roi envoya seize de ses gardes-du-corps aux portes de Vienne pour accom-

(*l*) Tom. I, pag. 16, édition supposée de la Haye.

pagner le courrier, de peur que l'empereur ne changeât d'avis et ne fît enlever la cassette sur la route. Elle fut portée à Versailles et non à Florence; ce qui laisse soupçonner que *Léopold* avait reçu de l'argent, puisqu'il n'osa se plaindre.

Voilà comment l'empereur laissa dépouiller le roi d'Espagne.

Le roi, comptant encore plus sur ses forces que sur ses raisons, marcha en Flandre à des conquêtes assurées. † Il était à la tête de trente-cinq mille hommes; un autre corps de huit mille fut envoyé vers Dunkerque; un de quatre mille vers Luxembourg. *Turenne* était sous lui le général de cette armée. *Colbert* avait multiplié les ressources de l'Etat pour fournir à ces dépenses. *Louvois*, nouveau ministre de la guerre, avait fait des préparatifs immenses pour la campagne. Des magasins de toute espèce étaient distribués sur la frontière. Il introduisit le premier cette méthode avantageuse, que la faiblesse du gouvernement avait jusqu'alors rendue impraticable, de faire subsister les armées par magasins: quelque siége que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours en tout genre étaient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La discipline, rendue plus sévère de jour en jour par l'austérité inflexible du ministre, enchaînait tous les officiers à leur devoir. La présence d'un jeune roi, l'idole de son armée, leur rendait la dureté de ce devoir aisée et chère. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit

† 1667.

beaucoup au-dessus de celui de la naissance. Les services et non les aïeux furent comptés, ce qui ne s'était guère vu encore. Par-là l'officier de la plus médiocre naissance fut encouragé, sans que ceux de la plus haute eussent à se plaindre. L'infanterie, sur qui tombait tout le poids de la guerre depuis l'inutilité reconnue des lances, partagea les récompenses dont la cavalerie était en possession. Des maximes nouvelles dans le gouvernement inspiraient un nouveau courage.

Le roi, entre un chef et un ministre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre, et cependant ne l'en servant que mieux, suivi des meilleures troupes de l'Europe, enfin ligué de nouveau avec le Portugal, attaquait avec tous ces avantages une province mal défendue d'un royaume ruiné et déchiré. Il n'avait à faire qu'à sa belle-mère, femme faible, gouvernée par un jésuite dont l'administration méprisée et malheureuse laissait la monarchie espagnole sans défense. Le roi de France avait tout ce qui manquait à l'Espagne.

L'art d'attaquer les places n'était pas encore perfectionné comme aujourd'hui, parce que celui de les bien fortifier et de les bien défendre était plus ignoré. Les frontières de la Flandre espagnole étaient presque sans fortifications et sans garnisons.

† *Louis* n'eut qu'à se présenter devant elles. Il entra dans Charleroi comme dans Paris; Ath, Tournai furent prises en deux jours; Furnes, Armentières, Courtrai ne tinrent pas davantage. Il descendit dans la tranchée devant Douai, qui

† 6 juillet 1667.

se rendit le lendemain. Lille, † la plus florissante ville de ces pays, la seule bien fortifiée, et qui avait une garnison de six mille hommes, capitula après neuf jours de siége. Les Espagnols n'avaient que huit mille hommes à opposer à l'armée victorieuse, encore l'arrière-garde de cette petite armée fut-elle taillée en pièces †† par le marquis depuis maréchal de *Créqui*. Le reste se cacha sous Bruxelles et sous Mons, laissant le roi vaincre sans combattre.

Cette campagne faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des succès si faciles, parut le voyage d'une cour. La bonne chère, le luxe et les plaisirs s'introduisirent alors dans les armées, dans le temps même que la discipline s'affermissait. Les officiers fesaient le devoir militaire beaucoup plus exactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le maréchal de *Turenne* n'avait eu long-temps que des assiettes de fer en campagne. Le marquis d'*Humières* fut le premier au siége d'Arras en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée, et qui fit manger des ragoûts et des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune roi aimant la magnificence, étalait celle de sa cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde se piqua de somptuosité et de goût dans la bonne chère, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richesse d'un grand Etat, et souvent la cause de la décadence d'un petit, était cependant encore très-peu de chose

† 27 août. †† 31 août.

auprès de celui qu'on a vu depuis. Le roi, ses généraux et ses ministres allaient au rendez-vous de l'armée à cheval ; au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de capitaine de cavalerie, ni de secrétaire d'un officier-général, qui ne fasse ce voyage en chaise de poste avec des glaces et des ressorts, plus commodément et plus tranquillement qu'on ne fesait alors une visite dans Paris d'un quartier à un autre.

La délicatesse des officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée avec le pot en tête et la cuirasse sur le dos. Le roi en donnait l'exemple : il alla ainsi à la tranchée devant Douai et devant Lille. Cette conduite sage conserva plus d'un grand-homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes gens peu robustes, pleins de valeur, mais de mollesse, qui semblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'alarmes Bruxelles ; les citoyens transportaient déjà leurs effets dans Anvers. La conquête de la Flandre entière pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au roi que des troupes assez nombreuses, pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ses armes. *Louvois* lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises, et de les fortifier. *Vauban*, l'un de ces grands hommes et de ces génies qui parurent dans ce siècle, pour le service de *Louis XIV*, fut chargé de ces fortifications. Il les fit suivant sa nouvelle méthode, devenue aujourd'hui la règle de tous les bons ingénieurs.

On fut étonné de ne plus voir les places revêtues que d'ouvrages presque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes et menaçantes n'en étaient que plus exposées à être foudroyées par l'artillerie : plus il les rendit rasantes, moins elles étaient en prise. Il construisit la citadelle de Lille sur ces principes.† On n'avait point encore en France détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. L'exemple commença en faveur de *Vauban* ; il fut le premier gouverneur d'une citadelle. On peut encore observer que le premier de ces plans en relief, qu'on voit dans la galerie du louvre, (11) fut celui des fortifications de Lille.

Le roi se hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans et de ses maîtresses, et des fêtes qu'il donna à sa cour.

CHAPITRE IX.

Conquête de la Franche-Comté. Paix d'Aix-la-Chapelle.

On était plongé dans les divertissemens à Saint-Germain, lorsqu'au cœur de l'hiver, au mois de janvier, †† on fut étonné de voir des troupes

† 1668.

(11) Ces plans ont été depuis transportés aux invalides.

†† 1668.

marcher de tous côtés, aller et revenir sur les chemins de la Champagne, dans les trois évêchés : des trains d'artillerie, des chariots de munitions s'arrêtaient, sous divers prétextes, dans la route qui mène de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France était remplie de mouvemens dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt, et les courtisans par curiosité s'épuisaient en conjectures : l'Allemagne était alarmée : l'objet de ces préparatifs et de ces marches irrégulières était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé qu'il le fut dans cette entreprise de *Louis XIV*. Enfin le 2 février il part de St Germain avec le jeune duc d'*Enghien* fils du grand *Condé*, et quelques courtisans : les autres officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées, et arrive à Dijon. Vingt mille hommes, assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en Franche-Comté à quelques lieues de Besançon, et le grand *Condé* paraît à leur tête, ayant pour son principal lieutenant-général *Montmorenci-Bouteville* son ami, devenu duc de *Luxembourg*, toujours attaché à lui dans la bonne et dans la mauvaise fortune. *Luxembourg* était l'élève de *Condé* dans l'art de la guerre ; et il obligea à force de mérite le roi, qui ne l'aimait pas, à l'employer.

Des intrigues eurent part à cette entreprise imprévue : le prince de *Condé* était jaloux de la gloire de *Turenne*, et *Louvois* de sa faveur auprès du

du roi ; *Condé* était jaloux en héros, et *Louvois* en ministre. Le prince gouverneur de la Bourgogne, qui touche à la Franche-Comté, avait formé le dessein de s'en rendre maître en hiver, en moins de temps que *Turenne* n'en avait mis l'été précédent à conquérir la Flandre française. Il communiqua d'abord son projet à *Louvois*, qui l'embrassa avidement, pour éloigner et rendre inutile *Turenne*, et pour servir en même temps son maître.

Cette province assez pauvre alors en argent, mais très-fertile, bien peuplée, étendue en long de quarante lieues, et large de vingt, avait le nom de *Franche* : et l'était en effet. Les rois d'Espagne en étaient plutôt les protecteurs que les maîtres. Quoique ce pays fût du gouvernement de la Flandre, il n'en dépendait que peu. Toute l'administration était partagée et disputée entre le parlement et le gouverneur de la Franche-Comté. Le peuple jouissait de grands priviléges, toujours respectés par la cour de Madrid, qui ménageait une province jalouse de ses droits, et voisine de la France. Besançon même se gouvernait comme une ville impériale. Jamais peuple ne vécut sous une administration plus douce, et ne fut si attaché à ses souverains. Leur amour pour la maison d'Autriche s'est conservé pendant deux générations : mais cet amour était au fond celui de leur liberté. Enfin la Franche-Comté était heureuse, mais pauvre : et puisqu'elle était une espèce de république, il y avait des factions. Quoi qu'en dise *Pélisson*, on ne se borna pas à employer la force.

On gagna d'abord quelques citoyens par des préſens et des eſpérances. On s'aſſura l'abbé *Jean de Vatteville*, frère de celui qui, ayant inſulté à Londres l'ambaſſadeur de France, avait procuré, par cet outrage, l'humiliation de la branche d'Autriche-eſpagnole. Cet abbé, autrefois officier, puis chartreux, puis long-temps muſulman chez les Turcs, et enfin eccléſiaſtique, eut parole d'être grand-doyen et d'avoir d'autres bénéfices. On acheta peu cher quelques magiſtrats, quelques officiers; et à la fin même le marquis d'*Yenne* gouverneur-général devint ſi traitable qu'il accepta publiquement après la guerre une groſſe penſion et le grade de lieutenant-général en France. Ces intrigues ſecrètes, à peine commencées, furent ſoutenues par vingt mille hommes. Beſançon, la capitale de la province, eſt inveſtie par le prince de *Condé*: *Luxembourg* court à Salins: le lendemain Beſançon et Salins ſe rendirent. Beſançon ne demanda pour capitulation que la conſervation d'un St Suaire fort révéré dans cette ville; ce qu'on leur accorda très-aiſément. Le roi arrivait à Dijon. *Louvois*, qui avait volé ſur la frontière pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre que ces deux villes ſont aſſiégées et priſes. Le roi courut auſſitôt ſe montrer à la fortune, qui feſait tout pour lui.

Il alla aſſiéger Dole en perſonne. Cette place était réputée forte: elle avait pour commandant le comte de *Montrevel*, homme d'un grand courage, fidelle par grandeur d'ame aux Eſpagnols qu'il haïſſait, et au parlement qu'il mépriſait. Il n'avait pour garniſon que quatre cents ſoldats et

les citoyens, et il osa se défendre. La tranchée ne fut point poussée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte qu'une foule de jeunes volontaires, qui suivaient le roi, courut attaquer la contrescarpe et s'y logea. Le prince de *Condé*, à qui l'âge et l'expérience avaient donné un courage tranquille, les fit soutenir à propos, et partagea leur péril pour les en tirer. Ce prince était partout avec son fils, et venait ensuite rendre compte de tout au roi, comme un officier qui aurait eu sa fortune à faire. Le roi, dans son quartier, montrait plutôt la dignité d'un monarque dans sa cour qu'une ardeur impétueuse qui n'était pas nécessaire. Tout le cérémonial de St Germain était observé. Il avait son petit coucher, ses grandes, ses petites entrées, une salle des audiences dans sa tente. Il ne tempérait le faste du trône qu'en fesant manger à sa table ses officiers-généraux et ses aides de camp. On ne lui voyait point dans les travaux de la guerre ce courage emporté de *François I* et de *Henri IV*, qui cherchaient toutes les espèces de dangers. Il se contentait de ne le pas craindre, et d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. † Il entra dans Dole au bout de quatre jours de siége, douze jours après son départ de St Germain, et enfin en moins de trois semaines, toute la Franche-Comté lui fut soumise. Le conseil d'Espagne, étonné et indigné du peu de résistance, écrivit au gouverneur: " Que le roi de France aurait dû en-» voyer ses laquais prendre possession de ce » pays, au lieu d'y aller en personne. "

† 24 février 1668.

Tant de fortune et tant d'ambition réveillèrent l'Europe assoupie; l'Empire commença à se remuer, et l'empereur à lever des troupes. Les Suisses, voisins des Francs-Comtois, et qui n'avaient guère alors d'autre bien que leur liberté, tremblèrent pour elle. Le reste de la Flandre pouvait être envahi au printemps prochain. Les Hollandais, à qui il avait toujours importé d'avoir les Français pour amis, frémissaient de les avoir pour voisins. L'Espagne alors eut recours à ces mêmes Hollandais, et fut en effet protégée par cette petite nation, qui ne lui paraissait auparavant que méprisable et rebelle.

La Hollande était gouvernée par *Jean de Witt* qui dès l'âge de vingt-huit ans avait été élu grand-pensionnaire; homme amoureux de la liberté de son pays, autant que de sa grandeur personnelle: assujetti à la frugalité et à la modestie de sa république, il n'avait qu'un laquais et une servante, et allait à pied dans la Haye, tandis que dans les négociations de l'Europe son nom était compté avec les noms des plus puissans rois; homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique, et qui cependant fut depuis très-malheureux. (12)

(12) *Jean de Witt* avait été en Hollande un des premiers et un des meilleurs disciples de *Descartes*. On a de lui un traité des courbes, ouvrage de sa première jeunesse, rempli de choses ingénieuses et nouvelles, qui annonçaient un véritable géomètre. Il paraît être le premier qui ait imaginé de calculer la probabilité de la vie humaine, et d'employer ce calcul pour déterminer quel denier des rentes viagères répond à un intérêt donné en rentes perpétuelles.

Il avait contracté avec le chevalier *Temple*, ambassadeur d'Angleterre à la Haye, une amitié bien rare entre des ministres. *Temple* était un philosophe qui joignait les lettres aux affaires ; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque *Burnet* lui a faits d'athéisme ; né avec le génie d'un sage républicain, aimant la Hollande, comme son propre pays, parce qu'elle était libre, et aussi jaloux de cette liberté que le grand-pensionnaire lui-même. Ces deux citoyens s'unirent avec le comte de *Dhona*, ambassadeur de Suède, pour arrêter les progrès du roi de France.

Ce temps était marqué pour les événemens rapides. La Flandre qu'on nomme *Flandre française* avait été prise en trois mois ; la Franche-Comté en trois semaines. Le traité entre la Hollande, l'Angleterre et la Suède, pour tenir la balance de l'Europe et réprimer l'ambition de *Louis XIV*, fut proposé et conclu en cinq jours. Le conseil de l'empereur *Léopold* n'osa entrer dans cette intrigue. Il était lié par le traité secret qu'il avait signé avec le roi de France pour dépouiller le jeune roi d'Espagne. Il encourageait secrétement l'union de l'Angleterre, de la Suède et de la Hollande : mais il ne prenait aucunes mesures ouvertes.

Louis XIV fut indigné qu'un petit Etat, tel que la Hollande, conçût l'idée de borner ses conquêtes et d'être l'arbitre des rois, et plus encore qu'elle en fût capable. Cette entreprise des Provinces-Unies lui fut un outrage sensible qu'il fallut dévorer et dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout puissant et tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il proposa lui-même la paix. La France et l'Espagne choisirent Aix-la-Chapelle pour le lieu des conférences, et le nouveau pape *Rospiglioſi*, *Clément IX*, pour médiateur.

La cour de Rome, pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent, rechercha par toute sorte de moyens l'honneur d'être l'arbitre entre les couronnes. Elle n'avait pu l'obtenir au traité des Pyrénées : elle parut l'avoir au moins à la paix d'Aix-la-Chapelle. Un nonce fut envoyé à ce congrès pour être un fantôme d'arbitre entre des fantômes de plénipotentiaires. Les Hollandais, déjà jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait en effet à St Germain, par le ministère de leur ambassadeur *van-Beuning*. Ce qui avait été accordé en secret par lui était envoyé à Aix-la-Chapelle, pour être signé avec appareil par les ministres assemblés au congrès. Qui eût dit trente ans auparavant qu'un bourgeois de Hollande obligerait la France et l'Espagne à recevoir sa médiation ?

Ce *van-Beuning* échevin d'Amsterdam avait la vivacité d'un Français et la fierté d'un Espagnol. Il se plaisait à choquer, dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du roi ; et opposait une inflexibilité républicaine au ton de supériorité que les ministres de France commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du roi ?* lui disait M. de *Lionne* dans une conférence. *J'ignore ce que*

veut le roi, dit *van-Beuning*; *je considère ce qu'il peut*. Enfin à la cour du plus superbe monarque du monde, un bourguemestre conclut † avec autorité une paix, par laquelle le roi fut obligé de rendre la Franche-Comté. Les Hollandais eussent bien mieux aimé qu'il eût rendu la Flandre, et être délivrés d'un voisin si redoutable : mais toutes les nations trouvèrent que le roi marquait assez de modération en se privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnait davantage en retenant les villes de Flandre; et il s'ouvrait les portes de la Hollande, qu'il songeait à détruire dans le temps qu'il lui cédait.

CHAPITRE X.

Travaux et magnificence de LOUIS XIV. *Aventure singulière en Portugal. Casimir en France. Secours en Candie. Conquête de la Hollande.*

LOUIS XIV, forcé de rester quelque temps en paix, continua, comme il avait commencé, à régler, à fortifier et embellir son royaume. Il fit voir qu'un roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à commander, et les succès dans l'administration étaient aussi rapides que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose véritablement admirable de voir les ports de mer, auparavant déserts, ruinés, maintenant entourés d'ouvrages qui faisaient leur ornement et leur

† 2 mai 1668.

défense, couverts de navires et de matelots, et contenant déjà près de soixante grands vaisseaux qu'il pouvait armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous côtés pour l'Amérique, pour les Indes orientales, pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France, et sous ses yeux, des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle; et dans l'intérieur de sa cour et de sa capitale, des arts plus nobles et plus ingénieux donnaient à la France des plaisirs et une gloire, dont les siècles précédens n'avaient pas eu même l'idée. Les lettres florissaient; le bon goût et la raison pénétraient dans les écoles de la barbarie. Tous ces détails de la gloire et de la félicité de la nation trouveront leur véritable place dans cette histoire; il ne s'agit ici que des affaires générales et militaires.

Le Portugal donnait en ce temps un spectacle étrange à l'Europe. Dom *Alfonse*, fils indigne de l'heureux dom *Jean de Bragance*, y régnait: il était furieux et imbécille. Sa femme, fille du duc de *Nemours*, amoureuse de dom *Pèdre* frère d'*Alfonse*, osa concevoir le projet † de détrôner son mari et d'épouser son amant. L'abrutissement du mari justifia l'audace de la reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire; il avait eu publiquement d'une courtisanne un enfant qu'il avait reconnu: enfin, il avait couché très-long-temps avec la reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance; et ayant acquis dans le royaume,

† Nov. 1667.

par son habileté, l'autorité que son mari avait perdue par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome une bulle pour épouser son beau-frère. Il n'est pas étonnant que Rome ait accordé cette bulle ; mais il l'est que des personnes toutes puissantes en aient besoin. Ce que *Jules II* avait accordé sans difficulté au roi d'Angleterre *Henri VIII*, *Alexandre VII* l'accorda à l'épouse d'un roi de Portugal. La plus petite intrigue fait dans un temps ce que les plus grands ressorts ne peuvent opérer dans un autre. Il y a toujours deux poids et deux mesures pour tous les droits des rois et des peuples, et ces deux mesures étaient au vatican depuis que les papes influèrent sur les affaires de l'Europe. Il serait impossible de comprendre comment tant de nations avaient laissé une si étrange autorité au pontife de Rome, si l'on ne savait combien l'usage a de force.

Cet événement, qui ne fut une révolution que dans la famille royale, et non dans le royaume de Portugal, n'ayant rien changé aux affaires de l'Europe, ne mérite d'attention que par sa singularité.

La France reçut bientôt après un roi qui descendait du trône d'une autre manière. *Jean Casimir* roi de Pologne renouvela l'exemple de la reine *Christine*. Fatigué des embarras du gouvernement, et voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à Paris †, dans l'abbaye St Germain dont il fut abbé. Paris, devenu depuis quelques années le séjour de tous les arts, était une demeure

† Sept. 1658.

délicieuse pour un roi qui cherchait les douceurs de la société et qui aimait les lettres. Il avait été jésuite et cardinal avant d'être roi ; et dégoûté également de la royauté et de l'Église, il ne cherchait qu'à vivre en particulier et en sage, et ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de majesté. (13)

Mais une affaire plus intéressante tenait tous les princes chrétiens attentifs.

Les Turcs, moins formidables à la vérité que du temps des *Mahomet*, des *Sélim* et des *Soliman*, mais dangereux encore et forts de nos divisions, après avoir bloqué Candie pendant huit années, l'assiégeaient régulièrement avec toutes les forces de leur empire. On ne sait s'il était plus étonnant que les Vénitiens se fussent défendus si longtemps, ou que les rois de l'Europe les eussent abandonnés.

Les temps sont bien changés. Autrefois, lorsque l'Europe chrétienne était barbare, un pape, ou même un moine envoyait des millions de chrétiens combattre les mahométans dans leur empire : nos Etats s'épuisaient d'hommes et d'argent pour aller conquérir la misérable et stérile province de Judée : et maintenant que l'île de Candie, réputée le boulevart de la chrétienté, était inondée de

(13) Il avait épousé *Marie de Gonzague*, veuve de son frère, avec toutes les dispenses dont pouvait avoir besoin un jésuite cardinal pour se marier avec sa belle-sœur ; et on a prétendu qu'en France il épousa secrétement *Marie Mignot*, fille d'une blanchisseuse, mais déjà veuve d'un conseiller au parlement de Grenoble et du second maréchal de l'*Hospital*. Cette anecdote n'est rien moins que certaine.

soixante mille turcs, les rois chrétiens regardaient cette perte avec indifférence. Quelques galères de Malthe et du pape étaient le seul secours qui défendait cette république contre l'empire ottoman. Le sénat de Venise, aussi impuissant que sage, ne pouvait avec ses soldats mercenaires et des secours si faibles résister au grand-visir *Kiuperli*, bon ministre, meilleur général, maître de l'Empire de la Turquie, suivi de troupes formidables, et qui même avait de bons ingénieurs.

Le roi donna inutilement aux autres princes l'exemple de secourir Candie. Ses galères, et les vaisseaux nouvellement construits dans le port de Toulon, y portèrent sept mille hommes commandés par le duc de *Beaufort* : secours devenu trop faible dans un si grand danger, parce que la générosité française ne fut imitée de personne.

† *La Feuillade*, simple gentilhomme français, fit une action qui n'avait d'exemple que dans les anciens temps de la chevalerie. Il mena près de trois cents gentilshommes à Candie, à ses dépens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelqu'autre nation avait fait pour les Vénitiens à proportion de *la Feuillade*, il est à croire que Candie eût été délivrée. Ce secours ne servit qu'à retarder la prise de quelques jours, et à verser du sang inutilement. Le duc de *Beaufort* périt dans une sortie ; et *Kiuperli* entra enfin par capitulation dans cette ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines.

Les Turcs dans ce siége s'étaient montrés

† Septembre 1669.

supérieurs aux chrétiens, même dans la connaissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus encore en Europe furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la première fois, des lignes parallèles dans les tranchées. C'est d'eux que nous avons pris cet usage; mais ils ne le tinrent que d'un ingénieur italien. Il est certain que des vainqueurs, tels que les Turcs, avec de l'expérience, du courage, des richesses, et cette constance dans le travail qui fesait alors leur caractère, devaient conquérir l'Italie et prendre Rome en bien peu de temps: mais les lâches empereurs qu'ils ont eu depuis, leurs mauvais généraux, et le vice de leur gouvernement ont été le salut de la chrétienté.

Le roi, peu touché de ces événemens éloignés, laissait mûrir son grand dessein de conquérir tous les Pays-Bas, et de commencer par la Hollande. L'occasion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite république dominait sur les mers; mais sur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'Espagne et avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle se reposait avec trop de sécurité sur les traités et sur les avantages d'un commerce immense. Autant que ses armées navales étaient disciplinées et invincibles, autant ses troupes de terre étaient mal tenues et méprisables. Leur cavalerie n'était composée que de bourgeois, qui ne sortaient jamais de leurs maisons, et qui payaient des gens de la lie du peuple pour faire le service en leur place. L'infanterie était à peu près sur le même pied: les

officiers, les commandans même des places de guerre étaient les enfans, ou les parens des bourguemestres, nourris dans l'inexpérience et dans l'oisiveté, regardant leurs emplois comme des prêtres regardent leurs bénéfices. Le pensionnaire *Jean de Witt* avait voulu corriger cet abus, mais il ne l'avait pas assez voulu; et ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

† Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande. Cet appui venant à manquer aux Provinces-Unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à *Louis XIV* d'engager *Charles* dans ses desseins. Le monarque anglais n'était pas à la vérité fort sensible à la honte que son règne et sa nation avaient reçue, lorsque ses vaisseaux furent brûlés jusque dans la rivière de la Tamise, par la flotte hollandaise. Il ne respirait ni la vengeance ni les conquêtes. Il voulait vivre dans les plaisirs, et régner avec un pouvoir moins gêné; c'est par-là qu'on le pouvait séduire. *Louis*, qui n'avait qu'à parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi *Charles*, qui n'en pouvait avoir sans son parlement. †† Cette liaison secrète entre les deux rois ne fut confiée en France qu'à *Madame*, sœur de *Charles II*, et épouse de *Monsieur* frère unique du roi, à *Turenne* et à *Louvois*.

Une princesse de vingt-six ans fut le plénipotentiaire qui devait consommer ce traité avec le roi *Charles*. On prit pour prétexte du passage de Madame en Angleterre, un voyage que le roi voulut

† 1670. †† 1670.

faire dans ses conquêtes nouvelles vers Dunkerque et vers Lille. La pompe et la grandeur des anciens rois de l'Asie n'approchaient pas de l'éclat de ce voyage. Trente mille hommes précédèrent ou suivirent la marche du roi; les uns destinés à renforcer les garnisons des pays conquis, les autres à travailler aux fortifications, quelques-uns à applanir les chemins. Le roi menait avec lui la reine sa femme, toutes les princesses et les plus belles femmes de sa cour. Madame brillait au milieu d'elles, et goûtait dans le fond de son cœur le plaisir et la gloire de tout cet appareil, qui couvrait son voyage. Ce fut une fête continuelle depuis St Germain jusqu'à Lille.

Le roi, qui voulait gagner le cœur de ses nouveaux sujets, et éblouir ses voisins, répandait partout ses libéralités avec profusion; l'or et les pierreries étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La princesse *Henriette* s'embarqua à Calais, pour voir son frère, qui s'était avancé jusqu'à Cantorbéri. *Charles*, séduit par son amitié pour sa sœur et par l'argent de la France, signa tout ce que *Louis XIV* voulait, et prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaisirs et des fêtes.

La perte de Madame, morte à son retour d'une manière soudaine et affreuse, jeta des soupçons injustes sur Monsieur (*) et ne changea rien aux résolutions des deux rois. (14) Les dépouilles

(*) Voyez les anecdotes du siècle de *Louis XIV*.

(14) On trouve des anecdotes curieuses sur toutes ces négociations, dans les pièces justificatives des mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, par le chevalier

de la république, qu'on devait détruire, étaient déjà partagées par le traité secret entre les cours de France et d'Angleterre, comme en 1635 on avait partagé la Flandre avec les Hollandais. Ainsi on change de vues, d'alliés et d'ennemis, et on est souvent trompé dans tous ses projets. Les bruits de cette entreprise prochaine commençaient à se répandre ; mais l'Europe les écoutait en silence. L'empereur occupé des séditions de la Hongrie, la Suède endormie par des négociations, l'Espagne toujours faible, toujours irrésolue et toujours lente, laissaient une libre carrière à l'ambition de *Louis XIV*.

d'*Alrymple*. On y voit comment l'argent de *Louis XIV* gouverna l'Angleterre, depuis 1669 jusqu'en 1677; comment il servait à déterminer *Charles II* à se convertir et puis à l'engager à différer sa conversion, et qu'il était le contrepoids des autres intérêts qui conduisaient ce roi et ses ministres. Ces détails de corruption sont honteux, mais il est utile que les peuples les connaissent, et que les princes apprennent que ces mystères de la politique sont toujours révélés. Au reste, ces mémoires prouvent qu'à cette époque *Louis XIV* avait beaucoup plus de politique que de zèle pour la religion. Après avoir acheté la nation anglaise de *Charles II*, *Louis XIV*, peu satisfait de lui, se lia avec les mécontens et leur fournit également de l'argent contre *Charles*, et contre ce même *Jacques* qu'il protégea depuis avec tant d'opiniâtreté. D'*Alrymple* a imprimé la liste de ces pensionnaires du roi de France, avec les sommes données à chacun. On y trouve le nom d'*Algernon Sidnei*, avec une somme qui n'aurait pas suffi pour séduire son secrétaire. Il est vraisemblable, ou que *Barillon* trompait *Louis XIV* avec ces listes, comme d'autres gens le trompèrent depuis avec des listes de conversions; ou (ce qui est plus probable encore) que quelqu'intriguant subalterne trompa *Barillon*, et garda pour lui-même l'argent qu'il prétendait avoir fait accepter à *Sidnei*.

La Hollande, pour comble de malheur, était divisée en deux factions; l'une, de républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique semblait un monstre contraire aux lois de l'humanité; l'autre, de républicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de ses ancêtres le jeune prince d'Orange, si célèbre depuis sous le nom de *Guillaume III.* Le grand-pensionnaire *Jean de Witt* et *Corneille* son frère étaient à la tête des partisans austères de la liberté: mais le parti du jeune prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de ses dissentions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

Des mœurs étonnantes, introduites depuis plus de sept cents ans chez les chrétiens, permettaient que des prêtres fussent seigneurs temporels et guerriers. *Louis* soudoya l'archevêque de Cologne *Maximilien de Bavière*, et ce même *van-Galen* évêque de Munster, abbé de Corbie en Vestphalie, comme il soudoyait le roi d'Angleterre *Charles II.* Il avait précédemment secouru les Hollandais contre cet évêque, et maintenant il le paye pour les écraser. C'était un homme singulier que l'histoire ne doit point négliger de faire connaître. Fils d'un meurtrier et né dans la prison où son père fut enfermé quatorze ans, il était parvenu à l'évêché de Munster par des intrigues secondées de la fortune. A peine élu évêque il avait voulu dépouiller la ville de ses priviléges. Elle résista, il l'assiégea; il mit à feu et à sang le pays qui l'avait choisi pour son pasteur. Il traita de même son abbaye de Corbie. On le regardait comme un

brigand

brigand à gages ; qui tantôt recevait de l'argent des Hollandais pour faire la guerre à ses voisins, tantôt en recevait de la France contre la république.

La Suède n'attaqua pas les Provinces-Unies ; mais elle les abandonna dès-qu'elle les vit menacées, et rentra dans ses anciennes liaisons avec la France moyennant quelques subsides. Tout conspirait à la destruction de la Hollande.

Il est singulier et digne de remarque, que de tous les ennemis qui allaient fondre sur ce petit Etat, il n'y en eût pas un qui pût alléguer un prétexte de guerre. C'était une entreprise à peu près semblable à cette ligue de *Louis XII*, de l'empereur *Maximilien* et du roi d'Espagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de Venise, parce qu'elle était riche et fière.

Les Etats-Généraux consternés écrivent au roi, lui demandant humblement si les grands préparatifs qu'il fesait étaient en effet destinés contr'eux, ses anciens et fidelles alliés ? en quoi ils l'avaient offensé ? quelle réparation il exigeait ? il répondit " qu'il ferait de ses troupes l'usage que demanderait „ sa dignité, dont il ne devait compte à personne. " Ses ministres alléguaient pour toute raison que le gazetier de Hollande avait été trop insolent, et qu'on disait que *van-Beuning* avait fait frapper une médaille injurieuse à *Louis XIV*. Le goût des devises régnait alors en France. On avait donné à *Louis XIV* la devise du soleil avec cette légende *nec pluribus impar*. On prétendait que *van-Beuning* s'était fait représenter avec un soleil, et ces mots pour ame : *In conspectu meo stetit sol ; A mon*

aſpect le ſoleil s'eſt arrêté. (*m*) Cette médaille n'exiſta jamais. Il eſt vrai que les Etats avaient fait frapper une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la république avait fait de glorieux: *Aſſertis legibus, emendatis ſacris, adjutis, defenſis, conciliatis regibus, vindicata marium libertate, ſtabilita orbis Europæ quiete.* " Les lois affermies, la religion „ épurée, les rois ſecourus, défendus et réu„ nis, la liberté des mers vengée, l'Europe „ pacifiée. "

Ils ne ſe vantaient en effet de rien qu'ils n'euſſent fait: cependant ils firent briſer le coin de cette médaille, pour appaiſer *Louis XIV.*

Le roi d'Angleterre de ſon côté leur reprochait que leur flotte n'avait pas baiſſé ſon pavillon devant un bateau anglais, et alléguait encore un certain tableau, où *Corneille de Witt* frère du penſionnaire était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voyait des vaiſſeaux pris et brûlés dans le fond du tableau. Ce *Corneille de Witt*, qui en effet avait eu beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'Angleterre, avait ſouffert ce faible monument de ſa gloire; mais ce tableau preſque ignoré était dans une chambre où l'on n'entrait preſque jamais.

(*m*) Il eſt vrai que depuis on a frappé en Hollande une médaille qu'on a cru être celle de *van-Beuning*: mais elle ne porte point de date. Elle repréſente un combat avec un ſoleil qui culmine ſur la tête des combattans. La légende eſt, *Steit ſol in medio cœli.* Cette médaille que des particuliers ont fabriquée n'a été faite que pour la bataille d'Hochſtet en 1709, à l'occaſion de ces deux vers qui coururent alors:

Alter in egregio nuper certamine Joſue
Clamavit, ſta, ſol gallice, ſolque ſtetit.

Van-Beuning ne s'appelait point *Joſué*, mais *Conrad.*

Les ministres anglais, qui mirent par écrit les griefs de leur roi contre la Hollande, y spécifièrent des tableaux injurieux, *abusive pictures*. Les Etats qui traduisaient toujours les mémoires des ministres en français, ayant traduit *abusive* par le mot *fautif*, *trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que ces *tableaux trompeurs*. En effet, ils ne devinèrent jamais qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoyens, et ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition et de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, *Louis XIV* l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées et autant d'argent que *Louis* en employa pour subjuguer le petit Etat des Provinces-Unies. Cinquante millions, qui en feraient aujourd'hui quatre-vingt-sept, furent consommés à cet appareil. Trente vaisseaux de cinquante pièces de canon joignirent la flotte anglaise, forte de cent voiles. Le roi avec son frère alla sur les frontières de la Flandre espagnole et de la Hollande, vers Maestricht et Charleroi, avec plus de cent douze mille hommes. L'évêque de Munster et l'électeur de Cologne en avaient environ vingt mille. Les généraux de l'armée du roi étaient *Condé* et *Turenne*. *Luxembourg* commandait sous eux. *Vauban*

devait conduire les siéges. *Louvois* était par-tout avec sa vigilance ordinaire. Jamais on n'a vu une armée si magnifique, et en même temps mieux disciplinée. C'était sur-tout un spectacle imposant, que la maison du roi nouvellement réformée. On y voyait quatre compagnies des gardes-du-corps, chacune composée de trois cents gentilshommes, entre lesquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* sans paye, assujettis comme les autres à la régularité du service; deux cents gendarmes de la garde, deux cents chevaux-légers, cinq cents mousquetaires, tous gentilshommes choisis, parés de leur jeunesse et de leur bonne mine; douze compagnies de la gendarmerie, depuis augmentées jusqu'au nombre de seize; les cent-suisses mêmes accompagnaient le roi, et ses régimens des gardes françaises et suisses montaient la garde devant sa maison, ou devant sa tente. Ces troupes, pour la plupart couvertes d'or et d'argent, étaient en même temps un objet de terreur et d'admiration, pour des peuples chez qui toute espèce de magnificence était inconnue. Une discipline, devenue encore plus exacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encore d'inspecteurs de cavalerie et d'infanterie, comme nous en avons vu depuis, mais deux hommes uniques chacun dans leur genre en fesaient les fonctions. *Martinet* mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Le chevalier de *Fourilles* fesait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que *Martinet* avait mis la baïonnette en usage dans quelques régimens. Avant lui on ne s'en servait pas d'une manière constante et uni-

forme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des pontons de cuivre, qu'on portait aisément sur des charrettes. Le roi, avec tant d'avantages, sûr de sa fortune et de sa gloire, menait avec lui un historien, qui devait écrire ses victoires; c'était *Pélisson*, homme dont il sera parlé dans l'article des beaux arts, plus capable de bien écrire que de ne pas flatter.

Ce qui avançait encore la chute des Hollandais, c'est que le marquis de *Louvois* avait fait acheter chez eux par le comte de *Benthim*, secrétement gagné, une grande partie des munitions qui allaient servir à les détruire, et avait ainsi dégarni beaucoup leurs magasins. Il n'est point du tout étonnant que des marchands eussent vendu ces provisions avant la déclaration de la guerre, eux qui en vendent tous les jours à leurs ennemis pendant les plus vives campagnes. On sait qu'un négociant de ce pays avait autrefois répondu au prince *Maurice*, qui le réprimandait sur un tel négoce: *Monseigneur, si on pouvait par mer faire quelque commerce avantageux avec l'enfer, je hasarderais d'y aller brûler mes voiles* Mais ce qui est surprenant, c'est qu'on a imprimé que le marquis de *Louvois* alla lui-même, déguisé, conclure ses marchés en Hollande. Comment peut-on avoir imaginé une aventure si déplacée, si dangereuse et si inutile?

Contre *Turenne*, *Condé*, *Luxembourg*, *Vauban*, cent trente mille combattans, une artillerie prodigieuse, et de l'argent avec lequel on attaquait

encore la fidélité des commandans des places ennemies, la Hollande n'avait à oppoſer qu'un jeune prince d'une conſtitution faible, qui n'avait vu ni ſiéges ni combats, et environ vingt-cinq mille mauvais ſoldats en qui conſiſtait alors toute la garde du pays. Le prince *Guillaume d'Orange*, âgé de vingt-deux ans, venait d'être élu capitaine-général des forces de terre par les vœux de la nation : *Jean de Witt* le grand-penſionnaire y avait conſenti par néceſſité. Ce prince nourriſſait ſous le flegme hollandais une ardeur d'ambition et de gloire qui éclata toujours depuis dans ſa conduite, ſans s'échapper jamais dans ſes diſcours. Son humeur était froide et ſévère, ſon génie actif et perçant; ſon courage, qui ne ſe rebutait jamais, fit ſupporter à ſon corps faible et languiſſant des fatigues au-deſſus de ſes forces. Il était valeureux ſans oſtentation, ambitieux, mais ennemi du faſte; né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combattre l'adverſité, aimant les affaires et la guerre, ne connaiſſant ni les plaiſirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité; enfin preſqu'en tout l'oppoſé de *Louis XIV*.

Il ne put d'abord arrêter le torrent qui ſe débordait ſur ſa patrie. Ses forces étaient trop peu de choſe, ſon pouvoir même était limité par les Etats. Les armes françaiſes venaient fondre tout-à-coup ſur la Hollande, que rien ne ſecourait. L'imprudent duc de Lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre ſa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la Lorraine ſaiſie par les troupes françaiſes avec la

même facilité qu'on s'empare d'Avignon quand on est mécontent du pape.

Cependant le roi faisait avancer ses armées vers le Rhin, dans ces pays qui confinent à la Hollande, à Cologne et à la Flandre. Il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour payer le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque gentilhomme des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un envoyé du gouverneur des Pays-Bas, étant venu faire une représentation au roi sur quelques dégâts commis par les troupes, reçut de la main du roi son portrait enrichi de diamans, estimé plus de douze mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, et augmentait la crainte de sa puissance.

Le roi était à la tête de sa maison et de ses plus belles troupes, qui composaient trente mille hommes: *Turenne* les commandait sous lui. Le prince de *Condé* avait une armée aussi forte. Les autres corps, conduits tantôt par *Luxembourg*, tantôt par *Chamilli*, faisaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement: Rhinberg, Orsoy, Vésel, Burick. Elles furent prises presque aussitôt qu'elles furent investies. Celle de Rhinberg, que le roi voulut assiéger en personne, n'essuya pas un coup de canon; et pour assurer encore mieux sa prise, on eut soin de corrompre le lieutenant de la place, irlandais de nation, nommé *Dosseri*, qui eut la lâcheté de se vendre, et l'imprudence de se retirer ensuite à Maestricht, où le prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le Rhin et l'Issel se rendirent. Quelques gouverneurs envoyèrent leurs clefs, † dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons français : plusieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire ; la consternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point encore assez de troupes pour paraître en campagne. Toute la Hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le roi serait au-delà du Rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au-delà de ce fleuve, et après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, et de s'opposer, si on pouvait, à ce passage. En effet, l'intention du roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux inventés par *Martinet*. Des gens du pays informèrent alors le prince de *Condé* que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *Toll-huys*, *la maison du péage*, dans laquelle il y avait dix-sept soldats. Le roi fit sonder ce gué par le comte de *Guiche*. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, selon ce que dit dans ses lettres *Pélisson* témoin oculaire, et ce que m'ont confirmé les habitans. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aisé : il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq

† 12 juin 1672.

cents

cents cavaliers, et deux faibles régimens d'infanterie sans canon. L'artillerie française les foudroyait en flanc. Tandis que la maison du roi et les meilleures troupes de cavalerie passèrent sans risque au nombre d'environ quinze mille hommes, le prince de *Condé* les côtoyait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers hollandais entrèrent dans la rivière pour faire semblant de combattre; ils s'enfuirent l'instant d'après, devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit aussitôt bas les armes, et demanda la vie. On ne perdit dans le passage que le comte de *Nogent* et quelques cavaliers, qui s'étant écartés du gué se noyèrent, et il n'y aurait eu personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune duc de *Longueville*. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant, *point de quartier pour cette canaille*. Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie hollandaise désespérée reprit à l'instant ses armes, et fit une décharge dont le duc de *Longueville* fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé *Ossembræk*, (*n*) qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de *Condé*, qui montait alors à cheval en sortant de la rivière, et lui appuie son pistolet à la tête. Le prince, par un mouvement détourna le coup, qui lui fracassa le poignet. *Condé* ne reçut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. Les Français irrités firent main-basse sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous

(*n*) On prononce *Ossembrouck* l'*œ* fait *ou* chez les Hollandais.

côtés. *Louis XIV* passa sur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui-même toute la marche.

Tel fut ce passage du Rhin, action éclatante et unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur dont le roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son règne, l'idolâtrie de ses courtisans, enfin le goût que le peuple, et sur-tout les Parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes; tout cela fit regarder à Paris le passage du Rhin comme un prodige qu'on exagérait encore. L'opinion commune était que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, et malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appelée le *Tholus*. Il était très-vrai que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage, et que s'ils avaient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très-périlleuse.

Dès qu'on eut passé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Nosembourg, Nimègue, Shenk, Bommel, Crevecœur, etc. Il n'y avait guère d'heures dans la journée, où le roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier nommé *Mazel* mandait à M. de *Turenne*: " Si vous „ voulez m'envoyer cinquante chevaux, je pourrai „ prendre avec cela deux ou trois places. "

Utrecht envoya ses clefs †, et capitula avec toute la province qui porte son nom. *Louis* fit son

† 20 juin 1672.

entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand-aumônier, son confesseur et l'archevêque titulaire d'Utrecht. On rendit avec solennité la grande église aux catholiques. L'archevêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque temps établi dans une dignité réelle (15). La religion de *Louis XIV* faisait des conquêtes comme ses armes. C'était un droit qu'il acquérait sur la Hollande, dans l'esprit des catholiques.

Les provinces d'Utrecht, d'Overissel, de Gueldre, étaient soumises: Amsterdam n'attendait plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine. Les juifs qui y sont établis s'empressèrent d'offrir à *Gourville*, intendant et ami du prince de *Condé*, deux millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déjà Naerden, voisine d'Amsterdam, était prise. Quatre cavaliers, allant en maraude, s'avancèrent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pays, et qui n'est qu'à une lieue d'Amsterdam. Les magistrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clefs

(15) Peu de temps après, un de ces archevêques titulaires d'Utrecht, se trouvant par hasard ce qu'on appelait janséniste, se retira dans son diocèse, où les jansénistes sont tolérés comme toutes les autres communions chrétiennes. Il se fit élire un successeur par le clergé et le peuple de son église, suivant l'usage des premiers siècles, ensuite il le sacra. Au moyen de cette précaution, il s'est établi en Hollande une succession d'évêques jansénistes, qui ne sont à la vérité reconnus que dans leur église.

à ces quatre soldats; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs et fermèrent les portes. Un instant de diligence eût mis Amsterdam dans les mains du roi. Cette capitale une fois prise, non-seulement la république périssait, mais il n'y avait plus de nation hollandaise, et bientôt la terre même de ce pays allait disparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, se préparaient à fuir aux extrémités du monde, et à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voyage, et le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva que cinquante mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus existé qu'au bout des Indes orientales: ses provinces d'Europe, qui n'achètent leur blé qu'avec leurs richesses d'Asie, qui ne vivent que de leur commerce, et si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout-à-coup ruinées et dépeuplées. Amsterdam, l'entrepôt et le magasin de l'Europe, où deux cents mille hommes cultivent le commerce et les arts, serait devenue bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des frais immenses et des milliers d'hommes pour élever leurs digues: elles eussent probablement à la fois manqué d'habitans comme de richesses, et auraient été enfin submergées, ne laissant à *Louis XIV* que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier et le plus beau monument de l'industrie humaine.

La désolation de l'Etat était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand-pensionnaire de *Witt* ne croyait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie qu'en demandant la paix au vainqueur. Son esprit, à la fois tout républicain et jaloux de son autorité particulière, craignait toujours l'élévation du prince d'Orange, encore plus que les conquêtes du roi de France; il avait fait jurer à ce prince même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le prince était exclus de la charge de Stathouder. L'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, lièrent de *Witt* à ce serment. Il aimait mieux voir sa république subjuguée par un roi vainqueur que soumise à un Stathouder.

Le prince d'Orange de son côté plus ambitieux que de *Witt*, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du temps et de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le stathoudérat, et s'opposait à la paix avec la même ardeur. Les Etats résolurent qu'on demanderait la paix malgré le prince; mais le prince fut élevé au stathoudérat (o) malgré les de *Witt*.

Quatre députés vinrent au camp du roi implorer sa clémence au nom d'une république qui, six mois auparavant, se croyait l'arbitre des rois. Les députés ne furent point reçus † des

(o) Il fut stathouder le premier juillet. Comment *la Beaumelle*, dans son édition subreptice du *Siècle de Louis XIV*, a-t-il pu dire dans ses notes qu'il ne fut déclaré que capitaine et amiral?

† 1672.

ministres de *Louis XIV* avec cette politesse (*p*) française qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs mêmes du gouvernement. *Louvois* dur et altier, né pour bien servir plutôt que pour faire aimer son maître, reçut les supplians avec hauteur, et même avec l'insulte de la raillerie. On les obligea de revenir plusieurs fois. Enfin le roi leur fit déclarer ses volontés. Il voulait que les Etats lui cédassent tout ce qu'ils avaient au-delà du Rhin, Nimègue, des villes et des forts dans le sein de leur pays; qu'on lui payât vingt millions; que les Français fussent les maîtres de tous les grands chemins de la Hollande par terre et par eau, sans qu'ils payassent jamais aucun droit; que la religion catholique fût par-tout rétablie; que la république lui envoyât tous les ans une ambassade extraordinaire avec une médaille d'or sur laquelle il fût gravé qu'ils tenaient leur liberté de *Louis XIV*; enfin qu'à ces satisfactions ils joignissent celle qu'ils devaient au roi d'Angleterre et aux princes de l'Empire, tels que ceux de Cologne et de Munster, par qui la Hollande était encore désolée.

Ces conditions d'une paix qui tenait tant de la servitude parurent intolérables, et la fierté du vainqueur inspira un courage de désespoir aux vaincus. On résolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs et toutes les espérances se tournèrent vers le prince d'Orange. Le peuple en

(*p*) *La Beaumelle* dans ses notes dit: *C'est un être de raison que cette politesse.* Comment cet écrivain ose-t-il ainsi démentir l'Europe?

fureur éclata contre le grand-pensionnaire, qui avait demandé la paix. A ces séditions se joignirent la politique du prince et l'animosité de son parti. On attente d'abord à la vie du grand-pensionnaire *Jean de Witt*. Ensuite on accuse *Corneille* son frère d'avoir attenté à celle du prince. *Corneille* est appliqué à la question. Il récita dans les tourmens le commencement de cette ode d'*Horace ; Justum et tenacem*, convenable à son état et à son courage, et qu'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le latin.

Les torrens impétueux,
La mer qui gronde et s'élance,
La fureur et l'insolence
D'un peuple tumultueux,
Des fiers tyrans la vengeance
N'ébranlent pas la constance
D'un cœur ferme et vertueux.

Enfin la populace effrénée massacra dans la Haye les deux frères de *Witt* ; † l'un qui avait gouverné l'Etat pendant dix-neuf ans avec vertu ; et l'autre, qui l'avait servi de son épée. (16) On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable : horreurs communes à toutes les nations, et que les Français avaient fait éprouver au maréchal d'*Ancre*, à l'amiral

† 20 août 1672.

(16) On avait d'abord tenté d'assassiner le grand-pensionnaire dans la Haye ; mais il échappa et eut le crédit de faire punir l'assassin. On n'osa condamner son frère à la mort, parce que les tourmens n'avaient pu lui arracher l'aveu d'aucun des crimes qu'on lui avait imputés ; on se contenta de le bannir. Ce fut dans le moment où le grand-pensionnaire allait délivrer son frère de la prison après ce jugement, que tous deux furent massacrés. Cette mort a répandu sur le nom de *Guillaume III* un opprobre ineffaçable.

Coligni, etc. car la populace est presque par-tout la même. On poursuivit les amis du pensionnaire. *Ruyter* même, l'amiral de la république, qui seul combattait alors pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans Amsterdam.

Au milieu de ces désordres et de ces désolations, les magistrats montrèrent des vertus qu'on ne voit guère que dans les républiques. Les particuliers qui avaient des billets de banque coururent en foule à la banque d'Amsterdam; on craignait que l'on eût touché au trésor public. Chacun s'empressait de se faire payer du peu d'argent qu'on croyait pouvoir y être encore. Les magistrats firent ouvrir les caves où ce trésor se conserve. On le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans; l'argent même était encore noirci de l'impression du feu qui avait quelques années auparavant consumé l'hôtel-de-ville. Les billets de banque s'étaient toujours négocié jusqu'à ce temps, sans que jamais on eût touché au trésor. On paya alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi et tant de ressources étaient d'autant plus admirables que *Charles II* roi d'Angleterre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandais et fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de France, venait de faire banqueroute à ses sujets. Autant il était honteux à ce roi de violer ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux magistrats d'Amsterdam de la garder, dans un temps où il semblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine ils joignirent ce

courage d'esprit, qui prend les partis extrêmes dans les maux sans remède. Ils firent percer les digues qui retiennent les eaux de la mer. Les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leide, Delft, furent inondées. Le paysan ne murmura pas de voir ses troupeaux noyés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples; ils manquèrent sur-tout d'eau douce; elle se vendit six sols la pinte: mais ces extrémités parurent moindres que l'esclavage. C'est une chose digne de l'observation de la postérité, que la Hollande ainsi accablée sur terre, et n'étant plus un Etat, demeurât encore redoutable sur la mer. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que *Louis XIV* passait le Rhin et prenait trois provinces, l'amiral *Ruyter* avec environ cent vaisseaux de guerre et plus de cinquante brûlots, alla chercher près des côtes d'Angleterre les flottes des deux rois. Leurs puissances réunies n'avaient pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglais et les Hollandais combattirent comme des nations accoutumées à se disputer l'empire de l'Océan. Cette bataille,† qu'on nomme de *Solbaie*, dura un jour entier. *Ruyter*, qui en donna le signal, attaqua le vaisseau amiral d'Angleterre, où était le duc d'*Yorck*, frère du roi. La gloire de ce combat

† 7 juin 1672.

particulier demeura à *Ruyter*. Le duc d'*Yorck* obligé de changer de vaisseau, ne reparut plus devant l'amiral hollandais. Les trente vaisseaux français eurent peu de part à l'action; et tel fut le sort de cette journée que les côtes de la Hollande furent en sureté.

Après cette bataille, *Ruyter*, malgré les craintes et les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Texel; défendant ainsi et enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des Hollandais se soutenait; on ne voyait que leurs pavillons sur les mers des Indes. Un jour qu'un consul de France disait au roi de Perse que *Louis XIV* avait conquis presque toute la Hollande: *Comment cela peut-il être*, répondit ce monarque persan, *puisqu'il y a toujours au port d'Ormus vingt vaisseaux hollandais pour un français*?

Le prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoyen. Il offrit à l'État le revenu de ses charges, et tout son bien pour soutenir la liberté. Il couvrit d'inondations les passages par où les Français pouvaient pénétrer dans le reste du pays. Ses négociations promptes et secrètes réveillèrent de leur assoupissement l'empereur, l'Empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre. Il disposa même l'Angleterre à la paix. Enfin le roi était entré au mois de mai en Hollande, et dès le mois de juillet l'Europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterey, gouverneur de la Flandre, fit passer secrétement quelques régimens au secours des Provinces-Unies. Le conseil de l'empereur *Léopold*

envoya *Montécuculi* à la tête de près de vingt mille hommes. L'électeur de Brandebourg, qui avait à sa solde vingt-cinq mille soldats, se mit en marche.

Alors le roi quitta son armée. † Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. La garde des provinces conquises devenait difficile. *Louis* voulait une gloire sûre; mais, en ne voulant pas l'acheter par un travail infatigable, il la perdit. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à St Germain au milieu de l'été; et laissant *Turenne* et *Luxembourg* achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de sa conquête, tandis que les puissances de l'Europe travaillaient à la lui ravir.

CHAPITRE XI.

Evacuation de la Hollande. Seconde conquête de la Franche-Comté.

On croit nécessaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage qu'ils doivent se souvenir que ce n'est point ici une simple relation de campagnes, mais plutôt une histoire des mœurs des hommes. Assez de livres sont pleins de toutes les minuties des actions de guerre, et de ces détails de la fureur et de la misère humaine. Le dessein de cet essai est de peindre les principaux caractères de ces révolutions, et d'écarter la multitude

† Juillet 1672.

des petits faits, pour laisser voir les seuls considérables, et s'il se peut, l'esprit qui les a conduit.

La France fut alors au comble de sa gloire. Le nom de ses généraux imprimait la vénération. Ses ministres étaient regardés comme des génies supérieurs aux conseillers des autres princes; et *Louis* était en Europe comme le seul roi. En effet l'empereur *Léopold* ne paraissait pas dans ses armées. *Charles II* roi d'Espagne, fils de *Philippe IV*, sortait à peine de l'enfance. Celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans sa vie que celle des plaisirs.

Tous ces princes et leurs ministres firent de grandes fautes. L'Angleterre agit contre les principes de la raison d'Etat en s'unissant avec la France, pour élever une puissance que son intérêt était d'affaiblir. L'empereur, l'Empire, le conseil espagnol, firent encore plus mal de ne pas s'opposer d'abord à ce torrent. Enfin *Louis* lui-même commit une aussi grande faute qu'eux tous, en ne poursuivant pas avec assez de rapidité des conquêtes si faciles. *Condé* et *Turenne* voulaient qu'on démolit la plupart des places hollandaises. Ils disaient que ce n'était point avec des garnisons que l'on prend des Etats, mais avec des armées; et qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entière. *Louvois* au contraire voulait que tout fût place et garnison; c'était-là son génie, c'était aussi le goût du roi. *Louvois* avait par-là plus d'emplois à sa disposition; il étendait le pouvoir de son ministère; il s'applaudissait de contredire les deux plus grands capitaines du siècle.

Louis le crut, et se trompa, comme il l'avoua depuis; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande; il affaiblit son armée en la divisant dans trop de places; il laissa à son ennemi le temps de respirer. L'histoire des plus grands princes est souvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du roi, les affaires changèrent de face. *Turenne* fut obligé de marcher vers la Vestphalie, pour s'opposer aux impériaux. Le gouverneur de Flandre *Monterey*, sans être avoué du conseil timide d'Espagne, renforça la petite armée du prince d'Orange d'environ dix mille hommes. Alors ce prince fit tête aux Français jusqu'à l'hiver. C'était déjà beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hiver vint; les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. *Luxembourg*, qui commandait dans Utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français, et mit la Hollande dans un nouveau danger aussi terrible que les précédens.

Il assemble une nuit près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines. On arme leurs souliers de crampons. Il se met à leur tête, et marche sur la glace vers Leyde et vers la Haye. Un dégel survint: la Haye fut sauvée. Son armée entourée d'eau, n'ayant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr, il fallait, pour s'en retourner à Utrecht, marcher sur une digue étroite et fangeuse, où l'on pouvait à peine se traîner quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue, qu'en attaquant un fort, qui semblait imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée

qu'un seul jour, elle serait morte de faim et de fatigue. *Luxembourg* était sans ressource; mais la fortune, qui avait sauvé la Haye, sauva son armée par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui sont incompréhensibles; celui-là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté qui acheva de rendre le nom français odieux dans ce pays. Bodegrave et Svammerdam, deux bourgs considérables, riches et bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des soldats, pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes; et à la lueur des flammes, ils se livrèrent à la débauche et à la cruauté. Il est étonnant que le soldat français soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage laissa une impression si profonde que plus de quarante ans après j'ai vu les livres hollandais, dans lesquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette aventure, et inspirer la haine contre les Français à des générations nouvelles.

Cependant le roi agitait les cabinets † de tous les princes par ses négociations. Il gagna le duc d'Hanovre, l'électeur de Brandebourg, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une cour en Allemagne où *Louis* n'eût des pensionnaires. Ses émis-

† 1672.

faires fomentaient en Hongrie les troubles de cette province, sévèrement traitée par le conseil de Vienne. L'argent fut prodigué au roi d'Angleterre, pour faire encore la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation anglaise, indignée de servir la grandeur de *Louis XIV* qu'elle eût voulu abaisser. L'Europe était troublée par les armes et par les négociations de *Louis*. Enfin, il ne put empêcher que l'empereur, l'Empire et l'Espagne ne s'alliassent avec la Hollande, et ne lui déclarassent solennellement la guerre. Il avait tellement changé le cours des choses que les Hollandais, ses alliés naturels, étaient devenus les amis de la maison d'Autriche. L'empereur *Léopold* envoyait des secours lents, mais il montrait une grande animosité. Il est rapporté qu'allant à Egra voir les troupes qu'il y rassemblait, il communia en chemin, et qu'après la communion il prit en main un crucifix, et appela DIEU à témoin de la justice de sa cause. Cette action eût été à sa place du temps des croisades: et la prière de *Léopold* n'empêcha point le progrès des armes du roi de France.

Il parut d'abord combien sa marine était déjà perfectionnée. Au lieu de trente vaisseaux qu'on avait joints, l'année d'auparavant, à la flotte anglaise, on en joignit quarante, sans compter les brûlots. Les officiers avaient appris les manœuvres savantes des Anglais, avec lesquels ils avaient combattu celles des Hollandais leurs ennemis. C'était le duc d'Yorck, depuis *Jacques II*, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres sur mer par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce temps,

les Français ne savaient pas ranger une armée navale en bataille. Leur expérience consistait à faire battre un vaisseau contre un vaisseau non à en faire mouvoir plusieurs de concert, et à imiter sur la mer les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soutiennent et se secourent mutuellement. Ils firent à peu près comme les Romains, qui en une année apprirent des Carthaginois l'art de combattre sur mer, et égalèrent leurs maîtres.

Le vice-amiral d'*Etrées* et son lieutenant *Martel* firent honneur à l'industrie militaire de la nation française, dans trois batailles navales † consécutives au mois de juin entre la flotte hollandaise et celle de France et d'Angleterre. L'amiral *Ruyter* fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'*Etrées* écrivit à *Colbert* : " Je voudrais avoir „ payé de ma vie la gloire que *Ruyter* vient d'ac- „ quérir." D'*Etrées* méritait que *Ruyter* eût ainsi parlé de lui. La valeur et la conduite furent si égales de tous côtés que la victoire resta toujours indécise.

Louis, ayant fait des hommes de mer de ses Français par les soins de *Colbert*, perfectionna encore l'art de la guerre sur terre par l'industrie de *Vauban*. Il vint en personne assiéger Mastricht dans le même temps que ces trois batailles navales se donnaient. Mastricht était pour lui une clef des Pays-Bas et des Provinces-Unies ; c'était une place forte défendue par un gouverneur intrépide nommé *Fariaux*, né français, qui avait passé au

† les 7, 14 et 21 juin 1673.

service

ſervice d'Eſpagne, et depuis à celui de Hollande. La garniſon était de cinq mille hommes. *Vauban*, qui conduiſit ce ſiége, ſe ſervit pour la première fois des parallèles inventées par des ingénieurs italiens au ſervice des Turcs devant Candie. Il y ajouta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille, et pour les mieux rallier en cas de ſorties. *Louis* ſe montra dans ce ſiége plus exact et plus laborieux qu'il ne l'avait été encore. Il accoutumait, par ſon exemple, à la patience dans le travail ſa nation accuſée juſqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuiſe bientôt. Maſtricht ſe rendit † au bout de huit jours.

Pour mieux affermir encore la diſcipline militaire, il uſa d'une ſévérité qui parut même trop grande. Le prince d'Orange, qui n'avait eu, pour oppoſer à ces conquêtes rapides, que des officiers ſans émulation et des ſoldats ſans courage, les avait formés à force de rigueurs, en feſant paſſer par la main du bourreau ceux qui avaient abandonné leur poſte. Le roi employa auſſi les châtimens, la première fois qu'il perdit une place. Un très-brave officier nommé *Du-Pas* rendit Naerden †† au prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours; mais il ne remit ſa ville qu'après un combat de cinq heures, donné ſur de mauvais ouvrages, et pour éviter un aſſaut général, qu'une garniſon faible et rebutée n'aurait point ſoutenu. Le roi irrité du

† 29 juin 1673. †† 14 ſeptemb. 1673.

premier affront que recevaient ses armes, fit condamner *Du Pas* (*q*) à être traîné dans Utrecht, une pêle à la main ; et son épée fut rompue : ignominie inutile pour les officiers français, qui sont assez sensibles à la gloire pour qu'on ne les gouverne point par la crainte de la honte. Il faut savoir qu'à la vérité les provisions des commandans des places les obligent à soutenir trois assauts ; mais ce sont de ces lois qui ne sont jamais exécutés (17). *Du-Pas* se fit tuer un an après au siége de la petite ville de Grave, où il servit volontaire. Son courage et sa mort dûrent laisser des regrets au marquis de *Louvois*, qui l'avait fait punir si durement. La puissance souveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le déshonorer.

Les soins du roi, le génie de *Vauban*, la vigilance sévère de *Louvois*, l'expérience et le grand art de *Turenne*, l'active intrépidité du prince de *Condé* ; tout cela ne put réparer la faute qu'on

(*q*) *La Beaumelle* dit qu'il fut condamné à une prison perpétuelle Comment cela pourrait il être? puisque l'année suivante il fut tué au siége de Grave.

(17) Cet usage qui n'a point été réformé est ancien, et n'a pu avoir pour origine qu'un enthousiasme exagéré de valeur, et une grande indifférence pour le sort des malheureux bourgeois qu'il dévouait à toutes les horreurs du pillage. Mais depuis que l'art des siéges s'est perfectionné, et qu'on a la précaution de détruire toutes les défenses d'une place avant d'y donner l'assaut, cette condition imposée aux gouverneurs n'est plus regardée que comme une chose de forme : et de nos jours, un officier qui prenant une ville d'assaut la livrerait au pillage, serait aussi déshonoré qu'il l'aurait été dans le siècle dernier, pour avoir refusé de servir de second dans un duel.

avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée et de manquer Amsterdam.

Le prince de *Condé* voulut en vain percer dans le cœur de la Hollande inondée. *Turenne* ne put, ni mettte obstacle à la jonction de *Montécuculi* et du prince d'Orange, ni empêcher le prince d'Orange de prendre Bonn. L'évêque de Munster, qui avait juré la ruine des Etats-Généraux, fut attaqué lui-même par les Hollandais.

Le parlement d'Angleterre força son roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix, et de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces hollandaises, avec autant de promptitude qu'on les avait conquises. Ce ne fut pas sans les avoir rançonnées : l'intendant *Robert* tira de la seule province d'Utrecht en un an seize cents soixante et huit mille florins. On était si pressé d'évacuer un pays conquis avec tant de rapidité que vingt-huit mille prisonniers hollandais furent rendus pour un écu par soldat. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis, et les autres monumens de la conquête, étaient à peine achevés que la conquête était déjà abandonnée. Les Hollandais, dans le cours de cette invasion, eurent la gloire de disputer l'empire de la mer, et l'adresse de transporter sur terre le théâtre de la guerre hors de leur pays. *Louis XIV* passa dans l'Europe pour avoir joui avec trop de précipitation et trop de fierté de l'éclat d'un triomphe passager. Le fruit de cette entreprise fut d'avoir une guerre sanglante à soutenir contre l'Espagne,

l'Empire et la Hollande réunis, d'être abandonné de l'Angleterre, et enfin de Munster, de Cologne même, et de laisser dans les pays qu'il avait envahis et quittés plus de haine que d'admiration pour lui.

Le roi tint seul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoyance de son gouvernement et la force de son Etat parurent bien davantage encore, lorsqu'il fallut se défendre contre tant de puissances liguées et contre de grands généraux, que quand il avait pris en voyageant la Flandre française, la Franche-Comté et la moitié de la Hollande, sur des ennemis sans défense.

On vit sur-tout quel avantage un roi absolu, dont les finances sont bien administrées, a sur les autres rois. Il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois mille hommes à *Turenne* contre les impériaux, une de quarante mille à *Condé* contre le prince d'Orange: un corps de troupes était sur la frontière du Roussillon: une flotte chargée de soldats alla porter la guerre aux Espagnols jusque dans Messine: lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la Franche-Comté. Il se défendait, et il attaquait par-tout en même temps.

D'abord, dans sa nouvelle entreprise sur la Franche Comté, la supériorité de son gouvernement parut toute entière. Il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les Suisses, nation aussi redoutable que pauvre, toujours armée, toujours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontières, murmurant

déjà et s'effarouchant de voir *Louis XIV* une seconde fois dans leur voisinage. L'empereur et l'Espagne sollicitaient les treize cantons de permettre au moins un passage libre à leurs troupes, pour secourir la Franche-Comté, demeurée sans défense par la négligence du ministère espagnol. Le roi de son côté pressait les Suisses de refuser ce passage; mais l'Empire et l'Espagne ne prodiguaient que des raisons et des prières : le roi, avec de l'argent comptant, détermina les Suisses à ce qu'il voulut : le passage fut refusé. *Louis*, accompagné de son frère et du fils du grand *Condé*, assiégea Besançon. Il aimait la guerre de siéges, et pouvait croire l'entendre aussi bien que les *Condé* et les *Turenne*; mais tout jaloux qu'il était de sa gloire, il avouait que ces deux grands-hommes entendaient mieux que lui la guerre de campagne. D'ailleurs il n'assiégea jamais une ville, sans être moralement sûr de la prendre. *Louvois* faisait si bien les préparatifs; les troupes étaient si bien fournies; *Vauban*, qui conduisit presque tous les siéges, était un si grand maître dans l'art de prendre les villes que la gloire du roi était en sureté. *Vauban* dirigea les attaques de Besançon : elle fut prise en neuf jours; et au bout de six semaines toute la Franche-Comté fut soumise † au roi. Elle est restée à la France, et semble y être pour jamais annexée : monument de la faiblesse du ministère autrichien-espagnol, et de la force de celui de *Louis XIV*.

† 15 mai 1674.

CHAPITRE XII.

Belle campagne et mort du maréchal de Turenne. Dernière bataille du grand Condé à Senef.

TANDIS que le roi prenait rapidement la Franche-Comté, avec cette facilité et cet éclat attaché encore à sa destinée, *Turenne*, qui ne faisait que défendre les frontières du côté du Rhin, déployait ce que l'art de la guerre peut avoir de plus grand et de plus habile. L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées; et c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de *Turenne*.

D'abord il fait une marche longue et vive, passe le Rhin † à Philipsbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville; et en même temps il attaque et met en fuite *Caprara*, général de l'empereur, et le vieux duc de Lorraine *Charles IV*, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses Etats et à lever des troupes, et qui venait de réunir sa petite armée avec une partie de celle de l'empereur. *Turenne*, après l'avoir battu, le poursuit et bat encore sa cavalerie à Ladenbourg; de là il court à un autre général †† des impériaux, le prince de *Bournonville*, qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alsace; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque et lui fait quitter le champ de bataille. †††

† Juin 1674.
†† Juillet. ††† Octobre.

L'Empire rassemble contre lui toutes ses forces ; soixante et dix mille allemands sont dans l'Alsace : Brisac et Philipsbourg étaient bloqués par eux. *Turenne* n'avait plus que vingt mille hommes effectifs tout au plus. Le prince de *Condé* lui envoya de Flandre quelque secours de cavalerie ; alors il traverse par Tanne et par Béfort des montagnes † couvertes de neige ; il se trouve tout d'un coup dans la haute Alsace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croyaient en repos en Lorraine, et qui pensaient que la campagne était finie. Il bat à Mulhausen les quartiers qui résistent ; il en fait deux prisonniers. Il marche à Colmar, où l'électeur de Brandebourg, qu'on appelle le grand-électeur, alors général des armées de l'Empire, avait son quartier. Il arrive dans le temps que ce prince et les autres généraux se mettaient à table ; ils n'eurent que le temps de s'échapper : la campagne était couverte de fuyards.

Turenne, croyant n'avoir rien fait †† tant qu'il restait quelque chose à faire, attend encore auprès de Turckheim une partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi rendait sa victoire sûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de soixante et dix mille hommes se trouve vaincue et dispersée presque sans grand combat. L'Alsace reste au roi, et les généraux de l'Empire sont obligés de repasser le Rhin.

Toutes ces actions consécutives, conduites avec tant d'art, si patiemment digérées, exécutées avec

† Décembre. †† 5 janvier 1675.

tant de promptitude, furent également admirées des Français et des ennemis. La gloire de *Turenne* reçut un nouvel accroiſſement, quand on ſut que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour et malgré les ordres réitérés de *Louvois*, donnés au nom du roi. Réſiſter à *Louvois* tout-puiſſant, et ſe charger de l'événement malgré les cris de la cour, les ordres de *Louis XIV* et la haine du miniſtre, ne fut pas la moindre marque du courage de *Turenne*, ni le moindre exploit de la campagne.

Il faut avouer que ceux qui ont plus d'humanité que d'eſtime pour les exploits de guerre gémirent de cette campagne ſi glorieuſe. Elle fut célèbre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de *Turenne*. Après la bataille de Sinzheim, il mit à feu et à ſang le Palatinat, pays uni et fertile, couvert de villes et de bourgs opulens. L'électeur palatin vit, du haut de ſon château de Manheim, deux villes et vingt-cinq villages embraſés. Ce prince déſeſpéré défia *Turenne* à un combat ſingulier, par une lettre pleine de reproches. (*r*) *Turenne* ayant envoyé

(*r*) Pendant le cours de cette édition, M. *Colini*, ſecrétaire intime et hiſtoriographe de l'électeur palatin aujourd'hui régnant, a révoqué en doute l'hiſtoire du cartel par des raiſons très-ſpécieuſes, énoncées avec beaucoup d'eſprit et de ſagacité. Il montre très-judicieuſement que l'électeur *Charles-Louis* ne put écrire les lettres que *Sandras Courtils* et *Ramſay* ont imputées à ce prince. Plus d'un hiſtorien en effet attribue ſouvent à ſes héros des écrits et des harangues de ſon imagination.

On n'a jamais vu la véritable lettre de l'électeur *Charles-Louis*, ni la réponſe du maréchal de *Turenne*. Il a ſeulement toujours paſſé pour conſtant que l'électeur, juſtement outré

la

la lettre au roi, qui lui défendait d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes et au défi de l'électeur que par un compliment vague, et qui ne signifiait rien. C'était assez le style et l'usage de *Turenne*, de s'exprimer toujours avec modération et ambiguité.

Il brûla, avec le même sang-froid, les fours et une partie des campagnes de l'Alsace, pour empêcher les ennemis de subsister. Il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit tant de désordre que l'intendant, qui de son côté désolait la Lorraine avec sa plume, lui écrivit et lui parla souvent, pour arrêter ces excès. Il répondait froidement: *Je le ferai dire à l'ordre.*

des ravages et des incendies que *Turenne* commettait dans son pays, lui proposa un duel par un trompette nommé *Petit-Jean*. J'ai vu la maison de *Bouillon* persuadée de cette anecdote. Le grand-prieur de *Vendôme* et le maréchal de *Villars* n'en doutaient pas. Les mémoires du marquis de *Beauvau* contemporain l'affirment. Cependant il se peut que le duel n'ait pas été expressément proposé dans la lettre *amère* que l'électeur dit lui-même avoir écrite au prince maréchal de *Turenne*. Plût à Dieu qu'il fût douteux que le Palatinat ait été embrasé deux fois! Voilà ce qui n'est que trop constant, ce qui est essentiel et ce qu'on reproche à la mémoire de *Louis XIV*.

M. *Colini* reproche à M. le président *Hénault* d'avoir dit dans son abrégé chronologique, que le maréchal de *Turenne*, répondit à ce cartel *avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade*. La honte était dans l'incendie lorsqu'on n'était pas encore en guerre ouverte avec le Palatinat, et ce n'était point une bravade dans un prince justement irrité, de vouloir se battre contre l'auteur de ces cruels excès. L'électeur était très-vif; l'esprit de chevalerie n'était pas encore éteint. On voit dans les lettres de *Pélisson* que *Louis XIV* lui-même demanda s'il pouvait en conscience se battre contre l'empereur *Léopold*.

Il aimait mieux être appelé le père des soldats qui lui étaient confiés, que des peuples qui, selon les lois de la guerre, sont toujours sacrifiés. Tout le mal qu'il fesait, paraissait nécessaire; sa gloire couvrait tout; d'ailleurs, les soixante et dix mille allemands, qu'il empêcha de pénétrer en France, y auraient fait beaucoup plus de mal qu'il n'en fit à l'Alsace, à la Lorraine et au Palatinat.

Telle a été depuis le commencement du seizième siècle la situation de la France que, toutes les fois qu'elle a été en guerre, il a fallu combattre à la fois vers l'Allemagne, la Flandre, l'Espagne et l'Italie. Le prince de *Condé* fesait tête en Flandre au jeune prince d'Orange, tandis que *Turenne* chassait les Allemands de l'Alsace. La campagne du maréchal de *Turenne* fut heureuse, et celle du prince de *Condé* sanglante. Les petits combats de Sintzheim et de Turkheim furent décisifs: la grande et célèbre bataille de Senef ne fut qu'un carnage. Le grand *Condé*, qui la donna pendant les marches sourdes de *Turenne* en Alsace, n'en tira aucun succès, soit que les circonstances des lieux lui fussent moins favorables, soit qu'il eût pris des mesures moins justes, soit plutôt qu'il eût des généraux plus habiles et de meilleures troupes à combattre. Le marquis de *Feuquières* veut qu'on ne donne à la bataille de Senef que le nom de combat, parce que l'action ne se passa pas entre deux armées rangées, et que tous les corps n'agirent point; mais il paraît qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée si vive et si meurtrière. Le choc de trois mille hommes rangés, dont tous les petits

corps agiraient, ne ſerait qu'un combat. C'eſt toujours l'importance qui décide du nom.

Le prince de *Condé* avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq mille hommes, contre le prince d'Orange, qui en avait, dit-on, ſoixante mille. † Il attendait que l'armée ennemie paſſât un défilé à Senef près de Mons. Il attaqua une partie de l'arrière-garde compoſée d'Eſpagnols, et y eut un grand avantage. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas pris aſſez de précaution dans le paſſage du défilé, mais on admira la manière dont il rétablit le déſordre, et on n'approuva pas que *Condé* voulût enſuite recommencer le combat contre des ennemis trop bien retranchés. On ſe battit à trois repriſes. Les deux généraux, dans ce mélange de fautes et de grandes actions, ſignalèrent également leur préſence d'eſprit et leur courage. De tous les combats que donna le grand *Condé*, ce fut celui où il prodigua le plus ſa vie et celle de ſes ſoldats. Il eut trois chevaux tués ſous lui. Il voulait, après trois attaques meurtrières, en haſarder encore une quatrième. Il parut, dit un officier qui y était, qu'il n'y avait plus que le prince de *Condé qui eût envie de ſe battre*. Ce que cette action eut de plus ſingulier, c'eſt que les troupes de part et d'autre, après les mélées les plus ſanglantes et les plus acharnées, prirent la fuite le ſoir par une terreur panique. Le lendemain, les deux armées ſe retirèrent chacune de ſon côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plutôt également affaiblies et

† 11 août 1674.

vaincues. Il y eut près de sept mille morts et cinq mille prisonniers du côté des Français ; les ennemis firent une perte égale. Tant de sang inutilement répandu empêcha l'une et l'autre armée de rien entreprendre de considérable. Il importe tant de donner de la réputation à ses armes que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eu la victoire, assiégea Oudenarde ; mais le prince de *Condé* prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faisant aussitôt lever le siége, et en poursuivant le prince d'Orange.

On observa également en France et chez les alliés la vaine cérémonie de rendre grâces à DIEU d'une victoire qu'on n'avait point remportée : usage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toujours tromper.

Turenne en Allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de son génie. Le conseil de Vienne, n'osant plus confier la fortune de l'Empire à des princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ses armées le général *Montécuculi*, celui qui avait vaincu les Turcs à la journée de St Gothard, et qui malgré *Turenne* et *Condé* avait joint le prince d'Orange, et avait arrêté la fortune de *Louis XIV* après la conquête de trois provinces de Hollande.

On a remarqué que les plus grands généraux de l'Empire ont souvent été tirés d'Italie. Ce pays, dans sa décadence et dans son esclavage, porte encore des hommes qui font souvenir de ce qu'il était autrefois. *Montécuculi* était seul digne d'être opposé à *Turenne*. Tous deux avaient réduit la guerre en art. Ils passèrent quatre mois à se suivre, à

s'observer dans des marches et dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers allemands et français. L'un et l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, et ils ne se trompèrent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse et l'activité; enfin ils étaient prêts d'en venir aux mains, et de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorsque *Turenne*, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon †. Il n'y a personne qui ne sache les circonstances de cette mort; mais on ne peut se défendre d'en retracer les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle encore tous les jours.

Il semble qu'on ne puisse trop redire que le même boulet qui le tua, ayant emporté le bras de *St Hilaire* lieutenant-général de l'artillerie, son fils se jetant en larmes auprès de lui, *ce n'est pas moi*, lui dit *St Hilaire*, *c'est ce grand-homme qu'il faut pleurer:* paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque, et le plus digne éloge de *Turenne*. Il est très-rare que sous un gouvernement monarchique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie meurent regrettés du public. Cependant *Turenne* fut pleuré des soldats et des peuples. *Louvois* fut le seul qui ne le regretta pas: la voix publique l'accusa même lui et son frère l'archevêque de Rheims de s'être réjouis indé-

† 27 juillet 1675.

cemment de la perte de ce grand-homme. On sait les honneurs que le roi fit rendre à sa mémoire, et qu'il fut enterré à St Denis comme le connétable *du Guesclin*, au-dessus duquel l'opinion générale l'élève autant que le siècle de *Turenne* est supérieur au siècle du connétable.

Turenne n'avait pas eu toujours des succès heureux à la guerre; il avait été battu à Mariendal, à Rétel, à Cambrai; aussi disait-il qu'il avait fait des fautes, et il était assez grand pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend quelquefois une nation maîtresse de l'autre; mais ayant toujours réparé ses défaites, et fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe, dans un temps où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoi qu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la fronde; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans l'amour lui eût fait révéler le secret de l'Etat; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires; il conserva la réputation d'un homme de bien, sage et modéré, parce que ses vertus et ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses et des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire que de tous les généraux des siècles passés, *Gonsalve de Cordoue*, surnommé *le grand capitaine*, est celui auquel il ressemblait davantage.

Né calviniſte il s'était fait catholique l'an 1668. Aucun proteſtant, et même aucun philoſophe ne penſa que la perſuaſion ſeule eût fait ce changement dans un homme de guerre, dans un politique âgé de cinquante années, qui avait encore des maîtreſſes. On ſait que *Louis XIV*, en le créant maréchal-général de ſes armées, lui avait dit ces propres paroles rapportées dans les lettres de *Péliſſon* et ailleurs : *Je voudrais que vous m'obligeaſſiez à faire quelque choſe de plus pour vous.* Ces paroles (ſelon eux) pouvaient avec le temps opérer une converſion. La place de connétable pouvait tenter un cœur ambitieux. Il était poſſible auſſi que cette converſion fût ſincère. Le cœur humain raſſemble ſouvent la politique, l'ambition, les faibleſſes de l'amour, les ſentimens de la religion. Enfin il était très-vraiſemblable que *Turenne* ne quitta la religion de ſes pères que par politique : mais les catholiques, qui triomphèrent de ce changement, ne voulurent pas croire l'ame de *Turenne* capable de feindre.

Ce qui arriva en Alſace, immédiatement après la mort de *Turenne*, rendit ſa perte encore plus ſenſible. *Montécuculi*, retenu par l'habileté du général français trois mois entiers au-delà du Rhin, paſſa ce fleuve dès qu'il ſut qu'il n'avait plus *Turenne* à craindre. Il tomba ſur une partie de l'armée, qui demeurait éperdue entre les mains de *Lorges* et de *Vaubrun*, deux lieutenans-généraux déſunis et incertains. Cette armée, ſe défendant avec courage, ne put empêcher les impériaux de pénétrer dans l'Alſace, dont *Turenne* les avait tenus écartés. Elle avait beſoin d'un chef non-ſeulement pour la

conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de *Créqui*, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles et les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis.

Créqui venait d'être vaincu par sa faute † à Consarbruck. Un corps de vingt mille allemands, qui assiégeait Trèves, tailla en pièces et mit en fuite sa petite armée. Il échappe à peine lui quatrième. Il court, à travers de nouveaux périls, se jeter dans Trèves, qu'il aurait dû secourir avec prudence, et qu'il défendit avec courage. Il voulait s'ensevelir sous les ruines de la place; la brèche était praticable: il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure. Le capitaine *Bois-Jourdain*, à la tête des séditieux, va capituler sur la brèche. On n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le maréchal de le tuer s'il ne signe. *Créqui* se retire, avec quelques officiers fidelles, dans une église: il aima mieux être pris à discrétion que de capituler. (*s*)

Pour remplacer les hommes que la France avait perdus dans tant de siéges et de combats, *Louis XIV* fut conseillé de ne se point tenir aux recrues de milice comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban et l'arrière-ban. Par une

† 11 août 1675

(*s*) *Reboulet* dit que le marquis de *Créqui* eut la faiblesse de signer la capitulation: rien n'est plus faux. Il aima mieux se laisser prendre à discrétion, et il eut ensuite le bonheur d'échapper. Qu'on lise tous les mémoires du temps; que l'on consulte l'*abrégé chronologique* du P. *Hénault*: "*Bois-Jourdain*, dit-il, fit la capitulation à l'insçu du maréchal, etc.

ancienne coutume, aujourd'hui hors d'usage, les possesseurs des fiefs étaient dans l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre pour le service de leur seigneur suzerain, et de rester armés un certain nombre de jours. Ce service composait la plus grande partie des lois de nos nations barbares. Tout est changé aujourd'hui en Europe ; il n'y a aucun Etat qui ne lève des soldats, qu'on retient toujours sous le drapeau, et qui forment des corps disciplinés.

Louis XIII convoqua une fois la noblesse de son royaume. *Louis XIV* suivit alors cet exemple. Le corps de la noblesse marcha sous les ordres du marquis depuis maréchal de *Rochefort*, sur les frontières de Flandre, et après sur celles d'Allemagne ; mais ce corps ne fut ni considérable ni utile et ne pouvait l'être. Les gentilshommes, aimant la guerre et capables de bien servir, étaient officiers dans les troupes ; ceux que l'âge ou le mécontentement tenait renfermés chez eux n'en sortirent point ; les autres, qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec répugnance au nombre d'environ quatre mille. Rien ne ressemblait moins à une troupe guerrière. Tous montés et armés inégalement, sans expérience et sans exercice, ne pouvant ni ne voulant faire un service régulier, ils ne causèrent que de l'embarras, et on fut dégoûté d'eux pour jamais. Ce fut la dernière trace dans nos armées réglées, qu'on ait vue de l'ancienne chevalerie, qui composait autrefois ces armées, et qui avec le courage naturel à la nation ne fit jamais bien la guerre.

Turenne mort, *Créqui* battu et prisonnier †,

† Août et septembre 1675.

Trèves prise, *Montécuculi* fesant contribuer l'Alsace, le roi crut que le prince de *Condé* pouvait seul ranimer la confiance des troupes, que décourageait la mort de *Turenne*. *Condé* laissa le maréchal de *Luxembourg* soutenir en Flandre la fortune de la France, et alla arrêter les progrès de *Montécuculi*. Autant il venait de montrer d'impétuosité à Senef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui se pliait à tout, déploya le même art que *Turenne*. Deux seuls campemens arrêtèrent les progrès de l'armée allemande, et firent lever à *Montécuculi* les siéges d'Haguenau et de Saverne. Après cette campagne, moins éclatante que celle de Senef et plus estimée, ce prince cessa de paraître à la guerre. Il eût voulu que son fils commandât; il offrait de lui servir de conseil; mais le roi ne voulait pour généraux ni de jeunes gens ni de princes; c'était avec quelque peine qu'il s'était servi même du prince de *Condé*. La jalousie de *Louvois* contre *Turenne* avait contribué, autant que le nom de *Condé*, à le mettre à la tête des armées.

Ce prince se retira à Chantilli, d'où il vint très-rarement à Versailles voir sa gloire éclipsée, dans un lieu où le courtisan ne considère que la faveur. Il passa le reste de sa vie tourmenté de la goutte, se consolant de ses douleurs et de sa retraite, dans la conversation des hommes de génie en tout genre, dont la France était alors remplie. Il était digne de les entendre, et n'était étranger dans aucune des sciences ni des arts où ils brillaient. Il fut admiré encore dans sa retraite: mais enfin ce feu dévorant qui en avait fait dans sa jeunesse un héros impétueux

et plein de passions, ayant consumé les forces de son corps né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le temps, et son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand *Condé* les deux dernières années de sa vie : il mourut en 1686. *Montécuculi* se retira du service de l'empereur, en même temps que le prince de *Condé* cessa de commander les armées de France.

C'est un conte bien répandu et bien méprisable que *Montécuculi* renonça au commandement des armées après la mort de *Turenne*, parce qu'il n'avait, disait-il, plus d'émule digne de lui. Il aurait dit une sottise, quand même il ne fût pas resté un *Condé*. Loin de dire cette sottise dont on lui fait honneur, il combattit contre les Français, et leur fit repasser le Rhin cette année. D'ailleurs, quel général d'armée aurait jamais dit à son maître : " Je ne „ veux plus vous servir, parce que vos ennemis sont „ trop faibles, et que j'ai un mérite trop supérieur ? "

CHAPITRE XIII.

Depuis la mort de Turenne jusqu'à la paix de Nimègue en 1678.

Après la mort de *Turenne* et la retraite du prince de *Condé*, le roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage contre l'Empire, l'Espagne et la Hollande. Il avait des officiers formés par ces deux grands-hommes. Il avait *Louvois*, qui lui valait plus qu'un général, parce que sa prévoyance mettait les généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes, long temps vic-

torieuses, étaient animées du même esprit, qu'excitait encore la présence d'un roi toujours heureux.

Il prit en personne, dans le cours de cette guerre, (*a*) Condé, (*b*) Bouchain, (*c*) Valenciennes, (*d*) Cambrai. On l'accusa, au siége de Bouchain, d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint se présenter devant lui avec cinquante mille hommes, pour tenter de jeter du secours dans la place. On reprocha aussi au prince d'Orange d'avoir pu livrer bataille à *Louis XIV* et de ne l'avoir pas fait. Car tel est le sort des rois et des généraux qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font et de ce qu'ils ne font pas; mais ni lui ni le prince d'Orange n'étaient blâmables. Le prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que *Monterey* gouverneur des Pays-Bas, qui était dans son armée, ne voulut point exposer son gouvernement au hasard d'un événement décisif; et la gloire de la campagne demeura au roi, puisqu'il fit ce qu'il voulut, et qu'il prit une ville en présence de son ennemi.

A l'égard de Valenciennes, elle fut prise d'assaut, par un de ces événemens singuliers qui caractérisent le courage impétueux de la nation.

Le roi faisait ce siége, ayant avec lui son frère et cinq maréchaux de France, d'*Humière*, *Schomberg*, *la Feuillade*, *Luxembourg* et de *Lorges*. Les maréchaux commandaient chacun leur jour l'un après l'autre. *Vauban* dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encore aucun des dehors de la place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes.

(*a*) 26 avril 1676.
(*b*) 17 mars 1676.
(*c*) 17 mars 1677.
(*d*) 5 avril 1677.

Derrière ces demi-lunes était un grand ouvrage à couronne, paliſſadé et fraiſé, entouré d'un foſſé coupé de pluſieurs traverſes. Dans cet ouvrage à couronne était encore un autre ouvrage, entouré d'un autre foſſé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'Eſcaut. Ce bras franchi, on trouvait encore un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derrière ce pâté coulait le grand cours de l'Eſcaut, profond et rapide, qui ſert de foſſé à la muraille. Enfin la muraille était ſoutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canon. Une garniſon de trois mille hommes préparait une longue réſiſtance.

Le roi tint conſeil de guerre pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'uſage que ces attaques ſe fiſſent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis ſans être aperçu, et d'épargner le ſang du ſoldat. *Vauban* propoſa de faire l'attaque en plein jour. Tous les maréchaux de France ſe récrièrent contre cette propoſition. *Louvois* la condamna. *Vauban* tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. " Vous voulez, dit-il, ménager le ſang du ſoldat: „ vous l'épargnerez bien davantage quand il „ combattra de jour, ſans confuſion et ſans tu„ multe, ſans craindre qu'une partie de nos gens „ tire ſur l'autre, comme il n'arrive que trop ſou„ vent. Il s'agit de ſurprendre l'ennemi, il s'at„ tend toujours aux attaques de nuit: nous le „ ſurprendrons en effet, lorſqu'il faudra qu'épuiſé „ des fatigues d'une veille, il ſoutienne les efforts „ de nos troupes fraîches. Ajoutez à cette raiſon

„ que, s'il y a dans cette armée des soldats de peu „ de courage, la nuit favorise leur timidité ; „ mais que pendant le jour l'œil du général inf- „ pire la valeur et élève les hommes au-dessus „ d'eux-mêmes. "

Le roi se rendit aux raisons de *Vauban* malgré *Louvois* et cinq maréchaux de France.

A neuf heures du matin † les deux compagnies de mousquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, montent de tous côtés sur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était simplement de s'y loger, et c'était beaucoup : mais quelques mousquetaires noirs, ayant pénétré par un petit sentier, jusqu'au retranchement intérieur qui était dans cette fortification, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même temps, les mousquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les suivent : on tue et on poursuit les assiégés : les mousquetaires baissent le pont-levis, qui joint cet ouvrage aux autres : ils suivent l'ennemi de retranchement en retranchement, sur le petit bras de l'Escaut et sur le grand. Les gardes s'avancent en foule. Les mousquetaires sont déjà dans la ville, avant que le roi sache que le premier ouvrage attaqué est emporté.

Ce n'était pas encore ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraisemblable que de jeunes mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteraient aveuglément sur les troupes et sur les bourgeois qui venaient à eux dans la rue; qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée:

† 17 mars 1677.

mais ces jeunes gens, conduits par un cornette nommé *Moiſſac*, ſe mirent en bataille derrière des charrettes; et tandis que les troupes qui venaient ſe formaient ſans précipitation, d'autres mouſquetaires s'emparaient des maiſons voiſines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la rue: on donnait des otages de part et d'autre: le conſeil de ville s'aſſemblait; on députait vers le roi: tout cela ſe feſait ſans qu'il y eût rien de pillé, ſans confuſion, ſans faire de fautes d'aucune eſpèce. Le roi fit la garniſon priſonnière de guerre et entra dans Valenciennes étonné d'en être le maître. La ſingularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

Il eut encore la gloire de prendre Gand en quatre jours et Ypres en ſept †. Voilà ce qu'il fit par lui-même. Ses ſuccès furent encore plus grands par ſes généraux.

Du côté de l'Allemagne, le maréchal duc de *Luxembourg* laiſſa d'abord, à la vérité, prendre †† Philipsbourg à ſa vue, eſſayant en vain de la ſecourir avec une armée de cinquante mille hommes. Le général qui prit Philipsbourg était *Charles V*, nouveau duc de Lorraine, héritier de ſon oncle *Charles IV* et dépouillé comme lui de ſes Etats. Il avait toutes les qualités de ſon malheureux oncle, ſans en avoir les défauts. Il commanda long-temps les armées de l'Empire avec gloire: mais malgré la priſe de Philipsbourg, et quoiqu'il fût à la tête de ſoixante mille combattans, il ne put jamais rentrer

† 9 mars 1678. 25 mars.
†† Septembre 1676.

dans ses Etats. Envain il mit sur ses étendards, *aut nunc*, *aut nunquam*, ou maintenant ou jamais.

Le maréchal de *Créqui* racheté de sa prison et devenu plus prudent par sa défaite de Consarbruck, lui ferma toujours l'entrée de la Lorraine. † Il le battit dans le petit combat de Kokersberg en Alsace. Il le harcela et le fatigua sans relâche. Il prit Fribourg †† à sa vue; et quelque temps après il battit encore un détachement de son armée à Rheinfeld. Il passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offenbourg, le chargea ††† dans sa retraite; et ayant immédiatement après emporté le fort de Kehl l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg, par lequel cette ville, qui était libre encore, avait donné tant de fois passage aux armées impériales. Ainsi le maréchal de *Créqui* répara un jour de témérité par une suite de succès dûs à sa prudence, et il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de *Turenne*, s'il eût vécu.

Le prince d'Orange ne fut pas plus heureux en Flandre que le duc de Lorraine en Allemagne: non-seulement il fut obligé de lever le siége de Mastricht et de Charleroi; mais après avoir laissé tomber Condé, Bouchain et Valenciennes sous la puissance de *Louis XIV*, il perdit la bataille de Montcassel contre *Monsieur*, en voulant secourir St Omer. Les maréchaux de *Luxembourg* et d'*Humières* commandaient l'armée sous *Monsieur*. On prétend qu'une faute du prince d'Orange et un mouvement habile de *Luxembourg* décidèrent du gain

† 7 octobre 1677. †† 14 novemb. 1677.
††† juillet 1678.

de

de la bataille. *Monsieur* chargea avec une valeur et une présence d'esprit, qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple, que le courage n'est point incompatible avec la mollesse. Ce prince qui s'habillait souvent en femme, qui en avait les inclinations, agit en capitaine et en soldat. Le roi son frère parut jaloux de sa gloire. Il parla peu à *Monsieur* de sa victoire. † Il n'alla pas même voir le champ de bataille, quoi qu'il se trouvât tout auprès. Quelques serviteurs de *Monsieur*, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors qu'il ne commanderait plus d'armée, et ils ne se trompèrent pas.

Tant de villes prises, tant de combats gagnés en Flandre et en Allemagne, n'étaient pas les seuls succès de *Louis XIV* dans cette guerre. Le comte de *Schomberg* et le maréchal de *Navailles* battaient les Espagnols dans le Lampourdan au pied des Pyrénées. On les attaquait jusque dans la Sicile.

La Sicile, depuis le temps des tyrans de Syracuse, sous lesquels au moins elle avait été comptée pour quelque chose dans le monde, a toujours été subjuguée par des étrangers; asservie successivement aux Romains, aux Vandales, aux Arabes, aux Normands sous le vasselage des papes, aux Français, aux Allemands, aux Espagnols; haïssant presque toujours ses maîtres, se révoltant contr'eux, sans faire de véritables efforts dignes de la liberté, et excitant continuellement des séditions pour changer de chaînes.

† 11 mars 1677.

Les magistrats de Messine venaient d'allumer une guerre civile contre leurs gouverneurs, et d'appeler la France à leur secours. Une flotte espagnole bloquait leur port. Ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le chevalier de *Valbelle* vint avec quelques frégates à travers la flotte espagnole. Il rapporte à Messine des vivres, des armes et des soldats. Ensuite le duc de *Vivonne* arrive avec sept vaisseaux de guerre de soixante pièces de canon, deux de quatre-vingts et plusieurs brûlots; il bat la flotte ennemie †, et rentre victorieux dans Messine.

L'Espagne est obligée d'implorer, pour la défense de la Sicile, les Hollandais ses anciens ennemis qu'on regardait toujours comme les maîtres de la mer. *Ruyter* vient à son secours du fond du Zuiderzée, passe le détroit, et joint à vingt vaisseaux espagnols vingt-trois grands vaisseaux de guerre.

Alors les Français qui, joints avec les Anglais, n'avaient pu battre les flottes de Hollande, l'emportèrent seuls sur les Hollandais et les Espagnols réunis. Le duc de *Vivonne*, obligé de rester dans Messine pour contenir le peuple déjà mécontent de ses défenseurs, laissa donner cette bataille †† par *Du-Quêne*, lieutenant-général des armées navales, homme aussi singulier que *Ruyter*, parvenu comme lui au commandement par son seul mérite, mais n'ayant encore jamais commandé d'armée navale, et plus signalé jusqu'à ce moment dans l'art d'un armateur que dans celui d'un général. Mais quiconque

† 9 février 1675. †† 8 janvier 1676.

a le génie de son art et du commandement passe bien vite et sans effort du petit au grand. *Du-Quêne* se montra grand général de mer contre *Ruyter*. C'était l'être que de remporter sur cet hollandais un faible avantage. Il livra encore une seconde bataille navale aux deux flottes ennemies près d'Agouste. *Ruyter*, blessé dans cette bataille, y termina sa glorieuse vie †. C'est un des hommes dont la mémoire est encore dans la plus grande vénération en Hollande. Il avait commencé par être valet et mousse de vaisseau; il n'en fut que plus respectable. Le nom des princes de *Nassau* n'est pas au-dessus du sien. Le conseil d'Espagne lui donna le titre et les patentes de duc; dignité étrangère et frivole pour un républicain. Ces patentes ne vinrent qu'après sa mort. Les enfans de *Ruyter*, dignes de leur père, refusèrent ce titre si brigué dans nos monarchies, mais qui n'est pas préférable au nom de bon citoyen.

Louis XIV eut assez de grandeur d'ame pour être affligé de sa mort. On lui représenta qu'il était défait d'un ennemi dangereux. Il répondit *qu'on ne pouvait s'empêcher d'être sensible à la mort d'un grand homme.*

Du-Quêne, le *Ruyter* de la France, attaqua une troisième fois les deux flottes après la mort du général hollandais. Il leur coula à fond, brûla et prit plusieurs vaisseaux. Le maréchal duc de *Vivonne* avait le commandement en chef dans cette bataille; mais ce n'en fut pas moins *Du-Quêne* qui

† 12 mars 1676.

remporta la victoire. (18) L'Europe était étonnée que la France fût devenue en si peu de temps aussi redoutable sur mer que sur terre. Il est vrai que ces armemens et ces batailles gagnées ne servirent qu'à répandre l'alarme dans tous les Etats. Le roi d'Angleterre, ayant commencé la guerre pour l'intérêt de la France, était prêt enfin de se liguer avec le prince d'Orange, qui venait d'épouser sa nièce. De plus la gloire acquise en Sicile coûtait trop de trésors. † Enfin les Français évacuèrent Messine, dans le temps qu'on croyait qu'ils se rendraient maîtres de toute l'île. On blâma beaucoup *Louis XIV* d'avoir fait dans cette guerre des entreprises qu'il ne soutint pas, d'avoir abandonné Messine, ainsi que la Hollande, après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur que de ne pas conserver toutes ses conquêtes. Il pressait ses ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre. La guerre de Sicile lui avait coûté beaucoup moins qu'à l'Espagne épuisée et battue en tous lieux. Il suscitait encore de nouveaux ennemis à la maison d'Autriche. Il

(18) *Du-Quêne* fut mal récompensé parce qu'il était protestant. *Louis XIV* le lui fit sentir un jour: *Sire*, lui répondit *Du-Quêne, quand j'ai combattu pour votre majesté, je n'ai pas songé si elle était d'une autre religion que moi.* Son fils, forcé de s'expatrier après la révocation de l'édit de Nantes, se retira en Suisse où il acheta la terre d'Eaubone. Il y porta le corps de son père qu'il avait été obligé de faire enterrer en secret.

On lit sur son tombeau:

La Hollande a fait ériger un mausolée à Ruyter, et la France a refusé un peu de cendre à son vainqueur.

† 8 avril 1678.

fomentait les troubles de Hongrie ; et ſes ambaſſadeurs à la Porte ottomane la preſſaient de porter la guerre dans l'Allemagne, dût-il envoyer encore par bienſéance quelque ſecours contre les Turcs, appelés par ſa politique. Il accablait ſeul tous ſes ennemis. Car alors la Suède, ſon unique alliée, ne feſait qu'une guerre malheureuſe contre l'électeur de Brandebourg. Cet électeur, père du premier roi de Pruſſe, commençait à donner à ſon pays une conſidération qui s'eſt bien augmentée depuis ; il enlevait alors la Poméranie aux Suédois.

Il eſt remarquable que dans le cours de cette guerre il y eut preſque toujours des conférences ouvertes pour la paix ; d'abord à Cologne, par la médiation inutile de la Suède ; enſuite à Nimègue, par celle de l'Angleterre. La médiation anglaiſe fut une cérémonie preſqu'auſſi vaine que l'avait été l'arbitrage du pape au traité d'Aix-la-Chapelle. *Louis XIV* fut en effet le ſeul arbitre. Il fit ſes propoſitions le 9 d'avril 1678 au milieu de ſes conquêtes, et donna à ſes ennemis juſqu'au 10 de mai pour les accepter. Il accorda enſuite un délai de ſix ſemaines aux Etats-Généraux, qui le demandèrent avec ſoumiſſion.

Son ambition ne ſe tournait plus alors du côté de la Hollande. Cette république avait été aſſez heureuſe ou aſſez adroite pour ne paraître plus qu'auxiliaire, dans une guerre entrepriſe pour ſa ruine. L'Empire et l'Eſpagne, d'abord auxiliaires, étaient devenues les principales parties.

Le roi, dans les conditions qu'il impoſa, favo-

risait le commerce des Hollandais ; il leur rendait Maſtricht, et remettait aux Eſpagnols quelques villes qui devaient ſervir de barrières aux Porvinces-Unies, comme Charleroi, Courtrai, Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg; mais il ſe réſervait Bouchain, Condé, Ypres, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Aire, Saint-Omer, Caſſel, Charlemont, Popering, Bailleul, etc. ce qui faiſait une bonne partie de la Flandre. Il y ajoutait la Franche-Comté, qu'il avait deux fois conquiſe; et ces deux provinces étaient un aſſez digne fruit de la guerre.

Il ne voulait dans l'Allemagne que Fribourg ou Philipsbourg, et laiſſait le choix à l'empereur. Il rétabliſſait dans l'évêché de Strasbourg et dans leurs terres les deux frères *Furſtemberg*, que l'empereur avait dépouillés et dont l'un était en priſon.

Il fut hautement le protecteur de la Suède ſon alliée, et alliée malheureuſe contre le roi de Danemarck et l'électeur de Brandebourg. Il exigea que le Danemarck rendît tout ce qu'il avait pris ſur la Suède, qu'il modérât les droits de paſſage dans la mer baltique, que le duc d'Holſtein fût rétabli dans ſes Etats, que le Brandebourg cédât la Poméranie qu'il avait conquiſe, que les traités de Veſtphalie fuſſent rétablis de point en point. Sa volonté était une loi d'un bout de l'Europe à l'autre. En vain l'électeur de Brandebourg lui écrivit la lettre la plus ſoumiſe, l'appelant *Monſeigneur*, ſelon l'uſage, le conjurant de lui laiſſer ce qu'il avait acquis, l'aſſurant de ſon zèle et de ſon ſervice. Ses ſoumiſſions furent auſſi inutiles

que sa résistance, et il fallut que le vainqueur des Suédois rendît toutes ses conquêtes.

Alors les ambassadeurs de France prétendaient la main sur les électeurs. Celui de Brandebourg offrit tous les tempéramens pour traiter à Clèves avec le comte depuis maréchal d'*Estrades*, ambassadeur auprès des Etats-Généraux. Le roi ne voulut jamais permettre qu'un homme qui le représentait cédât à un électeur, et le comte d'*Estrades* ne put traiter.

Charles-Quint avait mis l'égalité entre les grands d'Espagne et les électeurs. Les pairs de France par conséquent la prétendaient. On voit aujourd'hui à quel point les choses sont changées, puisqu'aux diètes de l'Empire les ambassadeurs des électeurs sont traités comme ceux des rois.

Quant à la Lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc *Charles V*; mais il voulait rester maître de Nanci et de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant; cependant elles n'étaient pas si outrées qu'elles dussent désespérer ses ennemis, et les obliger à se réunir contre lui par un dernier effort: il parlait à l'Europe en maître, et agissait en même temps en politique.

Il sut aux conférences de Nimègue semer la jalousie parmi les alliés. Les Hollandais s'empressèrent de signer, malgré le prince d'Orange qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre; ils disaient que les Espagnols étaient trop faibles pour les secourir s'ils ne signaient pas.

Les Espagnols voyant que les Hollandais avaient accepté la paix la reçurent aussi, disant

que l'Empire ne fesait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les Allemands, abandonnés de la Hollande et de l'Espagne, signèrent les derniers, en laissant Fribourg au roi, et confirmant les traités des Vestphalie.

Rien ne fut changé aux conditions prescrites par *Louis XIV*. Ses ennemis eurent beau faire des propositions outrées pour colorer leur faiblesse, l'Europe reçut de lui des lois et la paix. Il n'y eut que le duc de Lorraine qui osa refuser l'acceptation d'un traité qui lui semblait trop odieux. Il aima mieux être un prince errant dans l'Empire qu'un souverain sans pouvoir et sans considération dans ses Etats: il attendit sa fortune du temps et de son courage.

Dans le temps des conférences de Nimègue, et quatre jours après que les plénipotentiaires de France et de Hollande avaient signé la paix †, le prince d'Orange fit voir combien *Louis XIV* avait en lui un ennemi dangereux. Le maréchal de *Luxembourg*, qui bloquait Mons, venait de recevoir la nouvelle de la paix ††. Il était tranquille dans le village de Saint-Denis, et dînait chez l'intendant de l'armée. Le prince d'Orange, avec toutes ses troupes, fond sur le quartier du maréchal, le force et engage un combat sanglant, long et opiniâtre, dont il espérait avec raison une victoire signalée; car non-seulement il attaquait, ce qui est un avantage, mais il attaquait des troupes qui se reposaient sur la foi du traité. Le

† 10 août 1678. †† 14 août.

maréchal

maréchal de *Luxembourg* eut beaucoup de peine à réſiſter; et s'il y eut quelque avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange, puiſque ſon infanterie demeura maîtreſſe du terrain où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque choſe le ſang des autres hommes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat. Il ſavait certainement que la paix était ſignée; il ſavait que cette paix était avantageuſe à ſon pays; cependant il prodiguait ſa vie et celle de pluſieurs milliers d'hommes pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empêcher, même en battant les Français. Cette action, pleine d'inhumanité non moins que de grandeur, et plus admirée alors que blâmée, ne produiſit pas un nouvel article de paix, et coûta ſans aucun fruit, la vie à deux mille français et à autant d'ennemis. On vit dans cette paix combien les événemens contrediſent les projets. La Hollande, contre qui ſeule la guerre avait été entrepriſe et qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien; au contraire, elle y gagna une barrière: et toutes les autres puiſſances qui l'avaient garantie de la deſtruction y perdirent.

Le roi fut en ce temps au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnait, n'ayant aſſiégé aucune place qu'il n'eût priſe, ſupérieur en tout genre à ſes ennemis réunis, la terreur de l'Europe pendant ſix années de ſuite, enfin ſon arbitre et ſon pacificateur, ajoutant à ſes États la Franche-Comté, Dunkerque et la moitié de la Flandre; et ce qu'il

devait compter pour le plus grand de ses avantages roi d'une nation alors heureuse, et alors le modèle des autres nations. L'hôtel-de-ville de Paris lui déféra quelque temps après le nom de *grand* † avec solennité, et ordonna que dorénavant ce titre seul serait employé dans tous les monumens publics. On avait dès 1673 frappé quelques médailles chargées de ce surnom. L'Europe, quoique jalouse, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de *Louis XIV* a prévalu dans le public sur celui de *grand*. L'usage est le maître de tout. *Henri*, qui fut surnommé *le grand* à si juste titre après sa mort, est appelé communément *Henri IV*; et ce nom seul en dit assez. M. le prince est toujours appelé *le grand Condé*, non-seulement à cause de ses actions héroïques, mais par la facilité qui se trouve à le distinguer, par ce surnom, des autres princes de *Condé*. Si on l'avait nommé *Condé le grand*, ce titre ne lui fût pas demeuré. On dit *le grand Corneille*, pour le distinguer de son frère. On ne dit pas *le grand Virgile*, ni *le grand Homère*, ni *le grand Tasse*. *Alexandre le grand* n'est plus connu que sous le nom d'*Alexandre*. On ne dit point *César le grand*. *Charles-Quint*, dont la fortune fut plus éclatante que celle de *Louis XIV*, n'a jamais eu le nom de *grand*. Il n'est resté à *Charlemagne* que comme un nom propre. Les titres ne servent de rien pour la postérité; le nom d'un homme qui a fait de grandes choses impose plus de respect que toutes les épithètes.

† 1680.

CHAPITRE XIV.

Prise de Strasbourg. Bombardement d'Alger. Soumission de Gènes. Ambassade de Siam. Le pape bravé dans Rome. Electorat de Cologne disputé.

L'AMBITION de *Louis XIV* ne fut point retenue par cette paix générale. L'Empire, l'Espagne, la Hollande licencièrent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les siennes. Il fit de la paix un temps de conquêtes. Il était même si sûr alors de son pouvoir qu'il établit dans Metz † et dans Brisac (*t*) des juridictions, pour réunir à sa couronne toutes les terres qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance de l'Alsace ou des Trois-Evêchés, mais qui depuis un temps immémorial avaient passé sous d'autres maîtres. Beaucoup de souverains de l'Empire, l'électeur palatin, le roi d'Espagne même, qui avait quelques bailliages dans ces pays, le roi de Suède, comme duc des Deux-Ponts, furent cités devant ces chambres, pour rendre hommage au roi de

† 1680.

(*t*) Dans la compilation intitulée *Mémoires de madame de Maintenon*, on trouve, tome III, page 23, ces mots: *les réunions des chambres de Metz et de Besançon*: nous avons cru d'abord qu'il y avait eu une chambre de Besançon réunie à celle de Metz. Nous avons consulté tous les auteurs; nous avons trouvé que jamais il n'y eut à Besançon de chambre instituée pour juger quelle terres voisines pouvaient appartenir à la France. Il n'y eut en 1680 que le conseil de Brisac et celui de Metz chargés de réunir à la France les terres qu'on croyait démembrées de l'Alsace et des Trois-Evêchés Ce fut le parlement de Besançon qui réunit pour quelque temps Montbéliard à la France.

France, ou pour subir la confiscation de leurs biens. Depuis *Charlemagne* on n'avait vu aucun prince agir ainsi en maître et en juge des souverains, et conquérir des pays par des arrêts.

L'électeur palatin et celui de Trèves furent dépouillés des seigneuries de Falkembourg, de Germersheim, de Veldentz, etc. Ils portèrent en vain leurs plaintes à l'Empire assemblé à Ratisbonne, qui se contenta de faire des protestations.

Ce n'était pas assez au roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'Alsace, au même titre que l'avaient eue les empereurs. Déjà dans aucune de ces villes on n'osait plus parler de liberté. Restait Strasbourg, ville grande et riche, maîtresse du Rhin par le pont qu'elle avait sur ce fleuve; elle formait seule une puissante république, fameuse par son arsenal, qui renfermait neuf cents pièces d'artillerie.

Louvois avait formé dès long-temps le dessein de la donner à son maître. L'or, l'intrigue et la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparèrent l'entrée de *Louvois* dans Strasbourg †. Les magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de voir à la fois vingt mille français autour de ses remparts; les forts qui les défendaient près du Rhin, insultés et pris dans un moment; *Louvois* aux portes, et les bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs et le désespoir des citoyens, amoureux de la liberté, n'empêchèrent point qu'en un même jour le traité de reddition ne fût proposé par les magistrats, et que *Louvois* ne prît possession de la ville. *Vauban*

† 30 septembre 1681.

en a fait depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barrière la plus forte de la France.

Le roi ne ménageait pas plus l'Espagne; il demandait dans les Pays-Bas la ville d'Aloſt et tout ſon bailliage, que les miniſtres avaient oublié, diſaient-ils, d'inſérer dans les conditions de la paix; et ſur les délais de l'Eſpagne, il fit bloquer la ville de Luxembourg †.

En même temps il achetait la forte ville de Caſal d'un petit prince duc de Mantoue, qui aurait vendu tout ſon Etat pour fournir à ſes plaiſirs.

En voyant cette puiſſance qui s'étendait ainſi de tous côtés, et qui acquérait pendant la paix, plus que dix rois prédéceſſeurs de *Louis XIV* n'avaient acquis par leurs guerres, les alarmes de l'Europe recommencèrent. L'Empire, la Hollande, la Suède même, mécontente du roi, firent un traité d'aſſociation. Les Anglais menacèrent; les Eſpagnols voulurent la guerre; le prince d'Orange remua tout pour la faire commencer: mais aucune puiſſance n'oſait alors porter les premiers coups (*u*).

† 1682.

(*u*) On a prétendu que ce fut alors que le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, dit publiquement: *je n'ai pu avoir ſon amitié, je mériterai ſon eſtime.* Ce mot a été recueilli par pluſieurs perſonnes, et l'abbé de *Choiſi* le place vers l'année 1672. Il peut mériter quelque attention, parce qu'il annonçait de loin les ligues que forma *Guillaume* contre *Louis XIV*: mais il n'eſt pas vrai que ce fut à la paix de Nimègue que le prince d'Orange ait parlé ainſi; il eſt encore moins vrai que *Louis XIV* eût écrit à ce prince: *Vous me demandez mon amitié, je vous l'accorderai quand vous en ſerez digne.* On ne s'exprime ainſi qu'avec ſon vaſſal: on ne ſe ſert point d'expreſſions ſi inſultantes envers un prince avec qui on fait un traité. Cette lettre ne ſe trouve que dans la compilation des mémoires de *Maintenon*; et nous apprenons que ces mémoires ſont décriés par le grand nombre d'infidélités qu'ils renferment.

Le roi, craint par-tout, ne ſongea qu'à ſe faire craindre davantage. Il portait enfin ſa marine au-delà des eſpérances des Français † et des craintes de l'Europe. Il eut ſoixante mille matelots ††. Des lois, auſſi ſévères que celles de la diſcipline des armées ††† de terre, retenaient tous ces hommes groſſiers dans le devoir. L'Angleterre et la Hollande, ces puiſſances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mer, ni de ſi bonnes lois. Des compagnies de cadets dans les places frontières, et des gardes-marines dans les ports, furent inſtituées et compoſées de jeunes gens, qui apprenaient tous les arts convenables à leur profeſſion, ſous des maîtres payés du tréſor public.

Le port de Toulon ſur la Méditerranée fut conſtruit à frais immenſes, pour contenir cent vaiſſeaux de guerre, avec un arſenal et des magaſins magnifiques. Sur l'Océan, le port de Breſt ſe formait avec la même grandeur. Dunkerque, le Havre-de-Grace ſe rempliſſaient de vaiſſeaux. La nature était forcée à Rochefort.

Enfin le roi avait plus de cent vaiſſeaux de ligne, dont pluſieurs portaient cent canons et quelques-uns davantage. Ils ne reſtaient pas oiſifs dans les ports. Ses eſcadres, ſous le commandement de *Du-Quêne*, nettoyaient les mers infeſtées par les corſaires de Tripoli et d'Alger. Il ſe vengea d'Alger avec le ſecours d'un art nouveau, dont la découverte fut due à cette attention qu'il avait d'exciter tous les génies de ſon ſiècle. Cet art funeſte, mais admirable,

† 1680. †† 1681.
††† 1682.

est celui des galiotes à bombes, avec lesquelles on peut réduire des villes maritimes en cendres. Il y avait un jeune homme nommé *Bernard Renaud*, connu sous le nom de *petit Renaud*, qui, sans avoir jamais servi sur les vaisseaux, était un excellent marin à force de génie. *Colbert*, qui déterrait le mérite dans l'obscurité, l'avait souvent appelé au conseil de marine, même en présence du roi. C'était par les soins et sur les lumières de *Renaud*, que l'on suivait depuis peu une méthode plus régulière et plus facile pour la construction des vaisseaux. Il osa proposer dans le conseil de bombarder Alger avec une flotte. On n'avait pas d'idée que les mortiers à bombes pussent n'être pas posés sur un terrain solide. La proposition révolta. Il essuya les contradictions et les railleries que tout inventeur doit attendre; mais sa fermeté, et cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frappés de leurs inventions, déterminèrent le roi à permettre l'essai de cette nouveauté.

Renaud fit construire cinq vaisseaux plus petits que les vaisseaux ordinaires, mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage sous les ordres du vieux *Du-Quêne*, qui était chargé de l'entreprise, et n'en attendait aucun succès. *Du-Quêne* et les Algériens furent étonnés de l'effet des bombes. Une partie de la ville fut écrasée et consumée †; mais cet art, porté bientôt chez

† 28 octobre 1681.

les autres nations, ne servit qu'à multiplier les calamités humaines, et fut plus d'une fois redoutable à la France où il fut inventé (19).

La marine ainsi perfectionnée en peu d'années était le fruit des soins de *Colbert*. *Louvois* faisait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus, on bâtissait Huningue, Sar-Louis, les fortereſſes de Strasbourg, Montroyal. etc. et pendant que le royaume acquérait tant de force au-dehors, on ne voyait au-dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaisirs. Les étrangers venaient en foule admirer la cour de *Louis XIV*. Son nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

Son bonheur et sa gloire étaient encore relevés par la faibleſſe de la plupart des autres rois, et par le malheur de leurs peuples. L'empereur *Léopold* avait alors à craindre les Hongrois révoltés, et sur-tout les Turcs qui, appelés par les Hongrois, venaient inonder l'Allemagne. La politique de *Louis* persécutait les proteſtans en France, parce qu'il croyait devoir les mettre hors d'état de lui nuire; mais protégeait sous main les proteſtans et les révoltés de Hongrie, qui pouvaient le servir. Son ambaſſadeur à la Porte avait preſſé

(19) Cet appareil eſt plus effrayant que l'effet n'en eſt terrible. Les bombes ſont mal ajuſtées; les bâtimens qui les portent manœuvrent mal, ſont aiſément déſemparés, le feu y prend fréquemment, et les frais de ces armemens excèdent de beaucoup le dommage qu'ils peuvent cauſer. On prétend que le dei d'Alger ayant ſu ce que l'expédition de *du Quêne* avait coûté à *Louis XIV*: *Il n'avait qu'à m'en donner la moitié*, dit-il, *j'aurais brûlé la ville toute entière.*

l'armement des Turcs avant la paix de Nimègue. Le divan, par une singularité bizarre, a presque toujours attendu que l'empereur fût en paix pour se déclarer contre lui Il ne lui fit la guerre en Hongrie qu'en 1682; et l'année d'après l'armée ottomane, forte, dit-on, de plus de trois cents mille combattans, augmentée encore des troupes hongroises, ne trouvant sur son passage ni villes fortifiées, telles que la France en avait, ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra jusqu'aux portes de Vienne, après avoir tout renversé sur son passage.

L'empereur *Léopold* quitta d'abord Vienne avec précipitation, et se retira jusqu'à Lintz à l'approche des Turcs; et quand il sut qu'ils avaient investi Vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encore plus loin jusqu'à Passau, laissant le duc de Lorraine à la tête d'une petite armée déjà entamée en chemin par les Turcs, soutenir, comme il pourrait, la fortune de l'Empire. (*x*)

Personne ne doutait que le grand-visir, *Kara Mustapha*, qui commandait l'armée ottomane, ne se rendît bientôt maître de Vienne, ville mal fortifiée, abandonnée de son maître, défendue à la vérité par une garnison dont le fonds devait être de seize mille hommes, mais dont l'effectif n'était pas de plus de huit mille, on touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV espéra, avec beaucoup de vraisem-

(*x*) Voyez les étranges particularités du siége de Vienne dans l'*Essai sur les mœurs etc.* et dans les *Annales de l'Empire.*

blance, que l'Allemagne désolée par les Turcs, et n'ayant contr'eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, serait obligée de recourir à la protection de la France. Il avait une armée sur les frontières de l'Empire, prête à la défendre contre ces mêmes Turcs que ses précédentes négociations y avaient amenées. Il pouvait ainsi devenir le protecteur de l'Empire et faire son fils roi des Romains.

Il avait joint d'abord les démarches généreuses à ses desseins politiques, dès que les Turcs avaient menacé l'Autriche; non qu'il eût envoyé une seconde fois des secours à l'empereur, mais il avait déclaré qu'il n'attaquerait point les Pays-Bas, et qu'il laisserait ainsi à la branche d'Autriche-espagnole le pouvoir d'aider la branche allemande, prête à succomber: il voulait pour prix de son inaction qu'on le satisfit sur plusieurs points équivoques du traité de Nimègue, et principalement sur ce bailliage d'Alost qu'on avait oublié d'inférer dans le traité. Il fit lever le blocus de Luxembourg en 1682, sans attendre qu'on le satisfit, et il s'abstint de toute hostilité une année entière. Cette générosité se démentit enfin pendant le siége de Vienne. Le conseil d'Espagne, au lieu de l'apaiser, l'aigrit; et *Louis XIV* reprit les armes dans les Pays-Bas, précisément lorsque Vienne était prête de succomber: c'était au commencement de septembre; mais contre toute attente Vienne fut délivrée. La présomption du grand-visir, sa mollesse, son mépris brutal pour les chrétiens, son ignorance, sa lenteur le perdirent:

il fallait l'excès de toutes ces fautes pour que Vienne ne fût pas prise. Le roi de Pologne *Jean Sobieski* eut le temps d'arriver ; et avec le secours du duc de Lorraine, il n'eut qu'à se présenter devant la multitude ottomane † pour la mettte en déroute. L'empereur revint dans sa capitale avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra lorsque son libérateur sortait de l'église (20) où l'on avait chanté le *Te Deum*, et où le prédicateur avait pris pour son texte : *Il fut un homme envoyé de* DIEU *nommé Jean.* (y) Vous avez déjà vu que le pape *Pie V* avait appliqué ces paroles à dom *Juan d'Autriche* après la victoire †† de Lépante. Vous savez que ce qui paraît neuf n'est souvent qu'une redite. L'empereur *Léopold* fut à la fois triomphant et humilié †††. Le roi de France n'ayant plus rien à ménager fit bombarder Luxembourg. Il se saisit de Courtrai, de Dixmude en Flandre. Il s'empara de Trèves et en démolit les fortifications ; tout cela pour remplir, disait-on, l'esprit des traités de Nimègue. Les impériaux et les Espagnols négociaient avec lui à Ratisbonne, pendant qu'il prenait leurs villes ; et la paix de Nimègue enfreinte fut changée en une trève de vingt ans, par laquelle le roi garda la ville de Luxembourg et sa principauté, qu'il venait de prendre.

† 12 septembre 1683.

(20) *Léopold* ne vit *Sobieski* qu'à cheval et en pleine campagne. Il avait délibéré sur l'étiquette qu'il devait observer avec son libérateur ; et ayant assemblé son conseil, il demanda comment un empereur devait recevoir un roi électif. *A bras ouverts, s'il a sauvé l'Empire*, répondit le duc de Lorraine. Il fut le seul de son avis.

(y) Voyez l'*Essai sur les mœurs, etc.*

†† Novembre 1688. ††† Août 1684.

Il était encore plus redouté sur les côtes de l'Afrique †, où les Français n'étaient connus avant lui que par les esclaves que faisaient les barbares.

Alger, deux fois bombardée, envoya des députés lui demander pardon et recevoir la paix; ils rendirent tous les esclaves chrétiens, et payèrent encore de l'argent, ce qui est la plus grande punition des corsaires.

Tunis, Tripoli firent les mêmes soumissions. Il n'est pas inutile de dire que lorsque *Damfreville*, capitaine de vaisseau, vint délivrer dans Alger tous les esclaves chrétiens au nom du roi de France, il se trouva parmi eux beaucoup d'anglais, qui étant déjà à bord, soutinrent à *Damfreville* que c'était en considération du roi d'Angleterre qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine français fit appeler les Algériens, et remettant les Anglais à terre: *Ces gens-ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi, le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection; je vous les remets; c'est à vous à montrer ce que vous devez au roi d'Angleterre.* Tous les Anglais furent remis aux fers. La fierté anglaise, la faiblesse du gouvernement de *Charles II*, et le respect des nations pour *Louis XIV* se font connaître par ce trait.

Tel était ce respect universel qu'on accordait de nouveaux honneurs à son ambassadeur à la porte ottomane, tels que celui du sopha; tandis qu'il humiliait les peuples d'Afrique, qui sont sous la protection du grand-seigneur.

La république de Gênes s'abaissa encore plus

† Avril 1684.

devant lui que celle d'Alger. Gènes avait vendu de la poudre et des bombes aux Algériens. Elle construisait quatre galères pour le service de l'Espagne. Le roi lui défendit par son envoyé *St Olon*, l'un de ses gentilshommes ordinaires, de lancer à l'eau les galères, et la menaça d'un châtiment prompt si elle ne se soumettait à ses volontés. Les Génois, irrités de cette entreprise sur leur liberté et comptant trop sur le secours de l'Espagne, ne firent aucune satisfaction. Aussitôt quatorze gros vaisseaux, vingt galères, dix galiotes à bombes, plusieurs frégates sortent † du port de Toulon. *Seignelai*, nouveau secrétaire de la marine, et à qui le fameux *Colbert* son père avait déjà fait exercer cet emploi avant sa mort, était lui-même sur la flotte. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'esprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier et ministre; avide de toute espèce de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, et mêlant les plaisirs aux affaires sans qu'elles en souffrissent. Le vieux *Du-Quêne* commandait les vaisseaux, le duc de *Mortemar* les galères; mais tous deux étaient les courtisans du secrétaire d'Etat. On arrive devant Gènes; les dix galiotes y jettent quatorze mille bombes, et réduisent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donner à la ville le nom de *Gènes la superbe*. Quatorze mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, et brûlent le faubourg de St Pierre d'Arène. Alors il fallut s'humilier pour prévenir une ruine totale. Le roi exigea

† 17 mars 1684.

que le doge de Gènes et quatre principaux sénateurs vinssent implorer sa clémence † dans son palais de Versailles; et de peur que les Génois n'éludassent la satisfaction et ne dérobassent quelque chose à sa gloire, il voulut que le doge qui viendrait lui demander pardon fût continué dans sa principauté, malgré la loi perpétuelle de Gènes, qui ôte cette dignité à tout doge absent un moment de la ville.

Imperiale Lescaro, doge de Gènes, avec les sénateurs *Lomellino*, *Garibaldi*, *Durazzo* et *Salvago*, vinrent à Versailles faire tout ce que le roi exigeait d'eux. Le doge en habit de cérémonie parla, couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtait souvent: son discours et ses marques de soumission étaient dictés par *Seignelai*. Le roi l'écouta, assis et couvert; mais comme dans toutes les actions de sa vie, il joignit la politesse à la dignité, il traita *Lescaro* et les sénateurs avec autant de bonté que de faste. Les ministres *Louvois*, *Croissi* et *Seignelai*, lui firent sentir plus de fierté. Aussi le doge disait: *Le roi ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il nous reçoit; mais ses ministres nous la rendent.* Ce doge était un homme de beaucoup d'esprit. Tout le monde sait que le marquis de *Seignelai* lui ayant demandé ce qu'il trouvait de plus singulier à Versailles, il répondit: *C'est de m'y voir.*

L'extrême goût que *Louis XIV* avait pour les choses d'éclat fut encore bien plus flatté par l'ambassade qu'il reçut de Siam ††, pays où l'on avait

† 22 février 1685. †† 1684.

ignoré jusqu'alors que la France existât. Il était arrivé, par une de ces singularités qui prouvent la supériorité des Européens sur les autres nations, qu'un grec, fils d'un cabaretier de Céphalonie, nommé *Phalk Constance*, était devenu *barcalon:* c'est-à-dire premier ministre ou grand-visir du royaume de Siam. Cet homme, dans le dessein de s'affermir et de s'élever encore, et dans le besoin qu'il avait de secours étrangers, n'avait osé se confier ni aux Anglais ni aux Hollandais; ce sont des voisins trop dangereux dans les Indes. Les Français venaient d'établir des comptoirs sur les côtes de Coromandel, et avaient porté dans ces extrémités de l'Asie la réputation de leur roi. *Constance* crut *Louis XIV* propre à être flatté par un hommage qui viendrait de si loin sans être attendu. La religion, dont les ressorts font jouer la politique du monde depuis Siam jusqu'à Paris, servit encore à ses desseins. Il envoya, au nom du roi de Siam son maître, une solennelle ambassade avec de grands présens à *Louis XIV*, pour lui faire entendre que ce roi indien, charmé de sa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation française, et qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. La grandeur du roi flattée, et sa religion trompée, l'engagèrent à envoyer au roi de Siam deux ambassadeurs et six jésuites; et depuis il y joignit des officiers avec huit cents soldats: mais l'éclat de cette ambassade siamoise fut le seul fruit qu'on en retira. *Constance* périt quatre ans après, victime de son ambition: quelque peu des français qui restèrent auprès de lui furent massacrés, d'autres obligés de fuir; et sa veuve, après avoir été sur le

point d'être reine, fut condamnée par le successeur du roi de Siam à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née.

Cette soif de gloire, qui portait *Louis XIV* à se distinguer en tout des autres rois, paraissait encore dans la hauteur qu'il affectait avec la cour de Rome. *Odescalchi*, *Innocent XI*, fils d'un banquier du Milanais, était sur le trône de l'Eglise. C'était un homme vertueux, un pontife sage, peu théologien, prince courageux, ferme et magnifique. Il secourut contre les Turcs, l'Empire et la Pologne de son argent, et les Vénitiens de ses galères. Il condamnait avec hauteur la conduite de *Louis XIV* uni contre des chrétiens avec les Turcs. On s'étonnait qu'un pape prît si vivement le parti des empereurs, qui se disent rois des Romains, et qui, s'ils le pouvaient, règneraient dans Rome: mais *Odescalchi* était né sous la domination autrichienne. Il avait fait deux campagnes dans les troupes du Milanais. L'habitude et l'humeur gouvernent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du roi, qui de son côté lui donnait toutes les mortifications qu'un roi de France peut donner à un pape, sans rompre de communion avec lui Il y avait depuis long-temps dans Rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé sur un point-d'honneur dont se piquaient tous les rois catholiques. Leurs ambassadeurs à Rome étendaient le droit de franchise et d'asile, affecté à leurs maisons, jusqu'à une très-grande distance qu'on nomme *quartier*. Ces prétentions toujours soutenues rendaient la moitié de Rome un asile sûr à tous les crimes. Par un autre

abus,

abus, ce qui entrait dans Rome sous le nom des ambassadeurs ne payait jamais d'entrée. Le commerce en souffrait, et le fisc en était appauvri.

Le pape *Innocent XI* obtint enfin de l'empereur, du roi d'Espagne, de celui de Pologne, et du nouveau roi d'Angleterre *Jacques II*, prince catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le nonce *Ranucci* proposa à *Louis XIV* de concourir, comme les autres rois, à la tranquillité et au bon ordre de Rome. *Louis* très-mécontent du pape, répondit: "Qu'il ne s'était jamais réglé sur l'exemple d'autrui, et que c'était à lui de servir d'exemple. (21)" Il envoya à Rome le marquis de *Lavardin* en ambassade pour braver le pape. *Lavardin* entra dans Rome †, malgré les défenses du pontife, escorté de quatre cents gardes de la marine, de quatre cents officiers volontaires, et de deux cents hommes de livrée, tous armés. Il prit possession de son palais, de ses quartiers et de l'église de St Louis, autour desquels il fit poster des sentinelles et faire la ronde comme dans une place de guerre. Le pape est le seul souverain à qui on pût envoyer une telle ambassade: car la supériorité qu'il affecte sur les têtes couronnées leur donne toujours envie de l'humilier; et la faiblesse de son Etat fait qu'on l'outrage toujours impunément.

(21) Il est singulier que des ministres osent porter leur mépris pour leur maître jusqu'à lui faire dire que *c'est à lui de servir d'exemple*; et cet exemple était celui de favoriser chez un de ses voisins la contrebande qu'il réprimait dans ses Etats par un code barbare, et de protéger contre les lois les voleurs et les assassins.

† Novembre 1687.

Tout ce qu'*Innocent XI* put faire, fut de se servir contre le marquis de *Lavardin* des armes usées de l'excommunication ; armes dont on ne fait pas même à Rome plus de cas qu'ailleurs, mais qu'on ne laisse pas d'employer comme une ancienne formule, ainsi que les soldats du pape sont armés seulement pour la forme.

Le cardinal d'*Estrées*, homme d'esprit, mais négociateur souvent malheureux, était alors chargé des affaires de France à Rome. D'*Estrées*, ayant été obligé de voir souvent le marquis de *Lavardin*, ne put être ensuite admis à l'audience du pape sans recevoir l'absolution : en vain il s'en défendait, *Innocent XI* s'obstinait à la lui donner, pour conserver toujours cette autorité imaginaire, par les usages sur lesquels elle est fondée.

Louis, avec la même hauteur, mais toujours soutenue par les souterrains de la politique, voulut donner un électeur à Cologne. Occupé du soin de diviser ou de combattre l'Empire, il prétendait élever à cet électorat le cardinal de *Furstemberg* évêque de Strasbourg, sa créature et la victime de ses intérêts, ennemi irréconciliable de l'empereur, qui l'avait fait emprisonner dans la dernière guerre, comme un allemand vendu à la France.

Le chapitre de Cologne, comme tous les autres chapitres d'Allemagne, a le droit de nommer son évêque, qui par-là devient électeur. Celui qui remplissait ce siége était *Ferdinand de Bavière*, autrefois l'allié et depuis l'ennemi du roi comme tant d'autres princes. Il était malade à l'extrémité.

L'argent du roi répandu à propos parmi les chanoines, les intrigues et les promesses firent élire le cardinal de *Furstemberg* comme coadjuteur; et après la mort du prince, il fut élu une seconde fois par la pluralité des suffrages. Le pape, par le concordat germanique, a le droit de conférer l'évêché à l'élu, et l'empereur a celui de confirmer à l'électorat. L'empereur et le pape *Innocent XI*, persuadés que c'était presque la même chose, de laisser *Furstemberg* sur ce trône électoral, et d'y mettre *Louis XIV*, s'unirent † pour donner cette principauté au jeune *Bavière*, frère du dernier mort. Le roi se vengea du pape en lui ôtant Avignon, et prépara la guerre à l'empereur. Il inquiétait en même temps l'électeur palatin, au sujet des droits de la princesse palatine, *Madame*, seconde femme de *Monsieur*; droits auxquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. La guerre faite à l'Espagne en 1667 pour les droits de *Marie-Thérèse*, malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats sont faits pour les particuliers. Voilà comme le roi, au comble de sa grandeur, indisposa, ou dépouilla, ou humilia presque tous les princes; mais aussi, presque tous se réunissaient contre lui.

† Octobre 1688.

CHAPITRE XV.

Le roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume III, et protégé par Louis XIV.

Le prince d'Orange, plus ambitieux que *Louis XIV*, avait conçu des projets vastes qui pouvaient paraître chimériques dans un stathouder de Hollande, mais qu'il justifia par son habileté et par son courage. Il voulait abaisser le roi de France, et détrôner le roi d'Angleterre. Il n'eut pas de peine à liguer petit à petit l'Europe contre la France. L'empereur, une partie de l'Empire, la Hollande, le duc de Lorraine, s'étaient d'abord secrétement ligués à Augsbourg; ensuite l'espagne et la Savoie s'unirent à ces puissances. Le pape, sans être expressément un des confédérés, les animait tous par ses intrigues. Venise les favorisait, sans se déclarer ouvertement. Tous les princes d'Italie étaient pour eux. Dans le Nord, la Suède était alors du parti des impériaux, et le Danemarck était un allié inutile de la France. Plus de cinq cents mille protestans, fuyant la persécution de *Louis*, et emportant avec eux hors de France leur industrie et leur haine contre le roi, étaient de nouveaux ennemis qui allaient dans toute l'Europe exciter les puissances déjà animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la religion.) Le roi était de tous côtés entouré d'ennemis, et n'avait d'ami que le roi *Jacques*.

Jacques roi d'Angleterre, successeur de *Charles II* son frère, était catholique comme lui; mais *Charles*

n'avait bien voulu souffrir qu'on le fît catholique, sur la fin de sa vie, que par complaisance pour ses maîtresses et pour son frère: il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déisme. Son extrême indifférence sur toutes les disputes qui partagent les hommes n'avait pas peu contribué à le faire régner paisiblement en Angleterre. *Jacques*, au contraire, attaché depuis sa jeunesse à la communion romaine par persuasion, joignait à sa créance l'esprit de parti et de zèle. S'il eût été mahométan, ou de la religion de *Confucius*, les Anglais n'eussent jamais troublé son règne; mais il avait formé le dessein de rétablir dans son royaume (z) le catholicisme, regardé avec horreur

(z) On trouve dans la compilation des mémoires de *Maintenon*, au tom. III, chap. IV, intitulé *du roi et de la reine d'Angleterre*, un tissu étrange de fausletés. Il y est dit que les jurisconsultes proposèrent cette question: *Un peuple a-t-il le droit de se révolter contre l'autorité qui veut le forcer à croire?* Ce fut précisément le contraire. On s'opposa en Angleterre à la tolérance du roi pour la communion romaine. On agita cette question: *Si le roi pouvait dispenser du serment du test ceux qu'il admettait aux emplois?*

Le même auteur dit que le pape *Innocent XI* donna au prince d'Orange deux cents mille ducats pour aller détruire la religion catholique en Angleterre.

Le même auteur, avec la même témérité, prétend qu'*Innocent XI* fit dire *des milliers* de messes pour l'heureux succès du prince d'Orange. Il est reconnu que ce pape favorisa la ligue d'Augsbourg; mais il ne fit jamais de démarches si ridicules et si contraires aux bienséances de sa dignité. L'envoyé d'Espagne à la Haye fit des prières publiques pour l'heureux succès de la flotte hollandaise. M. d'*Avaux* le manda au roi.

Le même auteur fait entendre que le comte d'*Avaux* corrompait des membres de l'Etat; il se trompe, c'est le comte d'*Estrade*. Il se trompe encore sur le temps; c'était vingt quatre ans auparavant. Voyez la lettre de M. d'*Estrade* à M. de *Lionne*, du 17 septembre 1665.

par ces royaliſtes-républicains, comme la religion de l'eſclavage. C'eſt une entrepriſe quelquefois très-aiſée, de rendre une religion dominante dans un pays. *Conſtantin*, *Clovis*, *Guſtave-Vaſa*, la reine *Eliſabeth* firent recevoir ſans danger, chacun par des moyens différens, une religion nouvelle; mais pour de pareils changemens, deux choſes ſont abſolument néceſſaires, une profonde politique et des circonſtances heureuſes; l'un et l'autre manquaient à *Jacques*.

Il était indigné de voir que tant de rois dans l'Europe étaient deſpotiques; que ceux de Suède et de Danemark le devenaient alors; qu'enfin il ne reſtait plus dans le monde que la Pologne et l'Angleterre, où la liberté des peuples ſubſiſtât avec la royauté. *Louis XIV* l'encourageait à devenir abſolu chez lui, et les jéſuites le preſſaient de rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit ſi malheureuſement qu'il ne fit que révolter tous les eſprits. Il agit d'abord comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie de faire; ayant publiquement à ſa cour un nonce du pape, des jéſuites, des capucins, mettant en priſon ſept évêques anglicans, qu'il eût pu gagner; ôtant les

Le même auteur oſe citer l'évêque *Burnet*, et lui fait dire, pour exprimer un vice du prince d'Orange, que ce prince *n'aimait que les portes de derrière*. Il n'y a pas un mot dans toute l'hiſtoire de *Burnet*, qui ait le moindre rapport à cette expreſſion ſi baſſe et ſi indigne de l'hiſtoire. Et ſi quelque feſeur d'anecdotes avait jamais prétendu que l'évêque *Burnet* eût laiſſé échapper dans la converſation un mot auſſi indécent, ce témoignage obſcur ne pourrait prévaloir contre une hiſtoire authentique.

priviléges à la ville de Londres, à laquelle il devait plutôt en accorder de nouveaux ; renversant avec hauteur des lois qu'il fallait sapper en silence ; enfin se conduisant avec si peu de ménagement que les cardinaux de Rome disaient en plaisantant, " qu'il fallait l'excommunier, comme " un homme qui allait perdre le peu de catholicisme qui restait en Angleterre." Le pape *Innocent XI* n'espérait rien des entreprises de *Jacques*, et refusait constamment un chapeau de cardinal, que ce roi demandait pour son confesseur le jésuite *Peters*. Ce jésuite était un intrigant impétueux qui, dévoré de l'ambition d'être cardinal et primat d'Angleterre, poussait son maître au précipice. Les principales têtes de l'Etat se réunirent en secret contre les desseins du roi. Ils députèrent vers le prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence et un secret qui endormirent la confiance de la cour.

(*aa*) Le prince d'Orange équipa une flotte qui devait porter quatorze à quinze mille hommes. Ce prince n'était rien autre chose qu'un particulier illustre, qui jouissait à peine de cinq cents

(*aa*) L'auteur des mémoires de *Maintenon* avance que le prince d'Orange, voyant que les Etats-Généraux refusaient des fonds, entra dans l'assemblée, et dit ces mots : *Messieurs, il y aura guerre au printemps prochain ; et je demande qu'on enregistre cette prédiction.* Il cite le comte d'*Avaux*.

Il dit que ce ministre pénétrait toutes les mesures du prince d'Orange. Il est difficile d'entasser plus mal plus de fausſetés. Les neuf mille matelots étaient prêts dès l'an 1687. Le comte d'*Avaux* ne dit pas un mot du prétendu discours du prince d'Orange. Il ne soupçonna le dessein de ce prince que le 20 mai 1688. Voyez sa lettre au roi du 20 mai.

mille florins de rente ; mais telle était sa politique heureuse que l'argent, la flotte, les cœurs des Etats-Généraux étaient à lui. Il était roi véritablement en Hollande par sa conduite habile, et *Jacques* cessait de l'être en Angleterre par sa précipitation. On publia d'abord que cet armement était destiné contre la France. Le secret fut gardé par plus de deux cents personnes. *Barillon* ambassadeur de France à Londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de *Jacques* que de celles de l'Europe, fut trompé le premier. *Louis XIV* ne le fut pas ; il offrit des secours à son allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, et qui les demanda ensuite, lorsqu'il n'était plus temps, et que la flotte du prince son gendre était à la voile †. Tout lui manqua à la fois, comme il se manqua à lui-même. Il écrivit en vain à l'empereur *Léopold*, qui lui répondit : *Il ne vous est arrivé que ce que nous vous avions prédit.* Il comptait sur sa flotte ; mais ses vaisseaux laissèrent passer ceux de son ennemi. Il pouvait au moins se défendre sur terre : il avait une armée de vingt mille hommes ; et s'il les avait menés au combat, sans leur donner le temps de la réflexion, il est à croire qu'ils eussent combattu ; mais il leur laissa le loisir de se déterminer. Plusieurs officiers généraux l'abandonnèrent ; entr'autres, ce fameux *Churchil*, aussi fatal depuis à *Louis* qu'à *Jacques*, et si illustre sous le nom du duc de *Marlborough*. Il était favori de *Jacques*, sa créature, le frère de sa maîtresse, son lieutenant-général dans l'armée ; cependant

† Octobre 1688.

il le quitta, et passa dans le camp du prince d'Orange. Le prince de Danemarck, gendre de *Jacques*, enfin sa propre fille la princesse *Anne*, l'abandonnèrent.

Alors se voyant attaqué et pou suivi par un de ses gendres, quitté par l'autre; ayant contre lui ses deux filles, ses propres amis; haï des sujets mêmes qui étaient encore dans son parti, il désespéra de sa fortune. La fuite, dernière ressource d'un prince vaincu, fut le parti qu'il prit sans combattre. Enfin, après avoir été arrêté dans sa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres; après avoir reçu paisiblement les ordres du prince d'Orange dans son propre palais; après avoir vu sa garde relevée sans coup férir par celle du prince, chassé de sa maison, prisonnier à Rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnait, d'abandonner son royaume; il alla chercher un asile en France. (22)

Ce fut-là l'époque de la vraie liberté de l'Angleterre. La nation, représentée par son parlement, fixa les bornes, si long-temps contestées, des droits du roi et de ceux du peuple; et ayant prescrit au prince d'Orange les conditions auxquelles il devait régner, elle le choisit pour son roi, conjointement avec sa femme *Marie*, fille du roi *Jacques*. Dès-lors ce prince ne fut plus connu

(22) On peut consulter sur ces détails les mémoires du chevalier d'*Alrymple* déjà cités. Nous n'en rapporterons ici qu'une anecdote. *Jacques*, qui sous le règne de son frère l'avait empêché de faire grâce au lord *Russel*, appela auprès de lui le vieux comte de *Bedfort* père de *Russel*, et le conjura d'employer en sa faveur son crédit sur les pairs. *Sire, j'avais un fils*, répondit le comte, *il aurait pu vous servir*.

dans la plus grande partie de l'Europe que sous le nom de *Guillaume III*, roi légitime d'Angleterre et libérateur de la nation. Mais en France, il ne fut regardé que comme le prince d'Orange, usurpateur des Etats de son beau-père.

† Le roi fugitif vint avec sa femme fille d'un duc de Modène, et le prince de Galles encore enfant, implorer la protection de *Louis XIV*. La reine d'Angleterre, arrivée avant son mari, fut étonnée de la splendeur qui environnait le roi de France, de cette profusion de magnificence qu'on voyait à Versailles, et sur-tout de la manière dont elle fut reçue. Le roi alla au-devant d'elle jusqu'à Chatou : (*bb*) *Je vous rends, Madame*, lui dit-il, *un triste service ; mais j'espère vous en rendre bientôt de plus grands et de plus heureux.* Ce furent ses propres paroles. Il la conduisit au château de St Germain, où elle trouva le même service qu'aurait eu la reine de France ; tout ce qui sert à la commodité et au luxe, des présens de toute espèce, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes.

Il y avait parmi tous ces présens, une bourse de dix mille louis d'or sur sa toilette. Les mêmes attentions furent observées pour son mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla six cents mille francs pour l'entretien de sa maison, outre les présens sans nombre qu'on lui fit. Il eut les officiers du roi et ses gardes. Toute cette réception était bien peu de chose, auprès des préparatifs

† Janvier 1689.

(*bb*) Voyez les lettres de Mme de *Sévigné*, et les mémoires de Mme de *la Fayette*, etc.

qu'on fesait pour le rétablir sur son trône. Jamais le roi ne parut si grand ; mais *Jacques* parut petit. Ceux qui, à la cour et à la ville, décident de la réputation des hommes, conçurent pour lui peu d'estime. Il ne voyait guère que des jésuites. Il alla descendre chez eux à Paris, dans la rue St Antoine. Il leur dit qu'il était jésuite lui-même ; et ce qui est de plus singulier, c'est que la chose était vraie. Il s'était fait associer à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre jésuites anglais, étant encore duc d'Yorck. Cette pusillanimité dans un prince, jointe à la manière dont il avait perdu sa couronne, l'avilit au point que les courtisans s'égayaient tous les jours à faire des chansons sur lui. Chassé d'Angleterre, on s'en moquait en France. On ne lui savait nul gré d'être catholique. L'archevêque de Rheims, frère de *Louvois*, dit tout haut à St Germain dans son antichambre : *Voilà un bon homme qui a quitté trois royaumes pour une messe.* (23) Il ne recevait de Rome que des indulgences et des pasquinades. Enfin, dans toute cette révolution, sa religion lui rendit si peu de services que, lorsque le prince d'Orange, le chef du calvinisme, avait mis à la voile pour

(23) On attribue le même propos à *Charles II* : *Mon frère*, disait-il, *perdra trois royaumes pour une messe, et le paradis pour une fille.* On fit cette chanson attribuée à *Fontenelle* :

Quand je veux rimer à Guillaume,
Je trouve aisément un royaume
Qu'il a su mettre sous ses lois ;
Mais quand je veux rimer à Jacques,
J'ai beau rêver, mordre mes doigts,
Je trouve qu'il a fait ses pâques.

aller détrôner le roi son beau-père, le ministre du roi catholique à la Haye avait fait dire des messes pour l'heureux succès de ce voyage.

Au milieu des humiliations de ce roi fugitif, et des libéralités de *Louis XIV* envers lui, c'était un spectacle digne de quelque attention, de voir *Jacques* toucher les écrouelles au petit couvent des Anglaises, soit que les rois anglais se soient attribué ce singulier privilége, comme prétendans à la couronne de la France; soit que cette cérémonie soit établie chez eux depuis le temps du premier *Edouard*.

Le roi le fit bientôt conduire en Irlande, où les catholiques formaient encore un parti qui paraissait considérable. Une escadre de treize vaisseaux du premier rang était à la rade de Brest pour le transport. Tous les officiers, les courtisans, les prêtres même, qui étaient venu trouver *Jacques* à St Germain, furent défrayés jusqu'à Brest aux dépens du roi de France. Le jésuite *Innes*, recteur du collége des Ecossais à Paris, était son secrétaire d'Etat. Un ambassadeur (c'était M. d'*Avaux*) était nommé auprès du roi détrôné, et le suivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute espèce furent embarquées sur la flotte; on y porta jusqu'aux meubles les plus vils et jusqu'aux plus recherchés. Le roi lui alla dire adieu à St Germain. Là, pour dernier présent, il lui donna sa cuirasse, et lui dit en l'embrassant: *Tout ce que je peux vous souhaiter de mieux est de ne nous jamais revoir* †. A peine le roi *Jacques* était-il débarqué en Irlande avec cet appareil que vingt-

† 12 mai 1689.

trois autres grands vaisseaux de guerre, sous les ordres de *Château-Renaud*, et une infinité de navires de transport, le suivirent. Cette flotte, ayant mis en fuite et dispersé la flotte anglaise qui s'opposait à son passage, débarqua heureusement; et ayant pris dans son retour sept vaisseaux marchands hollandais, revint à Brest, victorieuse de l'Angleterre, et chargée des dépouilles de la Hollande.

Bientôt après, un troisième secours partit encore de Brest, de Toulon, de Rochefort. Les ports d'Irlande et la mer de la Manche étaient couverts de vaisseaux français.

Enfin *Tourville*, vice-amiral de France avec soixante et douze grands vaisseaux, rencontra une flotte anglaise et hollandaise d'environ soixante voiles. On se battit pendant dix heures: *Tourville*, *Château-Renaud*, *d'Etrées*, *Nemond* signalèrent leur courage et une habileté qui donnèrent à la France un honneur auquel elle n'était pas accoutumée. Les Anglais et les Hollandais, jusqu'alors maîtres de l'Océan, et de qui les Français avaient appris depuis si peu de temps à donner des batailles rangées, furent entièrement vaincus. Dix-sept de leurs vaisseaux brisés et démâtés † allèrent échouer et se brûler sur leurs côtes. Le reste alla se cacher †† vers la Tamise, ou entre les bancs de la Hollande. Il n'en coûta pas une seule chaloupe aux Français. Alors ce que *Louis XIV* souhaitait depuis vingt années, et ce qui avait paru si peu vraisemblable arriva; il eut l'empire de la mer: empire qui fut à la vérité de

† Mars 1690. †† Juillet 1690.

peu de durée. Les vaisseaux de guerre ennemis se cachaient devant ses flottes. *Seignelai*, qui osait tout, fit venir les galères de Marseille sur l'Océan. Les côtes d'Angleterre virent des galères pour la première fois. On fit par leur moyen une descente aisée à Tingmouth.

On brûla dans cette baie plus de trente vaisseaux marchands. Les armateurs de St Malo et du nouveau port de Dunkerque s'enrichissaient, eux et l'Etat, de prises continuelles. Enfin, pendant près de deux années, on ne connaissait plus sur les mers que les vaisseaux français.

Le roi *Jacques* ne seconda pas en Irlande ces secours de *Louis XIV*. Il avait avec lui près de six mille français et quinze mille irlandais. Les trois quarts de ce royaume se déclaraient en sa faveur. Son concurrent *Guillaume* était absent; cependant il ne profita d'aucun de ses avantages. Sa fortune échoua d'abord devant la petite ville de Londonderi; il la pressa par un siége opiniâtre, mais mal dirigé pendant quatre mois. Cette ville ne fut défendue que par un prêtre presbytérien nommé *Valker*. Ce prédicant s'était mis à la tête de la milice bourgeoise. Il la menait au prêche et au combat. Il fesait braver aux habitans la famine et la mort. Enfin le prêtre contraignit le roi de lever le siége.

Cette première disgrace en Irlande fut bientôt suivie d'un plus grand malheur. *Guillaume* arriva et marcha à lui. La rivière de Boine était entr'eux. *Guillaume* entreprend de la franchir † à la vue de

† 11 juillet 1690.

l'ennemi. Elle était à peine guéable en trois endroits. La cavalerie passa à la nage, l'infanterie était dans l'eau jusqu'aux épaules; mais à l'autre bord il fallait encore traverser un marais; ensuite on trouvait un terrain escarpé qui formait un retranchement naturel. Le roi *Guillaume* fit passer son armée en trois endroits, et engagea la bataille. Les Irlandais, que nous avons vu de si bons soldats en France et en Espagne, ont toujours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une semble faite pour être soumise à l'autre. Les Anglais ont toujours eu sur les Irlandais la supériorité du génie, des richesses et des armes. (24) Jamais l'Irlande n'a pu secouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un simple seigneur anglais la subjugua. Les Français combattirent à la journée de la Boine: les Irlandais s'enfuirent. Leur roi *Jacques*, n'ayant paru dans l'engagement ni à la tête des Français ni à la tête des Irlandais, se retira le premier. (25) Il avait toujours cependant

† 11 juillet 1690.

(24) On lisait dans les premières éditions *la supériorité que les blancs ont sur les nègres.* M. de *Voltaire* effaça cette expression injurieuse. L'état presque sauvage où était l'Irlande lorsqu'elle fut conquise, la superstition, l'oppression exercée par les anglais, le fanatisme religieux qui divise les Irlandais en deux nations ennemies; telles sont les causes qui ont retenu ce peuple dans l'abaissement et dans la faiblesse. Les haines religieuses se sont assoupies, et il a repris sa liberté. Les Irlandais ne le cèdent plus aux Anglais ni en industrie ni en lumières.

(25) Les nouveaux mémoires de *Berwick* disent le contraire: mais plusieurs historiens, et entr'autres le chevalier *d'Alrymple*, sont d'accord avec M. de *Voltaire*. *Schomberg*, qui avait quitté le service de France à cause de sa religion, combattit les troupes françaises à la tête des réfugiés fran-

montré beaucoup de valeur ; mais il y a des occasions où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage. Le roi *Guillaume*, qui avait eu l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, passa pour mort en France. Cette fausse nouvelle fut reçue à Paris avec une joie indécente et honteuse. Quelques magistrats subalternes encouragèrent les bourgeois et le peuple à faire des illuminations. On sonna les cloches. On brûla dans plusieurs quartiers des figures d'osier, qui représentaient le prince d'Orange, comme on brûle le pape dans Londres. On tira le canon de la bastille, non point par ordre du roi, mais par le zèle inconsidéré d'un commandant. On croirait, sur ces marques d'alégresse et sur la foi de tant d'écrivains, que cette joie effrénée, à la mort prétendue d'un ennemi, était l'effet de la crainte extrême qu'il inspirait. Tous ceux qui ont écrit, et Français et étrangers, ont dit que ces réjouissances étaient le plus grand éloge du roi *Guillaume*. Cependant, si on veut faire attention aux circonstances du temps et à l'esprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produisit pas ces transports de joie. Les bourgeois et le peuple ne savent guère craindre un ennemi que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au

çais. Blessé mortellement, il criait aux troupes qui passaient devant lui : *A la gloire, mes amis, à la gloire.* Ces troupes ayant été mises en désordre, *Callemotte*, qui remplaçait *Schomberg*, les rallia, et leur montrant les régimens français : *Messieurs, voilà vos persécuteurs.* Ainsi les dragonades furent une des principales causes de la perte de la bataille de la Boine, et de l'oppression des catholiques dans les trois royaumes.

nom de *Guillaume*, le commun des Français avait alors l'injuſtice de le mépriſer. Il avait preſque toujours été battu par les généraux français. Le vulgaire ignorait combien ce prince avait acquis de véritable gloire, même dans ſes défaites. *Guillaume*, vainqueur de *Jacques* en Irlande, ne paraiſſait pas encore aux yeux des Français un ennemi digne de *Louis XIV*. Paris, idolâtre de ſon roi, le croyait réellement invincible. Les réjouiſſances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La plupart des Pariſiens, nés ſous le règne de *Louis*, et façonnés au joug deſpotique, regardaient alors un roi comme une Divinité, et un uſurpateur comme un ſacrilége. Le petit peuple, qui avait vu *Jacques* aller tous les jours à la meſſe, déteſtait *Guillaume* hérétique. L'image d'un gendre et d'une fille ayant chaſſé leur père, d'un proteſtant régnant à la place d'un catholique, enfin d'un ennemi de *Louis XIV*, tranſportait les Pariſiens d'une eſpèce de fureur; mais les gens ſages penſaient modérément.

Jacques revint en France, laiſſant ſon rival gagner en Irlande de nouvelles batailles, et s'affermir ſur le trône. Les flottes françaiſes furent occupées alors à ramener les Français qui avaient inutilement combattu, et les familles irlandaiſes catholiques, qui, étant très-pauvres dans leur patrie, voulurent aller ſubſiſter en France des libéralités du roi.

Il eſt à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin. Les caractères de *Guillaume* et de

Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les causes des événemens remarqueront que le roi *Guillaume*, après sa victoire, fit publier un pardon général, et que le roi *Jacques* vaincu, en passant par une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoyens qui avaient été d'avis de lui fermer les portes. (26) De deux hommes qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir qui devait l'emporter.

Il restait à *Jacques* quelques villes en Irlande, entr'autres Limerick où il y avait plus de douze mille soldats. Le roi de France, soutenant toujours la fortune de *Jacques*, fit passer encore trois mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour surcroit de libéralité, il envoya tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple et à ceux des soldats. Quarante vaisseaux de transport, escortés de douze vaisseaux de guerre, apportèrent tous les secours possibles en hommes, en ustensiles, en équipages; des ingénieurs, des cannoniers, des bombardiers, deux cents maçons; des selles, des brides, des housses pour plus de vingt mille chevaux; des canons avec leurs affûts; des fusils, des pistolets, des épées pour armer vingt-six mille hommes: des vivres; des habits et jusqu'à vingt-six mille paires de souliers. Limerick assiégée, mais munie de tant de secours, espérait de voir son roi combattre pour sa défense. *Jacques* ne vint point. Limerick se rendit: les vaisseaux français retournèrent encore vers les côtes d'Irlan-

(26) On nie ce fait dans les mémoires de *Berwick*, et d'*Alrymple* n'en parle point. On peut voir dans ce dernier historien les détails de la conduite de *Guillaume*, qui fut politique et dur, beaucoup plus que généreux.

de, et ramenèrent en France environ vingt mille irlandais, tant soldats que citoyens fugitifs.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que *Louis XIV* ne se rebuta pas. Il soutenait alors une guerre difficile contre presque toute l'Europe. Cependant il tenta encore de changer la fortune de *Jacques* par une entreprise décisive, et de faire une descente en Angleterre † avec vingt mille hommes. Il comptait sur le parti que *Jacques* avait conservé en Angleterre. Les troupes étaient assemblées entre Cherbourg et la Hogue. Plus de trois cents navires de transport étaient prêts à Brest. *Tourville*, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les attendait aux côtes de Normandie. *D'Etrées* arrivait du port de Toulon avec trente autres vaisseaux. S'il y a des malheurs causés par la mauvaise conduite, il en est qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'escadre de *d'Etrées*, changea; il ne put joindre *Tourville*. Ses quarante-quatre vaisseaux furent attaqués par les flottes d'Angleterre et de Hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta. Les Français cédèrent après un combat de dix heures. *Russel* amiral anglais les poursuivit deux jours. Quatorze grands vaisseaux, dont deux portaient cent-quatre pièces de canon, échouèrent sur la côte, et les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laisser brûler par les ennemis. Le roi *Jacques*, qui du rivage avait vu ce désastre, perdit toutes ses espérances. (27)

† 29 juillet 1692.

(27) *Tourville* avait ordre de combattre, et ce fut lui qui attaqua la flotte anglaise. *Seignelai* lui avait reproché de

Ce fut le premier échec que reçut sur la mer la puissance de *Louis XIV*. *Seignelai*, qui après *Colbert* son père avait perfectionné la marine, était mort à la fin de 1690. *Pontchartrain*, élevé de la première présidence de Bretagne à l'emploi de secrétaire d'Etat de la marine, ne la laissa point périr. Le même esprit régnait toujours dans le gouvernement. La France eut, dès l'an-

n'avoir pas osé l'année précédente aller brûler les vaisseaux anglais dans leurs ports, après la défaite de leur flotte. *Tourville* parut regarder ce reproche comme un soupçon sur sa bravoure. *Vous ne m'avez pas entendu*, répliqua le ministre; *il y a des hommes qui sont braves de cœur et poltrons de tête.*

Russel qui commandait la flotte anglaise avait une correspondance secrète avec *Jacques*. Lui, *Marlborough*, plusieurs chefs du parti populaire, avaient formé le projet de rétablir *Jacques*, en lui imposant des conditions encore plus dures que celles qu'ils avaient forcé le prince d'Orange d'accepter *Russel* avait écrit à *Jacques* de remettre la descente à l'hiver, et sur-tout d'éviter que la flotte française n'attaquât la sienne, qu'il le connaissait incapable de sacrifier à aucun intérêt l'honneur du pavillon britannique. *Jacques* avait encore d'autres intelligences dans la flotte.

On a prétendu que *Russel*, voyant qu'on le forçait à combattre, déconcerta ces intelligences, en changeant les capitaines suspects la veille de l'action. D'*Alrymple* rapporte au contraire qu'on en donna le conseil au prince d'Orange, mais qu'il prit le parti de faire écrire par la reine à *Russel* qu'on avait cherché à lui donner des soupçons sur la fidélité de plusieurs officiers, et proposé de les changer, mais qu'elle ne ferait aucun changement, regardant ces imputations comme l'ouvrage de ses ennemis et des leurs. *Russel* lut publiquement la lettre, et tous jurèrent de mourir pour leur reine et pour leur patrie.

On a dit que *Jacques*, placé sur le rivage, voyant combattre les mêmes vaisseaux avec lesquels il avait gagné des batailles, ne pouvait s'empêcher de s'intéresser à eux contre lui-même. Cependant il avait demandé à combattre sur la flotte française.

née qui suivit la disgrace de la Hogue, des flottes aussi nombreuses qu'elle en avait eu déjà; car *Tourville* se trouva à la tête de soixante vaisseaux de ligne, et d'*Etrées* en avait trente, sans compter ceux qui étaient dans les ports; et même quatre ans après, le roi fit encore un armement † plus considérable que tous les précédens, pour conduire *Jacques* en Angleterre à la tête de vingt mille français; mais cette flotte ne fit que se montrer; les mesures du parti de *Jacques* ayant été aussi mal concertées à Londres que celles de son protecteur avaient été bien prises en France.

Il ne resta de ressource au parti du roi détrôné que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramèrent périrent presque tous du dernier supplice: et il est à croire que, quand même elles eussent réussi, il n'eût jamais recouvré son royaume. Il passa le reste de ses jours à St Germain, où il vécut des bienfaits de *Louis* et d'une pension de soixante et dix mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille *Marie*, par laquelle il avait été détrôné. (27) Il mourut en 1700 à St Germain. Quelques jésuites irlandais prétendirent qu'il se faisait des miracles à son tombeau (*cc*). On parla même de faire canoniser à Rome, après sa mort, ce roi que Rome avait abandonné pendant sa vie.

Peu de princes furent plus malheureux que lui;

† 1696.

(27) On a nié ce fait dans les mémoires de *Berwick*. Nous observerons que M. de *Voltaire* a été lié intimement avec les personnes qui connaissaient le mieux les petits détails de la cour de St Germain.

(*cc*) On a poussé le ridicule jusqu'à dire que ses reliques avaient guéri un évêque d'Autun de la fistule.

et il n'y a aucun exemple dans l'hiſtoire d'une maiſon ſi long-temps infortunée. Le premier des rois d'Ecoſſe ſes aïeux, qui eut le nom de *Jacques*, après avoir été dix-huit ans priſonnier en Angleterre, mourut aſſaſſiné avec ſa femme par la main de ſes ſujets. *Jacques II* ſon fils fut tué à vingt-neuf ans en combattant contre les Anglais. *Jacques III*, mis en priſon par ſon peuple, fut tué enſuite par les révoltés dans une bataille. *Jacques IV* périt dans un combat qu'il perdit. *Marie Stuart* ſa petite-fille, chaſſée de ſon trône, fugitive en Angleterre, ayant langui dix-huit ans en priſon, ſe vit condamnée à mort par des juges anglais, et eut la tête tranchée. *Charles I* petit-fils de *Marie*, roi d'Ecoſſe et d'Angleterre, vendu par les Ecoſſais, et jugé à mort par les Anglais, mourut ſur un échafaud dans la place publique. *Jacques* ſon fils, ſeptième du nom et deuxième en Angleterre, dont il eſt ici queſtion, fut chaſſé de ſes trois royaumes; et pour comble de malheur, on conteſta à ſon fils juſqu'à ſa naiſſance. Ce fils ne tenta de remonter ſur le trône de ſes pères que pour faire périr ſes amis par des bourreaux; et nous avons vu le prince *Charles Edouard*, réuniſſant en vain les vertus de ſes pères et le courage du roi *Jean Sobieski* ſon aïeul maternel, exécuter les exploits et eſſuyer les malheurs les plus incroyables. Si quelque choſe juſtifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut ſe ſouſtraire, c'eſt cette ſuite continuelle de malheurs, qui a perſécuté la maiſon de *Stuart* pendant plus de trois cents années.

CHAPITRE XVI.

De ce qui se passait dans le continent, tandis que Guillaume III envahissait l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, jusqu'en 1697. Nouvel embrasement du Palatinat. Victoire des maréchaux de Catinat et de Luxembourg, etc.

N'AYANT pas voulu rompre le fil des affaires d'Angleterre, je me ramène à ce qui se passait dans le continent.

Le roi, en formant ainsi une puissance maritime, telle qu'aucun Etat n'en a jamais eu de supérieure, avait à combattre l'empereur et l'Empire, l'Espagne, les deux puissances maritimes l'Angleterre et la Hollande, devenues toutes deux plus terribles sous un seul chef; la Savoie et presque toute l'Italie. Un seul de ces ennemis, tel que l'Anglais et l'Espagnol, avait suffi autrefois pour désoler la France; et tous ensemble ne purent alors l'entamer. *Louis XIV* eut presque toujours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre. Les armées en Allemagne et en Flandre se montèrent plus d'une fois à cent mille combattans. Les places frontières ne furent pas cependant dégarnies. Le roi avait quatre cents cinquante mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. L'empire turc, si puissant en Europe, en Asie et en Afrique, n'en a jamais eu autant, et l'empire romain n'en eut

jamais davantage, et n'eut en aucun temps autant de guerres à soutenir à la fois. Ceux qui blâmaient *Louis XIV* de s'être fait tant d'ennemis l'admiraient d'avoir pris tant de mesures pour s'en défendre, et même pour les prévenir

Ils n'étaient encore ni entièrement déclarés, ni tous réunis: le prince d'Orange n'était pas encore sorti du Texel, pour aller chercher le roi son beau-père, et déjà la France avait des armées sur les frontières de la Hollande et sur le Rhin. Le roi avait envoyé en Allemagne, à la tête d'une armée de cent mille hommes, son fils le dauphin †, qu'on nommait *Monseigneur:* prince doux dans ses mœurs, modeste dans sa conduite, qui paraissait tenir en tout de sa mère. Il était âgé de vingt-sept ans. C'était pour la première fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien assuré, par son caractère, qu'il n'en abuserait pas. Le roi lui dit publiquement à son départ: *Mon fils, en vous envoyant commander mes armées, je vous donne les occasions de faire connaître votre mérite: allez le montrer à toute l'Europe, afin que, quand je viendrai à mourir, on ne s'aperçoive pas que le roi soit mort.*

Ce prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eût été simplement l'un des généraux que le roi eût choisi. Son père lui écrivait: *A mon fils le dauphin, mon lieutenant-général, commandant mes armées en Allemagne.*

On avait tout prévu et tout disposé, pour que le fils de *Louis XIV*, contribuant à cette

† 22 septembre 1688.

expédition

expédition de son nom et de sa présence, ne reçût pas un affront. Le maréchal de *Duras* commandait réellement l'armée. *Boufflers* avait un corps de troupes en-deçà du Rhin; le maréchal d'*Humières*, un autre vers Cologne, pour observer les ennemis. Heidelberg, Mayence étaient pris. Le siége de Philipsbourg, préalable toujours nécessaire quand la France fait la guerre à l'Allemagne, était commencé. *Vauban* conduisait le siége. Tous les détails qui n'étaient point de son ressort, roulaient sur *Catinat*, alors lieutenant-général, homme capable de tout et fait pour tous les emplois. *Monseigneur* arriva après six jours de tranchée ouverte. Il imitait la conduite de son père, s'exposant autant qu'il le fallait, jamais en téméraire, affable à tout le monde, libéral envers les soldats. Le roi goûtait une joie pure, d'avoir un fils qui l'imitait sans l'effacer, et qui se fesait aimer de tout le monde, sans se faire craindre de son père.

† Philipsbourg fut pris en dix-neuf jours: on prit Manheim en trois jours; Frankendal en deux: Spire, Trèves, Vorms et Oppenheim se rendirent ††, dès que les Français furent à leurs portes.

††† Le roi avait résolu de faire un désert du Palatinat, dès que ces villes seraient prises. Il avait la vue d'empêcher les ennemis d'y subsister, plus que celle de se venger de l'électeur palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait son devoir, en s'unissant au reste de l'Allemagne con-

† 11 novembre 1688. †† 15 novembre 1688.
††† Février 1689.

tre la France. Il vint à l'armée un ordre de *Louis*, signé *Louvois* de tout réduire en cendres. Les généraux français, qui ne pouvaient qu'obéir, firent donc signifier, dans le cœur de l'hiver, aux citoyens de toutes ces villes si florissantes et si bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, et qu'on allait les détruire par le fer et par les flammes. Hommes, femmes, vieillards, enfans sortirent en hâte. Une partie fut errante dans les campagnes; une autre se réfugia dans les pays voisins, pendant que le soldat qui passe toujours les ordres de rigueur, et qui n'exécute jamais ceux de clémence, brûlait et saccageait leur patrie. On commença par Manheim et par Heidelberg, séjour des électeurs: leurs palais furent détruits, comme les maisons des citoyens: leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du soldat, qui croyait d'y trouver des trésors; leurs cendres furent dispersées. C'était pour la seconde fois que ce beau pays était désolé sous *Louis XIV*; mais les flammes dont *Turenne* avait brûlé deux villes et vingt villages du Palatinat n'étaient que des étincelles, en comparaison de ce dernier incendie. L'Europe en eut horreur. Les officiers qui l'exécutèrent étaient honteux d'être les instrumens de ces duretés. On les rejetait sur le marquis de *Louvois*, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur que produit un long ministère. Il avait en effet donné ces conseils; mais *Louis* avait été le maître de ne les pas suivre. Si le roi avait été

témoin de ce spectacle, il aurait lui-même éteint les flammes. Il signa, du fond de son palais de Versailles et au milieu des plaisirs, la destruction de tout un pays, parce qu'il ne voyait dans cet ordre que son pouvoir et le malheureux droit de la guerre; mais de plus près, il n'en eût vu que l'horreur. Les nations, qui jusque-là n'avaient blâmé que son ambition en l'admirant, crièrent alors contre sa dureté et blâmèrent même sa politique. Car si les ennemis avaient pénétré dans ses Etats, comme lui chez les ennemis, ils eussent mis ses villes en cendres.

Ce danger était à craindre: *Louis*, en couvrant ses frontières de cent mille soldats, avait appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée, plus peuplée que la France, peut aussi fournir de plus grandes armées. On les lève, on les assemble, on les paie plus difficilement: elles paraissent plus tard en campagne; mais la discipline, la patience dans les fatigues, les rendent sur la fin d'une campagne aussi redoutables que les Français le sont au commencement. Le duc de Lorraine *Charles V* les commandait. Ce prince, toujours dépouillé de son Etat par *Louis XIV*, ne pouvant y rentrer, avait conservé l'empire à l'empereur *Léopold:* il l'avait rendu vainqueur des Turcs et des Hongrois. Il vint, avec l'électeur de Brandebourg, balancer la fortune du roi de France. Il reprit Bonn et Mayence, très-mal fortifiées, mais défendues d'une manière qui fut regardée comme un modèle de défense de places, † Bonn ne se rendit qu'au bout de trois mois et demi de siége, après que le

† 12 octobre 1689.

baron d'*Asfeld*, qui y commandait, eut été bleſſé à mort dans un aſſaut général.

Le marquis d'*Uxelles*, depuis maréchal de France, l'un des hommes les plus ſages et les plus prévoyans, fit, pour défendre Mayence, des diſpoſitions ſi bien entendues que ſa garniſon n'était preſque point fatiguée en ſervant beaucoup. Outre les ſoins qu'il eut au-dedans, il fit vingt et une ſorties ſur les ennemis, et leur tua plus de cinq mille hommes. Il fit même quelquefois deux ſorties en plein jour; enfin il fallut ſe rendre, faute de poudre, au bout de ſept ſemaines. Cette défenſe mérite place dans l'hiſtoire, et par elle-même, et par la manière dont elle fut reçue dans le public. Paris, cette ville immenſe, pleine d'un peuple oiſif qui veut juger de tout, et qui a tant d'oreilles et tant de langues avec ſi peu d'yeux, regarda d'*Uxelles* comme un homme timide et ſans jugement. Cet homme, à qui tous les bons officiers donnaient de juſtes éloges étant au retour de la campagne à la comédie ſur le théâtre, reçut des huées du public: on lui cria, *Mayence*. Il fut obligé de ſe retirer, non ſans mépriſer, avec les gens ſages, un peuple ſi mauvais eſtimateur du mérite, et dont cependant on ambitionne les louanges.

Environ dans le même temps, le maréchal d'*Humières* fut battu à Valcour † ſur la Sambre aux Pays-Bas, par le prince de *Valdeck*; mais cet échec, qui fit tort à ſa réputation, en fit peu aux armes de la France. *Louvois*, dont il était la

† Juin 1689.

créature et l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Il fallait le remplacer.

Le roi choisit le maréchal de *Luxembourg*, malgré son ministre qui le haïssait comme il avait haï *Turenne*. *Je vous promets*, lui dit le roi, *que j'aurai soin que Louvois aille droit. Je l'obligerai de sacrifier au bien de mon* (dd) *service la haine qu'il a pour vous: vous n'écrirez qu'à moi, vos lettres ne passeront point par lui.* *Luxembourg* commanda donc en Flandre, et *Catinat* en Italie. On se défendit bien en Allemagne sous le maréchal de *Lorges*. Le duc de *Noailles* avait quelques succès en Catalogne; mais en Flandre sous *Luxembourg*, et en Italie sous *Catinat*, ce ne fut qu'une suite continuelle de victoires. Ces deux généraux étaient alors les plus estimés en Europe.

Le maréchal duc de *Luxembourg* avait dans le caractère des traits du grand *Condé*, dont il était l'élève; un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juste, un esprit avide de connaissances, mais vaste et peu réglé: plongé dans les intrigues des femmes; toujours amoureux, et même souvent aimé, quoique contrefait et d'un visage peu agréable, ayant plus de qualités d'un héros que d'un sage. (ee)

(ff) *Catinat* avait dans l'esprit une application

(dd) Mémoires du maréchal de *Luxembourg*.

(ee) Voyez les anecdotes à l'article de la *Chambre ardente*. Il est aujourd'hui généralement regardé par les militaires comme le premier homme de guerre qui ait connu l'art de faire manœuvrer et combattre de grandes armées.

(ff) On voit par les lettres de Mme de *Maintenon* qu'elle n'aimait pas le maréchal de *Catinat*. Elle n'espère rien de lui;

et une agilité qui le rendaient capable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien. Il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général. Il avait commencé par être avocat, et avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause qui était juste. Il prit le parti des armes, et fut d'abord enseigne aux gardes-françaises. En 1667 il fit aux yeux du roi, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, une action qui demandait de la tête et du courage. Le roi la remarqua, et ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par degrés, sans aucune brigue; philosophe au milieu de la grandeur et de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération; libre de tous préjugés, et n'ayant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie et le métier de courtisan furent ignorés de lui; il en cultiva plus l'amitié, et en fut plus honnête homme. Il vécut aussi ennemi de l'intérêt que du faste; philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

Catinat commandait alors en Italie. Il avait en tête le duc de Savoie, *Victor-Amédée*, prince alors sage, politique, et encore plus malheureux; guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées †, s'exposant en soldat, entendant aussi bien que personne cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés et montagneux,

elle appelle sa modestie *orgueil*. Il paraît que le peu de connaissance qu'avait cette dame des affaires et des hommes, et les mauvais choix qu'elle fit, contribuèrent depuis aux malheurs de la France.

† 19 août 1690.

tels que son pays ; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais fesant des fautes et comme prince et comme général. Il en fit une, à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant celle de *Catinat*. Le général français en profita, et gagna une pleine victoire à la vue de Saluces, auprès de l'abbaye de Stafarde, dont cette bataille a eu le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de morts d'un côté et presque point de l'autre, c'est une preuve incontestable que l'armée battue était dans un terrain où elle devait être nécessairement accablée. L'armée française n'eut que trois cents hommes de tués ; celle des alliés, commandée par le duc de Savoie, en eut quatre mille. Après cette bataille, toute la Savoie, excepté Montmélian, fut soumise au roi. *Catinat* passe dans le Piémont †, force les lignes des ennemis retranchés près de Suze, prend Suze, Ville-Franche, Montalban, Nice réputée imprenable, Veillane, Carmagnole, et revient enfin à Montmélian, dont il se rend maître par un siége opiniâtre.

Après tant de succès, le ministère diminua l'armée qu'il commandait ; et le duc de Savoie augmenta la sienne. *Catinat*, moins fort que l'ennemi vaincu fut long-temps sur la défensive ; †† mais enfin, ayant reçu des renforts, il descendit des Alpes vers la Marsaille, et là il gagna une seconde bataille rangée, d'autant plus glorieuse que le prince *Eugène de Savoie* était un des généraux ennemis.

A l'autre bout de la France, vers les Pays-Bas,

† 1691. †† 4 octobre 1693.

le maréchal de *Luxembourg* gagnait la bataille † de Fleurus ; et de l'aveu de tous les officiers, cette victoire était due à la supériorité de génie que le général français avait sur le prince de *Valdeck*, alors général de l'armée des alliés. Huit mille prisonniers, six mille morts, deux cents drapeaux ou étendards, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire.

Le roi *Guillaume*, victorieux de son beau-père, venait de repasser la mer. Ce génie fécond en ressources tirait plus d'avantage d'une défaite de son parti, que souvent les Français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait employer les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes et de l'argent, contre un roi qui n'avait qu'à dire, *Je veux*. Cependant après la défaite de Fleurus, †† il vint opposer au maréchal de *Luxembourg* une armée aussi forte que la française.

Elles étaient composées chacune d'environ quatre-vingts mille hommes ; mais Mons était déjà investi ††† par le maréchal de *Luxembourg* ; et le roi *Guillaume* ne croyait pas les troupes françaises sorties de leurs quartiers. *Louis XIV* vint au siége. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en présence de l'armée ennemie. Aussitôt il reprit le chemin de Versailles, et il laissa *Luxembourg* disputer le terrain pendant toute la campagne, qui finit par le combat de Leuse ; action très-singulière, où vingt-huit escadrons de la maison du roi et de la gendarmerie défirent soixante et quinze escadrons †††† de l'armée ennemie.

† 30 juin 1690. †† 19 septembre 1691.
††† Avril 1691. †††† 19 septembre 1691.

Le

Le roi reparut encore au siége de Namur, la plus forte place des Pays-Bas, par sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse, et par une citadelle bâtie sur des rochers. Il prit la ville † en huit jours, et les châteaux en vingt-deux, pendant que le duc de *Luxembourg* empêchait le roi *Guillaume* de passer la Méhaigne à la tête de quatre-vingts mille hommes, et de venir faire lever le siége. *Louis* retourna encore à Versailles après cette conquête; et *Luxembourg* tint encore tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que se donna la bataille de Steinkerque, célèbre par l'artifice et par la valeur. Un espion que le général français avait auprès du roi *Guillaume* est découvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de *Luxembourg*. Sur ce faux avis, *Luxembourg* prend avec raison des mesures, qui le devaient faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour: une brigade est déjà mise en fuite, et le général le fait à peine. Sans un excès de diligence et de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas assez d'être grand général, pour n'être pas mis en déroute, il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier; des officiers-généraux, assez habiles pour rétablir le désordre, et qui eussent la bonne volonté de le faire; car un seul officier supérieur, qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son général, le pouvait aisément sans se commettre.

† Juin 1692.

Luxembourg était malade ; circonstance funeste, dans un moment qui demande une activité nouvelle : le danger lui rendit ses forces : il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, et il en fit †. Changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du roi fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son armée *Philippe* duc d'Orléans, alors duc de Chartres, depuis régent du royaume, petit-fils de France, qui n'avait pas encore quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup décisif; mais c'était beaucoup pour animer les soldats, qu'un petit-fils de France encore enfant, chargeant avec la maison du roi, blessé dans le combat, et revenant encore à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils et un petit-neveu du grand *Condé* servaient tous deux de lieutenans-généraux : l'un était *Louis de Bourbon*, nommé *Monsieur le Duc ;* l'autre, *François Louis* prince de *Conti;* rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation ; M. *le Duc*, d'un naturel plus austère, ayant peut-être des qualités plus solides, et le prince de *Conti* de plus brillantes. Appelés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils désiraient passionnément cette gloire ; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que *Louis*, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toujours que le prince de *Condé* lui avait fait la guerre.

Le prince de *Conti* fut le premier qui rétablit le

† 3 août 1692.

désordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres; M. *le Duc* faisant la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de *Vendôme*, petit fils de *Henri IV*, était aussi lieutenant-général dans cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans; et quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encore commandé en chef. Son frère le grand-prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces princes se missent à la tête de la maison du roi, avec le duc de *Choiseul* pour chasser un corps d'anglais, qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La maison du roi et les Anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. Le carnage fut grand. Les Français, encouragés par cette foule de princes et de jeunes seigneurs qui combattaient autour du général, l'emportèrent enfin. Le régiment de Champagne défit les gardes anglaises du roi *Guillaume*; et quand les Anglais furent vaincus, il fallut que le reste cédât.

Boufflers, depuis maréchal de France, accourait dans ce moment même de quelques lieues du champ de bataille, avec des dragons, et acheva la victoire. Le roi *Guillaume*, ayant perdu environ sept mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué; et toujours vaincu, mais toujours à craindre, il tint encore la campagne. La victoire, due à la valeur de tous ces jeunes princes et de la plus floriſſante noblesse du royaume, fit à la cour, à Paris et dans les provinces, un effet qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

M. *le Duc*, le prince de *Conti*, MM. de *Vendôme* et leurs amis trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Les acclamations et la joie allaient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait avec assez de peine et de temps. Les princes s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou: les femmes portèrent des ornemens faits sur ce modèle; on les appela des *Steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la steinkerque. Un jeune homme qui s'était trouvé à cette bataille était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait par-tout autour des princes; on les aimait d'autant plus que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

Ce fut à cette bataille qu'on perdit le jeune prince de *Turenne*, neveu du héros tué en Allemagne; il donnait déjà des espérances d'égaler son oncle. Ses grâces et son esprit l'avaient rendu cher à la ville, à la cour et à l'armée.

Le général, en rendant compte au roi de cette bataille mémorable, ne daigna pas seulement l'instruire qu'il était malade quand il fut attaqué.

Le même général, avec les mêmes princes et ces mêmes troupes surprises et victorieuses † à Steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le roi *Guillaume* par une marche de sept lieues, et l'atteignit à Nervinde. Nervinde est un village près de la Guette, à quelques lieues de Bruxelles. *Guillaume* eut le temps de se retrancher pendant la

† 29 juillet 1693.

nuit et de se mettre en bataille. On l'attaque à la pointe du jour; on le trouve à la tête du régiment de *Ruvigni*, tout composé de gentilshommes français, que la fatale révocation de l'édit de Nantes et les dragonades avaient forcés de quitter et de haïr leur patrie. Ils se vengeaient sur elle des intrigues du jésuite *la Chaise* et des cruautés de *Louvois*. *Guillaume*, suivi d'une troupe si animée, renversa d'abord les escadrons qui se présentèrent contre lui : mais enfin il fut renversé lui même sous son cheval tué. Il se releva, et continua le combat avec les efforts les plus obstinés.

Luxembourg entra deux fois l'épée à la main dans le village de Nervinde. Le duc de *Villeroi* fut le premier qui sauta dans les retranchemens des ennemis. Deux fois le village fut emporté et repris.

Ce fut encore à Nervinde que ce même *Philippe* duc de Chartres se montra digne petit-fils de *Henri IV*. Il chargeait pour la troisième fois à la tête d'un escadron. Cette troupe étant repoussée, il se retrouva dans un terrain creux, environné de tous côtés d'hommes et de chevaux tués ou blessés. Un escadron ennemi s'avance à lui, lui crie de se rendre; on le saisit, il se défend seul, il blesse l'officier qui le retenait prisonnier, il s'en débarrasse. On revole à lui dans le moment et on le dégage. Le prince de *Condé* qu'on nommait *Monsieur le Duc*, le prince de *Conti* son émule, qui s'étaient tant signalés à Steinkerque, combattaient de même à Nervinde pour leur vie comme pour leur gloire, et furent obligés de tuer

des ennemis de leur main, ce qui n'arrive aujourd'hui presque jamais aux officiers-généraux, depuis que le feu décide de tout dans les batailles.

Le maréchal de *Luxembourg* se signala et s'exposa plus que jamais : son fils, le duc de *Montmorenci*, se mit au-devant de lui lorsqu'on le tirait, et reçut le coup porté à son père. Enfin le général et les princes reprirent le village une troisième fois, et la bataille fut gagnée.

Peu de journées furent plus meurtrières. Il y eut environ vingt mille morts, douze mille du côté des alliés, et huit de celui des Français. C'est à cette occasion qu'on disait qu'il fallait chanter plus de *de profundis* que de *Te Deum*.

Si quelque chose pouvait consoler des horreurs attachées à la guerre, ce serait ce que dit le comte de *Salm*, blessé et prisonnier dans Tirlemont. Le maréchal de *Luxembourg* lui rendait des soins assidus : *Quelle nation êtes-vous !* lui dit ce prince : *il n'y a point d'ennemis plus à craindre dans une bataille, ni d'amis plus généreux après la victoire.*

Toutes ces batailles produisaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les alliés, battus à Fleurus, à Steinkerque, à Nervinde, ne l'avaient jamais été d'une manière complète. Le roi *Guillaume* fit toujours de belles retraites ; et quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une autre pour être le maître de la campagne. La cathédrale de Paris était remplie de drapeaux ennemis. Le prince de *Conti* appelait le maréchal de *Luxembourg*, *le tapissier de Notre-Dame*. On ne parlait que de victoires.

Cependant *Louis XIV* avait autrefois conquis la moitié de la Hollande et de la Flandre, toute la Franche-Comté sans donner un seul combat; et maintenant, après les plus grands efforts et les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait entamer les Provinces-Unies : on ne pouvait même faire le siége de Bruxelles.

Le maréchal de *Lorges* avait aussi, de son côté, gagné un grand combat près de Spirebach †: il avait même pris le vieux duc de Wirtemberg : il avait pénétré dans son pays; mais après l'avoir envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. *Monseigneur* vint prendre une seconde fois et saccager Heidelberg, que les ennemis avaient repris; et ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les impériaux.

Le maréchal de *Catinat* ne put, après sa victoire de Stafarde et la conquête de la Savoie, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même duc de Savoie; ni après sa victoire de la Marsaille, sauver l'importante ville de Casal.

En Espagne, le maréchal de *Noailles* gagna aussi une bataille sur le bord du Ter ††. Il prit Gironne et quelques petites places : mais il n'avait qu'une armée faible; et il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant Barcelone. Les Français, vainqueurs de tous côtés et affaiblis par leurs succès, combattaient dans les alliés une hydre toujours renaissante. Il commençait à devenir difficile en France de faire des recrues, et encore plus de trouver de l'argent. La rigueur de la saison, qui

† 1 et 2 septembre 1692. †† 27 mai 1694.

détruisit les biens de la terre en ce temps, apporta la famine. On périssait de misère au bruit des *Te Deum* et parmi les réjouissances. Cet esprit de confiance et de supériorité, l'ame des troupes françaises, diminuait déjà un peu. *Louis XIV* cessa de paraître à leur tête. *Louvois* était mort †; on était très-mécontent de *Barbesieux* son fils. Enfin la mort du maréchal de *Luxembourg* ††, sous qui les soldats se croyaient invincibles, sembla mettre un terme à la suite rapide des victoires de la France.

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaisseaux retomba alors sur ses inventeurs. Ce n'est pas que la machine infernale avec laquelle les Anglais voulurent brûler St Malo, et qui échoua sans faire d'effet, dût son origine à l'industrie des Français. Il y avait déjà long-temps qu'on avait hasardé de pareilles machines en Europe. C'était l'art de faire partir les bombes, aussi juste d'une assiette mouvante que d'un terrain solide, que les Français avaient inventé; et ce fut par cet art que Dieppe, le Havre-de-Grace, St Malo, Dunkerque et Calais, furent bombardées ††† par les flottes anglaises. Dieppe dont on peut approcher plus facilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ses maisons régulières, et qui doit ses embellissemens à son malheur, fut presque toute réduite en cendres. Vingt maisons seulement au Havre-de-Grace furent écrasées et brûlées par les bombes; mais les fortifications du port furent

† 1691. †† Janv. 1695. ††† Juillet 1694 et 1695.

renverſées. C'eſt en ce ſens que la médaille frappée en Hollande eſt vraie, quoique tant d'auteurs français ſe ſoient récriés ſur ſa fauſſeté. On lit dans l'exergue en latin : *Le port du Havre brûlé et renverſé, etc.* Cette inſcription ne dit pas que la ville fut conſumée, ce qui eût été faux; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quelque temps après, la conquête de Namur fut perdue. On avait en France prodigué (*gg*) des éloges à *Louis XIV* pour l'avoir priſe, et des railleries et des ſatires indécentes contre le roi *Guillaume*, pour ne l'avoir pu ſecourir avec une armée de quatre-vingts mille hommes. *Guillaume* s'en rendit maître de la même manière qu'il l'avait vu prendre. Il l'attaqua aux yeux d'une armée encore plus forte que n'avait été la ſienne quand *Louis XIV* l'aſſiégea. Il y trouva de nouvelles fortifications que *Vauban* avait faites. La garniſon françaiſe qui la défendit était une armée; car dans le temps qu'il en forma l'inveſtiſſement, le maréchal de *Boufflers* ſe jeta dans la place avec ſept régimens de dragons. Ainſi Namur était défendue par ſeize mille hommes, et prête à tout moment d'être ſecourue par près de cent mille.

Le maréchal de *Boufflers* était un homme de beaucoup de mérite, un général actif et appliqué, un bon citoyen, ne ſongeant qu'au bien du ſervice, ne ménageant pas plus ſes ſoins que ſa

(*gg*) Voyez l'ode de *Boileau*, et le fragment hiſtorique de *Racine*. L'expérience, dit *Racine*, avait fait connaître au prince d'Orange combien il était inutile de s'oppoſer à un deſſein que le roi conduiſait lui-même.

vie. Les mémoires du marquis de *Feuquières* lui reprochent plusieurs fautes dans la défense de la place et de la citadelle ; il lui en reproche encore dans la défense de Lille qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'histoire de *Louis XIV* ont copié servilement le marquis de *Feuquières* pour la guerre, ainsi que l'abbé de *Choisi* pour les anecdotes. Ils ne pouvaient pas savoir que *Feuquières*, d'ailleurs excellent officier et connaissant la guerre par principes et par expérience, était un esprit non moins chagrin qu'éclairé, l'*Aristarque* et quelquefois le *Zoïle* des généraux. Il altère des faits pour avoir le plaisir de censurer des fautes. Il se plaignait de tout le monde et tout le monde se plaignait de lui. On disait qu'il était le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormait au milieu de cent mille de ses ennemis. Sa capacité n'ayant pas été récompensée par le bâton de maréchal de France, il employa trop, contre ceux qui servaient l'Etat, des lumières qui eussent été très-utiles s'il eût eu l'esprit aussi conciliant que pénétrant, appliqué et hardi.

Il reprocha au maréchal de *Villeroi* plus de fautes et de plus essentielles qu'à *Boufflers*. *Villeroi*, à la tête d'environ quatre-vingts mille hommes, devait secourir Namur ; mais quand même les maréchaux de *Villeroi* et de *Boufflers* eussent fait généralement tout ce qui se pouvait faire, (ce qui est bien rare) il fallait, par la situation du terrain, que Namur ne fût point secourue, et se rendit tôt ou tard. Les bords de la Méhaigne, couverts

d'une armée d'observation qui avait arrêté les secours du roi *Guillaume*, arrêtèrent alors nécessairement ceux du maréchal de *Villeroi*.

Le maréchal de *Boufflers*, le comte de *Guiscard* gouverneur de la ville, le comte du *Châtelet de Lomont* commandant de l'infanterie, tous les officiers et les soldats défendirent la ville avec une opiniâtreté et une bravoure admirable, qui ne recula pas la prise de deux jours. Quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les travaux sont bien conduits, et que la saison est favorable, on sait à peu-près en combien de temps elle sera prise, quelque vigoureuse que la défense puisse être. Le roi *Guillaume* se rendit maître de la ville et de la citadelle †, qui lui coûtèrent plus de temps qu'à *Louis XIV*.

Le roi, pendant qu'il perdait Namur, fit bombarder Bruxelles : vengeance inutile, qu'il prenait sur le roi d'Espagne, de ses villes bombardées, par les Anglais. Tout cela fesait une guerre ruineuse et funeste aux deux partis.

C'est, depuis deux siècles, un des effets de l'industrie et de la fureur des hommes, que les désolations de nos guerres ne se bornent pas à notre Europe. Nous nous épuisons d'hommes et d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Asie et de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés par force et par adresse à recevoir nos établissemens, et les Américains dont nous avons ensanglanté et ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature hu-

† Septembre 1695.

maine, qui accourent du bout du monde pour les égorger, et pour se détruire ensuite eux-mêmes.

Les Français n'avaient de colonie dans les grandes Indes que celle de Pondichéri, formée par les soins de *Colbert* avec des dépenses immenses, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de plusieurs années. Les Hollandais s'en saisirent aisément, et ruinèrent aux Indes le commerce de la France à peine établi.

† Les Anglais détruisirent les plantations de la France à St Domingue. Un armateur de Brest ravagea celles qu'ils avaient à Gambie dans l'Afrique. Les armateurs de StMalo portèrent le fer et le feu à Terre-Neuve sur la côte orientale qu'ils possédaient. Leur île de la Jamaïque fut insultée par les escadres françaises, leurs vaisseaux pris et brûlés, leurs côtes saccagées.

Pointis chef d'escadre, à la tête de plusieurs vaisseaux du roi et de quelques corsaires de l'Amérique, alla surprendre, auprès de la ligne, la ville de Carthagène ††, magasin et entrepôt des trésors que l'Espagne tire du Mexique. Le dommage qu'il y causa fut estimé vingt millions de nos livres, et le gain dix millions. Il y a toujours quelque chose à rabattre de ces calculs, mais rien des calamités extrêmes que causent ces expéditions glorieuses.

Les vaisseaux marchands de Hollande et d'Angleterre étaient tous les jours la proie des armateurs de France, et sur-tout de *Du-Gué Trouin*, homme unique en son genre, auquel il ne man-

† 1695. †† Mai 1697.

quait que de grandes flottes, pour avoir la réputation de *Dragut* ou de *Barberouſſe*.

Jean Bart ſe fit auſſi une grande réputation parmi les corſaires. De ſimple matelot il devint enfin chef d'eſcadre, ainſi que *Du-Gué-Trouin*. Leurs noms ſont encore illuſtres.

Les ennemis prenaient moins de vaiſſeaux marchands français, parce qu'il y en avait moins. La mort de *Colbert* et la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Le réſultat des expéditions de terre et de mer était donc le malheur univerſel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique remarqueront que dans cette guerre *Louis XIV* était armé contre ſon beau-frère le roi d'Eſpagne, contre l'électeur de Bavière dont il avait donné la ſœur à ſon fils le dauphin, contre l'électeur palatin dont il brûla les Etats après avoir marié *Monſieur* à la princeſſe palatine. Le roi *Jacques* fut chaſſé du trône par ſon gendre et par ſa fille. Depuis même on a vu le duc de Savoie ligué encore contre la France, où l'une de ſes filles était dauphine, et contre l'Eſpagne où l'autre était reine. La plupart des guerres entre les princes chrétiens ſont des eſpèces de guerres civiles.

L'entrepriſe la plus criminelle de toute cette guerre, fut la ſeule véritablement heureuſe. *Guillaume* réuſſit toujours pleinement en Angleterre et en Irlande. Ailleurs les ſuccès furent balancés. Quand j'appelle cette entrepriſe criminelle, je n'examine pas ſi la nation, après avoir répandu le ſang du père, avait tort ou raiſon de proſcrire le fils, et de défendre ſa religion et ſes

droits : je dis seulement que, s'il y a quelque justice sur la terre, il n'appartenait pas à la fille et au gendre du roi *Jacques* de le chasser de sa maison. Cette action serait horrible entre des particuliers : l'intérêt des peuples semble établir une autre morale pour les princes.

CHAPITRE XVII.

Traité avec la Savoie. Mariage du duc de Bourgogne. Paix de Ryswick. Etat de la France et de l'Europe. Mort et testament de Charles II roi d'Espagne.

La France conservait encore sa supériorité sur tous ses ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la Savoie et le Palatinat. Elle faisait la guerre sur les frontières des autres. C'était un corps puissant et robuste, fatigué d'une longue résistance, et épuisé par ses victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a plusieurs ennemis à la fois ne peut avoir à la longue de salut que dans leur division ou dans la paix. *Louis XIV* obtint bientôt l'un et l'autre.

Victor-Amédée duc de Savoie était celui de tous les princes, qui prenait le plutôt son parti, quand il s'agissait de rompre ses engagemens pour ses intérêts. Ce fut à lui que la cour de France s'adressa. Le comte de *Tessé*, depuis maréchal de France, homme habile et aimable, d'un génie fait pour plaire, qui est le premier talent des négociateurs, agit d'abord sourdement à Turin. Le maréchal de *Catinat*, aussi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'était pas besoin de

deux hommes habiles, pour déterminer le duc de Savoie à recevoir ses avantages. On lui rendait son pays : on lui donnait de l'argent : on proposait le mariage de sa fille avec le jeune duc de Bourgogne, fils de Monseigneur héritier de la couronne de France. On fut bientôt d'accord : le duc et *Catinat* conclurent le traité † à Notre-Dame de Lorette, où ils allèrent sous prétexte d'un pélerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à personne. Le pape (c'était alors *Innocent XIII*) entrait ardemment dans cette négociation. Son but était de délivrer à la fois l'Italie, et des invasions des Français, et des taxes continuelles que l'empereur exigeait pour payer ses armées. On voulait que les impériaux laissassent l'Italie neutre. Le duc de Savoie s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. L'empereur répondit d'abord par des refus ; car la cour de Vienne ne se déterminait guère qu'à l'extrémité. Alors le duc de Savoie joignit ses troupes à l'armée française. Ce prince devint en moins d'un mois, de généralissime de l'empereur, généralissime de *Louis XIV*. On amena sa fille en France, pour épouser à onze ans le duc de Bourgogne qui en avait treize. Après la défection du duc de Savoie, il arriva, comme à la paix de Nimègue, que chacun des alliés prit le parti de traiter. L'empereur accepta d'abord la neutralité d'Italie. Les Hollandais proposèrent le château de Ryswick près de la Haye, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées que le roi avait sur pied servirent à hâter les conclusions. Quatre-vingts

† Juillet 1696.

mille hommes étaient en Flandre sous *Villeroi*. Le maréchal de *Choiseul* en avait quarante mille sur les bords du Rhin. *Catinat* en avait encore autant en Piémont. Le duc de *Vendôme*, parvenu enfin au généralat, après avoir passé par tous les degrés depuis celui de garde du roi comme un soldat de fortune, commandait en Catalogne, où il gagna un combat †, et où il prit Barcelone. Ces nouveaux efforts et ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. La cour de Rome offrit encore son arbitrage, et fut refusée comme à Nimègue. Le roi de Suède *Charles XI* fut le médiateur. Enfin la paix se fit ††, non plus avec cette hauteur et ces conditions avantageuses qui avaient signalé la grandeur de *Louis XIV*, mais avec une facilité et un relâchement de ses droits, qui étonnèrent également les Français et les alliés. On a cru long-temps que cette paix avait été préparée par la plus profonde politique.

On prétendait que le grand projet du roi de France était et devait être de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste monarchie espagnole dans l'autre branche de la maison d'Autriche. Il espérait, disait-on, que la maison de *Bourbon* en arracherait au moins quelque démembrement, et que peut-être un jour elle l'aurait toute entière. Les renonciations authentiques de la femme et de la mère de *Louis XIV* ne paraissaient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. Dans ce dessein qui agrandissait ou la France ou la maison de *Bourbon*, il était

† Août 1697. †† Septembre, octobre 1697.

nécessaire

nécessaire de montrer quelque modération à l'Europe, pour ne pas effaroucher tant de puissances toujours soupçonneuses. La paix donnait le temps de se faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait besoin, et de laisser former dans l'Etat de nouvelles milices. Il fallait céder quelque chose, dans l'espérance d'obtenir beaucoup plus.

On pensa que c'étaient-là les motifs secrets de cette paix de Ryswick, qui en effet procura par l'événement le trône d'Espagne au petit-fils de *Louis XIV*. Cette idée si vraisemblable n'est pas vraie; ni *Louis XIV* ni son conseil n'eurent ces vues qui semblaient devoir se présenter à eux. C'est un grand exemple de cet enchaînement des révolutions de ce monde, qui entraînent les hommes par lesquels elles semblent conduites. L'intérêt visible de posséder bientôt l'Espagne, ou une partie de cette monarchie, n'influa en rien dans la paix de Ryswick. Le marquis de *Torci* en fait l'aveu dans ses mémoires (*hh*) manuscrits. On fit la paix par lassitude de la guerre, et cette guerre avait été presque sans objet: du moins elle n'avait été du côté des alliés que le dessein vague d'abaisser la grandeur de *Louis XIV*, et dans ce monarque que la suite de cette même grandeur qui n'avait pas voulu plier. Le roi *Guillaume* avait entraîné dans sa cause l'empereur, l'Empire, l'Espagne, les Provinces-Unies, la Savoie. *Louis XIV* s'était vu

(*hh*) Ces mémoires de *Torci* ont été imprimés depuis; et confirment combien l'auteur du *Siècle de Louis XIV* était instruit de tout ce qu'il avance.

trop engagé pour reculer. La plus belle partie de l'Europe avait été ravagée, parce que le roi de France avait usé avec trop de hauteur de ses avantages après la paix de Nimègue. C'était contre sa personne qu'on s'était ligué plutôt que contre la France. Le roi croyait avoir mis en sureté la gloire que donnent les armes; il voulut avoir celle de la modération: et l'épuisement qui se faisait sentir dans les finances ne lui rendit pas cette modération difficile.

Les affaires politiques se traitaient dans le conseil: les résolutions s'y prenaient. Le marquis de *Torci* encore jeune n'était chargé que de l'exécution. Tout le conseil voulait la paix. Le duc de *Beauvilliers* sur-tout y représentait la misère des peuples. Mme de *Maintenon* en était touchée: le roi n'y était pas insensible. Cette misère faisait d'autant plus d'impression qu'on tombait de cet état florissant, où le ministre *Colbert* avait mis le royaume. Les grands établissemens en tout genre avaient prodigieusement coûté, et l'économie ne réparait pas le dérangement de ces dépenses forcées. Ce mal intérieur étonnait, parce qu'on ne l'avait jamais senti depuis que *Louis XIV* gouvernait par lui-même. Voilà les causes de la paix de Rysvick. (*ii*) Des sentimens vertueux y influèrent certainement. Ceux qui pensent que les rois et leurs ministres sacrifient sans cesse et sans mesure à l'ambition, ne se trompent pas moins que celui qui penserait qu'ils sacrifient toujours au bonheur du monde.

(*ii*) *Paix précipitée par le seul motif de soulager le royaume.* Mémoires de *Torci*, tom. I. pag. 50, première édition.

Le roi rendit donc à la branche autrichienne d'Espagne tout ce qu'il lui avait pris vers les Pyrénées, et ce qu'il venait de lui prendre en Flandre dans cette dernière guerre; Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai. Il reconnut pour roi légitime d'Angleterre le roi *Guillaume*, traité jusqu'alors de prince d'Orange, d'usurpateur et de tyran. Il promit de ne donner aucun secours à ses ennemis. Le roi *Jacques*, dont le nom fut omis dans le traité, resta dans Saint-Germain, avec le nom inutile de roi, et des pensions de *Louis XIV*. Il ne fit plus que des manifestes; sacrifié par son protecteur à la nécessité, et déjà oublié de l'Europe.

Les jugemens rendus par les chambres de Brisac (*kk*) et de Metz contre tant de souverains, et les réunions faites à l'Alsace, monumens d'une puissance et d'une fierté dangereuse, furent abolis; et les bailliages juridiquement saisis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces désistemens, on restitua à l'Empire Fribourg, Brisac, Kehl, Philipsbourg. On se soumit à raser les fortereſſes de Strasbourg sur le Rhin, le Fort-Louis, Trarbac, le Mont-Royal; ouvrages où *Vauban* avait épuisé son art, et le roi ses finances. On fut surpris en Europe, et mécontent en France que *Louis XIV* eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. *Harlai*, *Créci* et

(*kk*) *Giannone*, si célèbre par son utile histoire de Naples, dit que ces tribunaux étaient établis à Tournai. Il se trompe souvent sur toutes les affaires qui ne sont pas celles de son pays. Il dit, par exemple, qu'à Nimègue *Louis XIV* fit la paix avec la Suède. Au contraire la Suède était son alliée.

Gallières, qui avaient signé cette paix, n'osaient se montrer, ni à la cour, ni à la ville; on les accablait de reproches et de ridicules, comme s'ils avaient fait un seul pas qui n'eût été ordonné par le ministère. La cour de *Louis XIV* leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la France, et depuis on les loua d'avoir préparé par ce traité la succession à la monarchie espagnole; mais ils ne méritèrent ni les critiques ni les louanges.

Ce fut enfin par cette paix que la France rendit la Lorraine à la maison qui la possédait depuis sept cents années. Le duc *Charles V*, appui de l'Empire et vainqueur des Turcs, était mort. Son fils *Léopold* prit, à la paix de Ryswick, possession de sa souveraineté; dépouillé à la vérité de ses droits réels; car il n'était pas permis au duc d'avoir des remparts à sa capitale: mais on ne put lui ôter un droit plus beau; celui de faire du bien à ses sujets; droit dont jamais aucun prince n'a si bien usé que lui.

Il est à souhaiter que la dernière postérité apprenne qu'un des moins grands souverains de l'Europe a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la Lorraine désolée et déserte: il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conservée toujours en paix, pendant que le reste de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eu la prudence d'être toujours bien avec la France, et d'être aimé dans l'Empire; tenant heureusement ce juste milieu, qu'un prince sans pouvoir n'a presque jamais pu garder entre deux grandes puissances. Il a procuré à ses peuples l'abondance qu'ils ne connaissaient

plus. Sa nobleſſe, réduite à la dernière miſère, a été miſe dans l'opulence par ſes ſeuls bienfaits. Voyait-il la maiſon d'un gentilhomme en ruine, il la feſait rebâtir à ſes dépens: il payait leurs dettes; il mariait leurs filles; il prodiguait des préſens, avec cet art de donner, qui eſt encore au-deſſus des bienfaits: il mettait dans ſes dons la magnificence d'un prince et la politeſſe d'un ami. Les arts, en honneur dans ſa petite province, produiſaient une circulation nouvelle qui fait la richeſſe des Etats. Sa cour était formée ſur celle de France. On ne croyait preſque pas avoir changé de lieu, quand on paſſait de Verſailles à Luneville. A l'exemple de *Louis XIV*, il feſait fleurir les belles-lettres. Il a établi dans Luneville une eſpèce d'univerſité ſans pédantiſme, où la jeune nobleſſe d'Allemagne venait ſe former. On y apprenait de véritables ſciences dans des écoles où la phyſique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens juſque dans les boutiques et dans les forêts, pour les mettre au jour et les encourager. Enfin, pendant tout ſon règne il ne s'eſt occupé que du ſoin de procurer à ſa nation de la tranquillité, des richeſſes, des connaiſſances et des plaiſirs. *Je quitterais demain ma ſouveraineté*, diſait-il, *ſi je ne pouvais faire du bien.* Auſſi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé, et j'ai vu, long-temps après ſa mort, ſes ſujets verſer des larmes en prononçant ſon nom. Il a laiſſé, en mourant, ſon exemple à ſuivre aux plus grands rois, et il n'a pas peu ſervi à préparer à ſon fils le chemin du trône de l'Empire.

Dans le temps que *Louis XIV* ménageait la paix de Ryſvick qui devait lui valoir la ſucceſſion d'Eſpagne, la couronne de Pologne vint à vaquer. C'était la ſeule couronne royale au monde qui fût alors élective. Citoyens et étrangers y peuvent prétendre. Il faut, pour y parvenir, ou un mérite aſſez éclatant et aſſez ſoutenu par les intrigues pour entraîner les ſuffrages, comme il était arrivé à *Jean Sobiesky* dernier roi; ou bien des tréſors aſſez grands pour acheter ce royaume, qui eſt preſque toujours à l'enchère.

L'abbé de *Polignac*, depuis cardinal, eut d'abord l'habileté de diſpoſer les ſuffrages en faveur de ce prince de *Conti*, connu par les actions de valeur qu'il avait faites à Steinkerque et à Nervinde. Il n'avait jamais commandé en chef; il n'entrait point dans les conſeils du roi; M. *le Duc* avait autant de réputation que lui à la guerre; M. de *Vendôme* en avait davantage: cependant ſa renommée effaçait alors les autres noms par le grand art de plaire et de ſe faire valoir, que jamais on ne poſſéda mieux que lui. *Polignac*, qui avait celui de perſuader, détermina d'abord les eſprits en ſa faveur. Il balança, avec de l'éloquence et des promeſſes, l'argent qu'*Auguſte*, électeur de Saxe, prodiguait. *Louis-François* prince de *Conti* fut élu roi † par le plus grand parti, et proclamé par le primat du royaume. *Auguſte* fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux: mais il était prince ſouverain et puiſſant; il avait des troupes prêtes ſur les frontières de

† 27 juin 1697.

Pologne. Le prince de *Conti* était absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir; il n'avait pour lui que son nom et le cardinal de *Polignac*. Il fallait, ou que *Louis XIV* l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât de quoi l'emporter sur son rival. Le ministère français passa pour en avoir fait trop, en envoyant le prince de *Conti*; et trop peu, en ne lui donnant qu'une faible escadre et quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de Dantzick. On parut se conduire avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le prince de *Conti* ne fut pas seulement reçu à Dantzick. Ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du pape, celles de l'empereur, l'argent et les troupes de Saxe assuraient déjà la couronne à son rival. Il revint avec la gloire d'avoir été élu. La France eut la mortification de faire voir qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un roi de Pologne.

Cette disgrace du prince de *Conti* ne troubla point la paix du Nord entre les chrétiens. Le Midi de l'Europe fut tranquille bientôt après par la paix de Ryswick. Il ne restait plus de guerre que celle que les Turcs faisaient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise et à la Russie. Les chrétiens, quoique mal gouvernés et divisés entr'eux, avaient dans cette guerre la supériorité. La bataille de Zanta †, où le prince *Eugène* battit le grand-seigneur en personne, fameuse par la mort d'un grand-visir, de dix-sept bachas et de plus de vingt mille turcs, abaissa l'orgueil ottoman, et

† 1695.

procura la paix de Carlovitz, où les Turcs reçurent la loi. Les Vénitiens eurent la Morée, les Moscovites Asoph, les Polonais Kaminieck, l'empereur la Transilvanie. La chrétienté fut alors tranquille et heureuse †; on n'entendait parler de guerre, ni en Asie ni en Afrique. Toute la terre était en paix vers les deux dernières années du dix-septième siècle; époque d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencèrent bientôt. Le Nord fut troublé dès l'an 1700, par les deux hommes les plus singuliers qui fussent sur la terre. L'un était le czar *Pierre Alexiovitz* empereur de Russie, et l'autre le jeune *Charles XII* roi de Suède. Le czar *Pierre*, supérieur à son siècle et à sa nation, a été par son génie et par ses travaux le réformateur ou plutôt le fondateur de son empire. *Charles XII* plus courageux, mais moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats et non à des peuples, a été le premier des héros de son temps; mais il est mort avec la réputation d'un roi imprudent. La désolation du Nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du czar, du roi de Danemarck et du roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeunesse de *Charles XII* pour lui ravir une partie de ses Etats ††. Le roi *Charles*, à l'âge de seize ans, vainquit tous trois. Il fut la terreur du Nord, et passa déjà pour un grand-homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encore toute leur éducation. Il fut neuf ans le roi

† 1699. †† 1700.

le

le plus redoutable qui fût au monde, et neuf autres années le plus malheureux.

Les troubles du midi de l'Europe ont eu une autre origine. Il s'agiſſait de recueillir les dépouilles du roi d'Eſpagne, dont la mort s'approchait. Les puiſſances, qui dévoraient déjà en idée cette ſucceſſion immenſe, feſaient ce que nous voyons ſouvent dans la maladie d'un riche vieillard ſans enfans. Sa femme, ſes parens, des prêtres, des officiers prépoſés pour recevoir les dernières volontés des mourans, l'aſſiègent de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable: quelques héritiers conſentent à partager ſes dépouilles; d'autres s'apprêtent à les diſputer.

Louis XIV et l'empereur *Léopold* étaient au même degré: tous deux deſcendaient de *Philippe III* par les femmes; mais *Louis* était fils de l'aînée. Le dauphin avait un plus grand avantage encore ſur les enfans de l'empereur; c'eſt qu'il était petit-fils de *Philippe IV*, et les enfans de *Léopold* n'en deſcendaient pas. Tous les droits de la nature étaient donc dans la maiſon de France. On n'a qu'à jeter un coup d'œil ſur la table ſuivante.

PHILIPPE III, ROI D'ESPAGNE.

BRANCHE FRANÇAISE.	BRANCHE ALLEMANDE.

PHILIPPE IV.

ANNE-MARIE l'aînée, femme de LOUIS XIII, en 1615.	MARIE-ANNE la cadette, épouse de FERDINAND III, empereur en 1631.
CHARLES II.	
LOUIS XIV épouse en 1660 MARIE-THERESE, fille aînée de PHILIPPE IV.	LEOPOLD, fils de FERDINAND III et de MARIE-ANNE, épouse en 1666 MARGUERITE-THERESE, fille cadette de PHILIPPE IV, dont il eut
MONSEIGNEUR.	MARIE-ANTOINETTE-JOSEPHE, mariée à l'électeur de Bavière MAXIMILIEN-EMMANUEL, qui eut d'elle
Le duc de Bourgogne.	JOSEPH-FERDINAND-LEOPOLD DE BAVIERE, nommé héritier de toute la monarchie espagnole à l'âge de quatre ans.
Le duc d'Anjou, roi d'Espagne.	
Le duc de Berri.	

Mais la maison de l'empereur comptait pour ses droits, premièrement les renonciations authentiques et ratifiées de *Louis XIII* et de *Louis XIV* à la couronne d'Espagne; ensuite le nom d'*Autriche*; le sang de *Maximilien*, dont *Léopold* et *Charles II* descendaient; l'union presque toujours constante des deux branches autrichiennes; la haine encore plus constante de ces deux branches contre les *Bourbons*; l'aversion que la nation espagnole avait alors pour la nation française; enfin les ressorts d'une politique en possession de gouverner le conseil d'Espagne.

Rien ne paraissait plus naturel alors que de perpétuer le trône d'Espagne dans la maison d'Autriche. L'Europe entière s'y attendait avant la paix de Ryswick; mais la faiblesse de *Charles II* avait dérangé dès l'année 1696 cet ordre de succession; et le nom autrichien avait déjà été sacrifié en secret. Le roi d'Espagne avait un petit-neveu, fils de l'électeur de Bavière *Maximilien-Marie*. La mère du roi, qui vivait encore, était bisaïeule de ce jeune prince de Bavière, âgé alors de quatre ans; et quoique cette reine-mère fût de la maison d'Autriche, étant fille de l'empereur *Ferdinand III*, elle obtint de son fils que la race impériale fût déshéritée. Elle était piquée contre la cour de Vienne. Elle jeta les yeux sur ce prince bavarois sortant du berceau, pour le destiner à la monarchie d'Espagne et du nouveau monde. *Charles II*, alors gouverné par elle, (*ll*) fit un testament secret en faveur du prince électoral de Bavière en 1696. *Charles* ayant depuis perdu sa mère

(*ll*) Voyez les mémoires de *Torci*, premier vol. pag. 15.

fut gouverné par sa femme *Marie Anne de Bavière-Neubourg*. Cette princesse bavaroise, belle-sœur de l'empereur *Léopold*, était aussi attachée à la maison d'Autriche que la reine-mère autrichienne avait été affectionnée au sang de Bavière. Ainsi le cours naturel des choses fut toujours interverti dans cette affaire, où il s'agissait de la plus vaste monarchie du monde. *Marie-Anne de Bavière* fit déchirer le testament qui appelait le jeune bavarois à la succession, et le roi promit à sa femme qu'il n'aurait jamais d'autre héritier qu'un fils de l'empereur *Léopold*, et qu'il ne ruinerait pas la maison d'Autriche. Les choses étaient en ces termes à la paix de Ryswick. Les maisons de France et d'Autriche se craignaient et s'observaient, et elles avaient l'Europe à craindre. L'Angleterre et la Hollande alors puissantes, dont l'intérêt était de tenir la balance entre les souverains, ne voulaient point souffrir que la même tête pût porter avec la couronne d'Espagne celle de l'Empire, ou celle de France.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que le roi de Portugal *Pierre II* se mit au rang des prétendans. Cela était absurde; il ne pouvait tirer son droit que d'un *Jean I*, fils naturel de *Pierre le justicier* au quinzième siècle; mais cette prétention chimérique était soutenue par le comte d'*Oropeza* de la maison de Bragance; il était membre du conseil. Il osa en parler; il fut disgracié et renvoyé.

Louis XIV ne pouvait souffrir qu'un fils de l'empereur recueillît la succession, et il ne pouvait la demander. On ne sait pas positivement quel homme imagina le premier de faire un partage prématuré et inouï de la monarchie espagnole

pendant la vie de *Charles II.* Il eſt très-vraiſemblable que ce fut le miniſtre *Torci*; car ce fut lui qui en fit l'ouverture au comte de *Portland Benting* ambaſſadeur de *Guillaume III* auprès de *Louis XIV.* (*mm*)

Le roi *Guillaume* entra vivement dans ce projet nouveau. Il diſpoſa dans la Haye †, avec le comte de *Tallard*, de la ſucceſſion d'Eſpagne. On donnait au jeune prince de Bavière l'Eſpagne et les Indes occidentales, ſans ſavoir que *Charles II* lui avait déjà légué auparavant tous ſes Etats. Le dauphin fils de *Louis XIV* devait poſſéder Naples, Sicile et la province de Guipuſcoa, avec quelques villes. On ne laiſſait à l'archiduc *Charles*, ſecond fils de l'empereur *Léopold*, que le Milanais; et rien à l'archiduc *Joſeph*, fils aîné de *Léopold*, héritier de l'Empire.

Le ſort d'une partie de l'Europe, et de la moitié de l'Amérique, ainſi réglé, *Louis* promit par ce traité de partage de renoncer à la ſucceſſion entière de l'Eſpagne. Le dauphin promit et ſigna la même choſe. La France croyait gagner des Etats; l'Angleterre et la Hollande croyaient affermir le repos d'une partie de l'Europe; toute cette politique fut vaine. Le roi moribond, apprenant qu'on déchirait ſa monarchie de ſon vivant, fut indigné. On s'attendait qu'à cette nouvelle il déclarerait pour

(*mm*) L'auteur du *Siècle de Louis XIV* avait écrit la plupart de ces particularités, alors auſſi nouvelles qu'intéreſſantes, long-temps avant que les mémoires du marquis de *Torci* paruſſent, et ces mémoires ont enfin confirmé tous les faits rapportés dans cette hiſtoire.

† 1696.

son successeur, ou l'empereur *Léopold*, ou un fils de cet empereur; qu'il lui donnerait cette récompense, de n'avoir point trempé dans ce partage; que la grandeur et l'intérêt de la maison d'Autriche lui dicteraient un testament. Il en fit un en effet; mais il déclara pour la seconde fois † ce même prince de Bavière unique héritier de tous ses Etats. La nation espagnole, qui ne craignait rien tant que le démembrement de sa monarchie, applaudissait à cette disposition. La paix semblait devoir en être le fruit. Cette espérance fut encore aussi vaine que le traité de partage. Le prince de Bavière, désigné roi, mourut à Bruxelles. (*nn*)

On accusa injustement de cette mort précipitée la maison d'Autriche, sur cette seule vraisemblance, que ceux-là commettent le crime à qui le crime est utile. Alors recommencèrent les intrigues à la cour de Madrid, à Vienne, à Versailles, à Londres, à la Haye et à Rome.

† Novembre 1698.

(*nn*) Les bruits odieux répandus sur la mort du prince électoral de Bavière ne sont plus répétés aujourd'hui que par de vils écrivains sans aveu, sans pudeur et sans connaissance du monde, qui travaillent pour des libraires et qui se donnent pour des politiques. On trouve dans les prétendus mémoires de Mme de *Maintenon*, tom. V, pag. 6, ces paroles: *La cour de Vienne de tout temps infectée des maximes de Machiavel, et soupçonnée de réparer par ses empoisonneurs les fautes de ses ministres.* Il semble par cette phrase que la cour de Vienne ait eu de tout temps des empoisonneurs en titre d'office, comme on a des huissiers et des drabans. C'est un devoir de relever des expressions si indécentes, et de combattre des idées si calomnieuses.

Louis XIV, le roi *Guillaume*, et les Etats-Généraux, disposèrent encore une fois en idée de la monarchie espagnole. Ils assignaient à l'archiduc *Charles* †, fils puîné de l'empereur, la part qu'ils avaient auparavant donnée à l'enfant qui venait de mourir. Le fils de *Louis XIV* devait posséder Naples et Sicile et tout ce qu'on lui avait assigné par la première convention.

On donnait Milan au duc de Lorraine; et la Lorraine, si souvent envahie et si souvent rendue par la France, devait y être annexée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les princes pour le traverser ou pour le soutenir, fut tout aussi inutile que le premier. L'Europe fut encore trompée dans son attente, comme il arrive presque toujours.

L'empereur, à qui on proposait ce traité de partage à signer, n'en voulait point, parce qu'il espérait avoir toute la succession. Le roi de France, qui en avait pressé la signature, attendait les événemens avec incertitude. Quand ce nouvel affront fut connu à la cour de Madrid, le roi fut sur le point de succomber à sa douleur, et la reine sa femme fut transportée d'une si vive colère qu'elle brisa les meubles de son appartement, et sur-tout les glaces et les autres ornemens qui venaient de France; tant les passions sont les mêmes dans tous les rangs. Ces partages imaginaires, ces intrigues, ces querelles, tout cela n'était qu'un intérêt personnel. La nation espagnole était comptée pour rien. On ne la consultait pas, on ne lui demandait pas quel

† Mars 1700.

roi elle voulait. On proposa d'assembler *las cortes*, les états-généraux ; mais *Charles* frémissait à ce seul nom.

Alors ce malheureux prince, qui se voyait mourir à la fleur de son âge, voulut donner tous ses Etats à l'archiduc *Charles*, neveu de sa femme, second fils de l'empereur *Léopold*. Il n'osait les laisser au fils aîné ; tant le système de l'équilibre prévalait dans les esprits, et tant il était sûr que la crainte de voir l'Espagne, le Mexique, le Pérou, de grands établissemens dans l'Inde, l'Empire, la Hongrie, la Lombardie dans les mêmes mains, armerait le reste de l'Europe. Il demandait que l'empereur *Léopold* envoyât son second fils *Charles* à Madrid, à la tête de dix mille hommes ; mais ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni l'Italie ne l'auraient alors souffert : toutes voulaient le partage. L'empereur ne voulait point envoyer son fils seul à la merci du conseil d'Espagne, et ne pouvait y faire passer dix mille hommes. Il voulait seulement faire marcher des troupes en Italie, pour s'assurer cette partie des Etats de la monarchie autrichienne-espagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires légères. On disputa, on s'aigrit : la fierté allemande révoltait la hauteur castillanne. La comtesse de *Perlipz*, qui gouvernait la femme du roi mourant, aliénait les esprits qu'elle eût dû gagner à Madrid ; et le conseil de Vienne les éloignait encore davantage par ses hauteurs.

Le jeune archiduc, qui fut depuis l'empereur

Charles VI, appelait toujours les Espagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les princes doivent peser leurs paroles. Un évêque de Lérida, ambassadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemands, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, et écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le conseil d'Autriche que l'archiduc n'en avait prononcées contre les Espagnols. " Les ministres de *Léopold*, écrivait-il, „ ont l'esprit fait comme les cornes des chèvres de „ mon pays, petit, dur et tortu. " Cette lettre devint publique. L'évêque de Lérida fut rappelé ; et à son retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'aversion des Espagnols contre les Allemands.

Autant le parti autrichien révoltait la cour de Madrid, autant le marquis, depuis duc d'*Harcourt*, ambassadeur de France, se conciliait tous les cœurs par la profusion de sa magnificence, par sa dextérité et par le grand art de plaire. Reçu d'abord fort mal à la cour de Madrid, il souffrit tous les dégoûts sans se plaindre ; trois mois entiers s'écoulèrent sans qu'il pût avoir audience du roi. (*oo*) Il employa ce temps à gagner les esprits. Ce fut lui qui le premier fit changer

(*oo*) *Reboulet* suppose que cet ambassadeur fut reçu d'abord magnifiquement. Il fait un grand éloge de sa livrée, de son beau carrosse doré, et de l'accueil tout-à-fait gracieux de sa majesté. Mais le marquis dans ses dépêches avoue qu'on ne lui fit nulle civilité, et qu'il ne vit le roi qu'un moment dans une chambre très-sombre, éclairée de deux bougies, de peur qu'il ne s'aperçût que ce prince était moribond. Enfin les mémoires de *Torci* démontrent qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que *Reboulet*, *Limiers* et les autres historiens ont dit de cette grande affaire.

en bienveillance cette antipathie que la nation espagnole nourrissait contre la française depuis *Ferdinand le catholique* ; et sa prudence prépara les temps où la France et l'Espagne ont renoué les anciens nœuds qui les avaient unis avant ce *Ferdinand*, *de couronne à couronne*, *de peuple à peuple et d'homme à homme*. Il accoutuma la cour espagnole à aimer la maison de France ; ses ministres à ne plus s'effrayer des renonciations de *Marie-Thérèse* et d'*Anne d'Autriche*, et *Charles II* lui-même à balancer entre sa propre maison et celle de *Bourbon*. Il fut ainsi le premier mobile de la plus grande révolution dans le gouvernement et dans les esprits. Cependant ce changement était encore éloigné. (28)

L'empereur priait, menaçait. Le roi de France représentait ses droits, mais sans oser jamais demander pour un de ses petits-fils la succession entière. Il ne s'occupait qu'à flatter le malade. Les Maures assiégeaient Ceuta. Aussitôt le marquis d'*Harcourt* offre des vaisseaux et des troupes à *Charles*, qui en fut sensiblement touché ; mais la reine sa femme en fut effrayée ; elle craignit que son mari n'eût trop de reconnaissance, et refusa sèchement ce secours.

(28) Il y avait toujours un parti français à la cour d'Espagne. Les chefs de parti imaginèrent de faire accroire au roi qu'il était ensorcelé, et l'on envoya consulter en conséquence le plus habile sorcier qu'il y eût alors dans toute l'Espagne. Le sorcier répondit comme on le désirait, mais il eut la mal-adresse de compromettre dans sa réponse des personnes très-considérables ; ce qui fournit à la reine, contre qui cette intrigue était dirigée, et qui n'osait s'en plaindre, un prétexte pour perdre le sorcier et ses protecteurs. Mém. de *St Philippe*.

On ne savait encore quel parti prendre dans le conseil de Madrid, et *Charles II* approchait du tombeau, plus incertain que jamais. L'empereur *Léopold* piqué rappela son ambassadeur le comte de *Harrach*; mais bientôt après il le renvoya à Madrid, et les espérances en faveur de la maison d'Autriche se rétablirent. Le roi d'Espagne écrivit à l'empereur qu'il choisirait l'archiduc pour son successeur. Alors le roi de France menaçant à son tour assembla une armée vers les frontières d'Espagne, et ce même marquis d'*Harcourt* fut rappelé de son ambassade pour commander cette armée. Il ne resta à Madrid qu'un officier d'infanterie qui avait servi de secrétaire d'ambassade, et qui fut chargé des affaires, comme le dit le marquis de *Torci*. Ainsi le roi moribond menacé tour à tour par ceux qui prétendaient à la succession, voyant que le jour de sa mort serait celui de la guerre, que ses Etats allaient être déchirés, tendait à sa fin sans consolation, sans résolution et au milieu des inquiétudes.

Dans cette crise violente le cardinal *Portocarrero* archevêque de Tolède, le comte de *Monterey* et d'autres grands d'Espagne voulurent sauver la patrie. Ils se réunirent pour prévenir le démembrement de la monarchie. Leur haine contre le gouvernement allemand fortifia dans leurs esprits la raison d'Etat, et servit la cour de France sans qu'elle le sût. Ils persuadèrent à *Charles II* de préférer un petit-fils de *Louis XIV* à un prince éloigné d'eux, hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéantir les renonciations solennelles de la mère et de la femme de *Louis XIV*

à la couronne d'Eſpagne, puiſqu'elles n'avaient été faites que pour empêcher les aînés de leurs deſcendans de réunir ſous leur domination les deux royaumes, et qu'on ne choiſiſſait point un aîné. C'était en même temps rendre juſtice aux droits du ſang; c'était conſerver la monarchie eſpagnole ſans partage. Le roi ſcrupuleux fit conſulter des théologiens, qui furent de l'avis de ſon conſeil; enſuite tout malade qu'il était, il écrivit de ſa main au pape *Innocent XII*, et lui fit la même conſultation. Le pape, qui croyait voir dans l'affaibliſſement de la maiſon d'Autriche la liberté de l'Italie, écrivit au roi " que les lois » d'Eſpagne et le bien de la chrétienté exigeaient » de lui qu'il donnât la préférence à la maiſon de » France. " La lettre du pape était du 16 juillet 1700. Il traita ce cas de conſcience d'un ſouverain comme une affaire d'Etat, tandis que le roi d'Eſpagne feſait de cette grande affaire d'Etat un cas de conſcience.

Louis XIV en fut informé par le cardinal de *Janſon* qui réſidait alors à Rome: c'eſt toute la part que le cabinet de Verſailles eût à cet événement. Six mois s'étaient écoulés depuis qu'on n'avait plus d'ambaſſadeur à Madrid. C'était peut-être une faute, et ce fut peut-être encore cette faute qui valut la monarchie eſpagnole à la maiſon de France. Le roi d'Eſpagne fit ſon troiſième teſtament †, qu'on crut long-temps être le ſeul, et donna tous ſes Etats au duc d'Anjou. (*pp*) On ſaiſit un

† 2 octobre 1699.

(*pp*) Quelques mémoires diſent que le cardinal *Portocarrero* arracha du roi mourant la ſignature de ce teſtament;

moment où sa femme n'était pas auprès de lui pour le faire signer. C'est ainsi que toute cette intrigue fut terminée.

L'Europe a pensé que ce testament de *Charles II* avait été dicté à Versailles. Le roi mourant n'avait consulté que l'intérêt de son royaume, les vœux de ses sujets, et même leurs craintes; car le roi de France fesait avancer des troupes sur la frontière, pour s'assurer une partie de l'héritage, tandis que le roi moribond se résolvait à lui tout donner. Rien n'est plus vrai que la réputation de *Louis XIV* et l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui consommèrent cette révolution.

Charles d'Autriche, après avoir signé la ruine de sa maison et la grandeur de celle de France, languit encore un mois, et acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans † la vie obscure qu'il avait menée sur le trône. Peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connaître l'esprit humain, de dire que quelques mois avant sa mort ce monarque fit ouvrir à l'escurial les tombeaux de son père, de sa mère et de sa première femme, *Marie-Louise d'Orléans*, dont il était soupçonné d'avoir souffert l'empoisonnement. (*qq*) Il baisa ce qui restait de ces cadavres, soit qu'en cela il suivît l'exemple de quelques anciens rois

ils lui font tenir un long discours pour y disposer ce monarque: mais on voit que tout était déjà préparé et réglé dès le mois de juillet. Qui pourrait d'ailleurs savoir ce que dit le cardinal *Portocarrero* au roi tête à tête?

† 1 novembre 1700.

(*qq*) Voyez le chapitre des anecdotes.

d'Espagne, soit qu'il voulût s'accoutumer aux horreurs de la mort, soit qu'une secrète superstition lui fit croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure où il devait être porté dans la sienne.

Ce prince était né aussi faible d'esprit que de corps; et cette faiblesse s'était répandue sur ses Etats. C'est le sort des monarchies que leur prospérité dépende du caractère d'un seul homme. Telle était la profonde ignorance dans laquelle *Charles II* avait été élevé que, quand les Français assiégèrent Mons, il crut que cette place appartenait au roi d'Angleterre. Il ne savait ni où était la Flandre, ni ce qui lui appartenait en Flandre. (*rr*) Ce roi laissa au duc d'Anjou, petit-fils de *Louis XIV*, tous ses Etats, sans connaître ce qu'il lui laissait.

Son testament fut si secret que le comte de *Harrach*, ambassadeur de l'empereur, se flattait encore que l'archiduc était reconnu successeur. Il attendit long-temps l'issue du grand conseil, qui se tint immédiatement après la mort du roi. Le duc d'*Abrantes* vint à lui les bras ouverts: l'ambassadeur ne douta pas dans ce moment que l'archiduc ne fût roi, quand le duc d'*Abrantes* lui dit en l'embrassant: *Vengo a despedirme de la casa de Austria. Je viens prendre congé de la maison d'Autriche.*

Ainsi, après deux cents ans de guerres et de négociations pour quelques frontières des Etats espagnols, la maison de France eut d'un trait de plume la monarchie entière, sans traités, sans intrigues et sans même avoir eu l'espérance de

(*rr*) Voyez les mémoires de *Torci*, tom. I, pag. 12.

cette succession. On s'est cru obligé de faire connaître la simple vérité d'un fait jusqu'à présent obscurci par tant de ministres et d'historiens, séduits par leurs préjugés et par les apparences qui séduisent presque toujours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le maréchal d'*Harcourt*, et des ministres espagnols gagnés pour faire signer ce testament, est au rang des mensonges politiques et des erreurs populaires. Mais le roi d'Espagne, en choisissant pour son héritier le petit-fils d'un roi si long-temps son ennemi, pensait toujours aux suites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le duc d'Anjou, petit fils de *Louis XIV*, n'était appelé à la succession d'Espagne que parce qu'il ne devait pas espérer celle de France; et le même testament qui, au défaut des puînés du sang de *Louis XIV*, rappelait l'archiduc *Charles*, depuis l'empereur *Charles VI*, portait expressément que l'Empire et l'Espagne ne seraient jamais réunis sous un même souverain.

Louis XIV pouvait s'en tenir encore au traité de partage, qui était un gain pour la France. Il pouvait accepter le testament qui était un avantage pour sa maison. Il est certain que la matière fut mise en délibération dans un conseil extraordinaire. Le chancelier de *Pontchartrain* et le duc de *Beauvilliers* furent d'avis de s'en tenir au traité; ils voyaient les dangers d'une nouvelle guerre à soutenir. (29) *Louis* les voyait aussi; mais il

(29) A ne considérer que la justice, cette question était

était accoutumé à ne les pas craindre. Il accepta le testament †; et rencontrant, au sortir du conseil, les princesses de *Conti* avec Mme la duchesse: *Eh bien*, leur dit-il en souriant, *quel parti prendriez-vous*? puis sans attendre leur réponse: *quelque parti que je prenne*, ajouta-t-il, *je sais bien que je serai blâmé.* (ss)

délicate. Le traité de partage liait *Louis XIV*, mais il n'avait aucun droit de priver son petit-fils d'une succession qui était indépendante de son autorité. Il avait encore moins celui de donner à l'Espagne un autre maître que celui qui était appelé au trône par la règle ordinaire des successions, par le testament de *Charles II* et le consentement des peuples. Le traité fait avec l'Angleterre paraît donc injuste; et ce n'est pas de l'avoir violé, mais de l'avoir proposé, qu'on peut faire un reproche à *Louis XIV*. Devait-il regarder comme absolument nul cet engagement injuste, ou devait-il, en laissant la liberté à son petit-fils d'accepter ou de refuser, se croire obligé à ne lui point donner de secours contre les puissances avec lesquelles il avait pris des engagemens? La guerre qu'elles feraient au nouveau roi d'Espagne n'était-elle point évidemment injuste? Et l'engagement de ne pas défendre son petit fils, injustement attaqué, aurait-il pu être légitime?

† 11 novemb. 1700.

(ss) Malgré le mépris où sont en France les prétendus mémoires de Mme de *Maintenon*, on est pourtant obligé d'avertir les étrangers que tout ce qu'on y dit au sujet de ce testament est faux. L'auteur prétend que lorsque l'ambassadeur d'Espagne vint apporter à *Louis XIV* les dernières volontés de *Charles II*, le roi lui répondit: *Je verrai.* Certainement le roi ne fit point une réponse si étrange, puisque de l'aveu du marquis de *Torci*, l'ambassadeur d'Espagne n'eut audience de *Louis XIV* qu'après le conseil dans lequel le testament fut accepté.

Le ministre qu'on avait alors en Espagne s'appelait *Blécour* et non pas *Belcour*. Ce que le roi dit à l'ambassadeur *Castel dos Rios*, dans les mémoires de *Maintenon*, n'a jamais été dit que dans ce roman.

Les

Les actions des rois, tout flattés qu'ils sont, éprouvent toujours tant de critiques que le roi d'Angleterre lui-même essuya des reproches dans son parlement; et ses ministres furent poursuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les Anglais qui raisonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'esprit de parti éteint quelquefois la raison, criaient à la fois, et contre *Guillaume* qui avait fait le traité, et contre *Louis XIV* qui le rompait.

L'Europe parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise et de l'impuissance, quand elle vit la monarchie d'Espagne soumise à la France, dont elle avait été trois cents ans la rivale. *Louis XIV* semblait le monarque le plus heureux et le plus puissant de la terre. Il se voyait à soixante et deux ans entouré d'une nombreuse postérité; un de ses petits-fils allait gouverner sous ses ordres l'Espagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie et les Pays-Bas. L'empereur n'osait encore que se plaindre.

Le roi *Guillaume*, à l'âge de cinquante-deux ans, devenu infirme et faible, ne paraissait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait le consentement de son parlement pour faire la guerre; et *Louis* avait fait passer de l'argent en Angleterre, avec lequel il espérait disposer de plusieurs voix de ce parlement. *Guillaume* et la Hollande, n'étant pas assez forts pour se déclarer, écrivirent à *Philippe V* comme au roi légitime d'Espagne. *Louis XIV* était assuré de l'électeur † de Bavière, père du jeune prince qui était mort désigné roi.

† Févr. 1701.

Cet électeur, gouverneur des Pays-Bas au nom du dernier roi *Charles II*, assurait tout d'un coup à *Philippe V* la possession de la Flandre, et ouvrait dans son électorat le chemin de Vienne aux armées françaises, en cas que l'empereur osât faire la guerre. L'électeur de Cologne, frère de l'électeur de Bavière, était aussi intimement lié à la France que son frère; et ces deux princes semblaient avoir raison, le parti de la maison de *Bourbon* étant alors incomparablement le plus fort. Le duc de Savoie, déjà beau-père du duc de Bourgogne, allait l'être encore du roi d'Espagne; il devait commander les armées françaises en Italie. On ne s'attendait pas que le père de la duchesse de Bourgogne et de la reine d'Espagne dût jamais faire la guerre à ses deux gendres.

Le duc de Mantoue vendu à la France par son ministre, se vendit aussi lui-même, et reçut garnison française dans Mantoue. Le Milanais reconnut le petit-fils de *Louis XIV* sans balancer. Le Portugal même, ennemi naturel de l'Espagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin de Gibraltar à Anvers, et du Danube à Naples, tout paraissait être aux *Bourbons*. Le roi était si fier de sa prospérité qu'en parlant au duc de *la Rochefoucauld* au sujet des propositions que l'empereur lui fesait alors, il se servit de ces termes: *Vous les trouverez encore plus insolentes qu'on ne vous l'a dit.* (*tt*)

† Le roi *Guillaume*, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de *Louis XIV*, promit à l'empereur

(*tt*) Du moins c'est ce que rapportent les mémoires manuscrits du marquis de *Dangeau*. Ils sont quelquefois infidelles.

† Septembre 1701.

d'armer pour lui l'Angleterre et la Hollande: il mit encore le Danemarck dans ses intérêts; enfin il signa à la Haye la ligue déjà tramée contre la maison de France. Mais le roi s'en étonna peu; et comptant sur les divisions que son argent devait jeter dans le parlement anglais, et plus encore sur les forces réunies de la France et de l'Espagne, il sembla mépriser ses ennemis.

† *Jacques* mourut alors à St Germain. *Louis* pouvait accorder ce qui paraissait être de la bienséance et de la politique, en ne se hâtant pas de reconnaître le prince de Galles pour roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, après avoir reconnu *Guillaume* par le traité de Ryswick. Un pur sentiment de générosité le porta d'abord à donner au fils du roi *Jacques* la consolation d'un honneur et d'un titre que son malheureux père avait eus jusqu'à sa mort, et que ce traité de Ryswick ne lui ôtait pas. Toutes les têtes du conseil furent d'une opinion contraire. Le duc de *Beauvilliers* sur-tout fit voir avec une éloquence forte tous les fléaux de la guerre qui devaient être le fruit de cette magnanimité dangereuse. Il était gouverneur du duc de Bourgogne, et pensait en tout comme le précepteur de ce prince, le célèbre archevêque de Cambrai si connu par ses maximes humaines de gouvernement, et par la préférence qu'il donnait aux intérêts des peuples sur la grandeur des rois. Le marquis de *Torci* appuya par des principes de politique ce que le duc de *Beauvilliers* avait dit comme citoyen. Il représenta qu'il ne

† 16 septembre 1701.

convenait pas d'irriter la nation anglaise par une démarche précipitée. *Louis* se rendit à l'avis unanime de son conseil, et il fut résolu de ne point reconnaître le fils de *Jacques II* pour roi.

Le jour même *Marie de Modène*, (30) veuve de *Jacques*, vient parler à *Louis XIV* dans l'appartement de Mme de *Maintenon*. Elle le conjure en larmes de ne point faire à son fils, à elle, à la mémoire d'un roi qu'il a protégé, l'outrage de refuser un simple titre, seul reste de tant de grandeurs: on a toujours rendu à son fils les honneurs d'un prince de Galles, on le doit donc traiter en roi après la mort de son père: le roi *Guillaume* ne peut s'en plaindre pourvu qu'on le laisse jouir de son usurpation. Elle fortifie ces raisons par l'intérêt de la gloire de *Louis XIV*. Qu'il reconnaisse ou non le fils de *Jacques II*, les Anglais ne prendront pas moins parti contre la France, et il aura seulement la douleur d'avoir sacrifié la grandeur de ses sentimens à des ménagemens inutiles. Ces représentations et ces larmes furent appuyées par Mme de *Maintenon*. Le roi revint à son premier sentiment et à la gloire de soutenir autant qu'il pouvait des rois opprimés. Enfin *Jacques III* fut reconnu le même jour qu'il avait été arrêté dans le conseil qu'on ne le reconnaîtrait pas.

(30) Il paraît, d'après les notes des mémoires de *Berwick*, que *Louis XIV* avait pris sa résolution avant la mort de *Jacques*, et qu'ainsi le conseil dont on a parlé ici fut tenu avant la troisième visite de *Louis XIV* à ce prince, celle où il déclara au malheureux *Jacques* qu'il reconnaîtrait son fils pour roi d'Angleterre.

Le marquis de *Torci* a fait souvent l'aveu de cette anecdote singulière. Il ne l'a pas insérée dans ses mémoires manuscrits, parce qu'il pensait, disait-il, qu'il n'était pas honorable à son maître que deux femmes lui eussent fait changer une résolution prise dans son conseil. Quelquels anglais (*uu*) m'ont dit que peut-être sans cette démarche leur parlement n'eût point pris de parti entre les maisons de Bourbon et d'Autriche; mais que reconnaître ainsi pour leur roi un prince proscrit par eux, leur parut une injure à la nation et un despotisme qu'on voulait exercer dans l'Europe. Les instructions données par la ville de Londres à ses représentans furent violentes.

Le roi de France se donne un vice-roi en conférant le titre de notre souverain à un prétendu prince de Galles: notre condition serait bien malheureuse, si nous devions être gouvernés au gré d'un prince qui a employé le fer, le feu et les galères pour détruire les protestans de ses Etats; aurait-il plus d'humanité pour nous que pour ses propres sujets?

(*uu*) Entr'autres milord *Bolingbroke*, dont les mémoires ont depuis justifié ce que l'auteur du *Siècle* avance. Voyez ses lettres, tom. II, pag. 56. C'est ainsi que pense encore M. de *Torci* dans ses mémoires Il dit pag. 164. du tom. I, première édition: *La résolution que prit le roi de reconnaître le prince de Galles en qualité de roi d'Angleterre, changea les dispositions qu'une grande partie de la nation témoignait à conserver la paix, etc.* Le lord *Bolingbroke* avoue dans ses lettres que *Louis XIV* reconnut le prétendant *par des importunités de femmes*. On voit par ces témoignages avec quelle exactitude l'auteur du *Siècle de Louis XIV* a cherché la vérité, et avec quelle candeur il l'a dite.

Guillaume s'expliqua dans le parlement avec la même force. On déclara le nouveau roi *Jacques* coupable de haute trahiſon : un bill d'*atteinder* fut porté contre lui, c'eſt-à-dire, qu'il fut condamné à mort comme ſon grand-père ; et c'eſt en vertu de ce bill qu'on mit depuis ſa tête à prix. Tel était le ſort de cette famille infortunée, dont les malheurs n'étaient pas encore épuiſés. Il faut avouer que c'était oppoſer de la barbarie à la généroſité du roi de France.

Il paraît très-vraiſemblable que l'Angleterre ſe ſerait toujours déclarée contre *Louis XIV*, quand même il eût refuſé le vain titre de roi au fils de *Jacques II*. La monarchie d'Eſpagne entre les mains de ſon petit-fils ſemblait devoir armer néceſſairement contre lui les puiſſances maritimes. Quelques membres du parlement gagnés n'auraient pas arrêté le torrent de la nation. C'eſt un problème à réſoudre, ſi Mme de *Maintenon* ne penſa pas mieux que tout le conſeil, et ſi *Louis XIV* n'eut pas raiſon de laiſſer agir la hauteur et la ſenſibilité de ſon ame.

L'empereur *Léopold* commença d'abord cette guerre en Italie dès le printemps de l'année 1701. L'Italie a toujours été le pays le plus cher aux intérêts des empereurs. C'était celui où ſes armes pouvaient le plus aiſément pénétrer par le Tirol et par l'Etat de Veniſe ; car Veniſe, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maiſon d'Autriche que pour celle de France. Obligée d'ailleurs par des traités de donner paſſage aux troupes allemandes, elle accompliſſait ces traités ſans peine.

L'empereur, pour attaquer *Louis XIV* du côté de l'Allemagne, attendait que le corps germanique se fût ébranlé en sa faveur. Il avait des intelligences et un parti en Espagne; mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, si l'un des fils de *Léopold* ne se présentait pour les recueillir; et ce fils de l'empereur ne pouvait s'y rendre qu'à l'aide des flottes d'Angleterre et de Hollande. Le roi *Guillaume* hâtait les préparatifs. Son esprit, plus agissant que jamais dans un corps sans force et presque sans vie, remuait tout, moins pour servir la maison d'Autriche que pour abaisser *Louis XIV*.

Il devait au commencement de 1702 se mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce dessein. Une chute de cheval acheva de déranger ses organes affaiblis; une petite fièvre l'emporta †. Il mourut, ne répondant rien à ce que des prêtres anglais, qui étaient auprès de son lit, lui dirent sur leur religion, et ne marquant d'autre inquiétude que celle dont le tourmentaient les affaires de l'Europe.

Il laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire: et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe,

† 16 mars 1702.

et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de *Louis XIV*; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que *Louis* était affable. Il haïssait les femmes (*xx*) autant que *Louis* les aimait. *Louis* fesait la guerre en roi, et *Guillaume* en soldat. Il avait combattu contre le grand *Condé* et contre *Luxembourg*, laissant la victoire indécise entre *Condé* et lui à Senef, et réparant en peu de temps ses défaites à Steinkerque, à Nervinde; aussi fier que *Louis XIV*, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle impose. Si les beaux arts fleurirent en France par le soin de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'ame et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir

(*xx*) Voyez la note 7, page 117.

On a fait dire à *Guillaume*: *Le roi de France ne devrait point me haïr, je l'imite en beaucoup de choses, je le crains en plusieurs et je l'admire en tout.* On cite sur cela les mémoires de M. de *Dangeau*. Je ne me souviens point d'y avoir vu ces paroles: elles ne sont ni dans le caractère, ni dans le style du roi *Guillaume*. Elles ne se trouvent dans aucun mémoire anglais concernant ce prince, et il n'est pas possible qu'il ait dit qu'il imitait *Louis XIV*, lui dont les mœurs, les goûts, la conduite dans la guerre et dans la paix furent en tout l'opposé de ce monarque.

d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs; ceux-là sans doute donneront le nom de grand à *Guillaume* plutôt qu'à *Louis*. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frappés de cette hauteur, avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France sur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul Etat résister à tant de puissances; ceux qui estiment plus un roi de France qui fait donner l'Espagne à son petit-fils qu'un gendre qui détrône son beau-père; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi *Jacques*, ceux-là donneront à *Louis XIV* la préférence.

CHAPITRE XVIII.

Guerre mémorable pour la succession à la monarchie d'Espagne. Conduite des ministres et des généraux jusqu'en 1703.

A *Guillaume III* succéda la princesse *Anne* fille du roi *Jacques* et de la fille d'*Hyde*, avocat devenu chancelier, et l'un des grands-hommes de l'Angleterre. (31) Elle était mariée au prince de Danemarck, qui ne fut que son premier sujet. Dès qu'elle fut sur le trône, elle entra dans toutes les mesures du roi *Guillaume*, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces mesures étaient les vœux de la nation. Un roi fait ailleurs entrer aveuglément ses peuples dans toutes ses vues; mais à Londres un roi doit entrer dans celles de son peuple.

Ces dispositions de l'Angleterre et de la Hollande pour mettre, s'il se pouvait, sur le trône d'Espagne l'archiduc *Charles* fils de l'empereur, ou du moins pour résister aux *Bourbons*, méritent peut-être l'attention de tous les siècles. La Hollande devait, pour sa part, entretenir cent deux mille hommes de troupes, soit dans les garnisons, soit en campagne. Il s'en fallait beaucoup que la vaste monarchie espagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une pro-

(31) Plus connu comme homme d'Etat sous le nom de *Clarendon*, il a laissé une histoire des guerres civiles d'Angleterre sous *Charles I*, et plusieurs autres ouvrages de politique.

vince de marchands presque toute subjuguée en deux mois, trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maitres de l'Espagne, de Naples, de la Flandre, du Pérou et du Mexique. L'Angleterre promettait quarante mille hommes sans compter ses flottes. Il arrive dans toutes les alliances que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. L'Angleterre, au contraire, donna cinquante mille hommes dans la seconde année, au lieu de quarante; et vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ses troupes que de celles des alliés, sur les frontières de France, en Espagne, en Italie, en Irlande, en Amérique et sur ses flottes, près de deux cents mille soldats et matelots combattans; dépense presqu'incroyable pour qui considérera que l'Angleterre, proprement dite, n'est que le tiers de la France, et qu'elle n'avait pas la moitié tant d'argent monnayé; mais dépense vraisemblable aux yeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce et le crédit. Les Anglais ont porté toujours le plus grand fardeau de cette alliance. Les Hollandais ont insensiblement diminué le leur: car après tout, la république des Etats-Généraux n'est qu'une illustre compagnie de commerce: et l'Angleterre est un pays fertile, rempli de négocians et de guerriers.

L'empereur devait fournir quatre-vingt-dix mille hommes, sans compter les secours de l'Empire et des alliés qu'il espérait détacher de la maison de Bourbon; et cependant le petit-fils de *Louis XIV* régnait déjà paisiblement dans Ma-

drid ; et *Louis*, au commencement du siècle, était au comble de sa puissance et de sa gloire. Mais ceux qui pénétraient dans les ressorts des cours de l'Europe, et sur-tout de celle de France, commençaient à craindre quelques revers. L'Espagne, affaiblie sous les derniers rois du sang de *Charles-Quint*, l'était encore davantage dans les premiers jours du règne d'un *Bourbon*. La maison d'Autriche avait des partisans dans plus d'une province de cette monarchie. La Catalogne semblait prête à secouer le nouveau joug, et à se donner à l'archiduc *Charles*. Il était impossible que le Portugal ne se rangeât tôt ou tard du côté de la maison d'Autriche. Son intérêt visible était de nourrir chez les Espagnols, ses ennemis naturels, une guerre civile dont Lisbonne ne pouvait que profiter. Le duc de Savoie, à peine beau-père du nouveau roi d'Espagne, et lié aux *Bourbons* par le sang et les traités, paraissait déjà mécontent de ses gendres. Cinquante mille écus par mois, poussés depuis jusqu'à deux cents mille francs, ne paraissaient pas un avantage assez grand pour le retenir dans leur parti. Il lui fallait au moins le Montferrat-Mantouan et une partie du Milanais. Les hauteurs qu'il essuyait des généraux français, et du ministère de Versailles, lui faisaient craindre avec raison d'être bientôt compté pour rien par ses deux gendres, qui tenaient resserrés ses Etats de tous côtés. (32)

(32) On lui déclara, lorsqu'il se proposait d'aller voir à Milan son gendre *Philippe V*, qu'il ne serait reçu que comme un de ses courtisans, et que le roi d'Espagne ne pourrait, sans manquer à sa dignité, l'admettre à sa table.

Il avait déjà quitté brusquement le parti de l'Empire pour la France. Il était vraisemblable qu'étant si peu ménagé par la France, il s'en détacherait à la première occasion.

Quant à la cour de *Louis XIV* et à son royaume, les esprits fins y apercevaient déjà un changement que les grossiers ne voient que quand la décadence est arrivée. Le roi âgé de plus de soixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus si bien connaître les hommes ; il voyait les choses dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués et fascinés par une longue prospérité. Mme de *Maintenon*, avec toutes les qualités estimables qu'elle possédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'esprit nécessaires pour soutenir la gloire d'un Etat. Elle contribua à faire donner le ministère des finances en 1699 et celui de la guerre en 1701 à sa créature *Chamillart*, plus honnête homme que ministre, et qui avait plu au roi par la modestie de sa conduite, lorsqu'il était chargé de Saint-Cyr. Malgré cette modestie extérieure, il eut le malheur de se croire la force de porter ces deux fardeaux, que *Colbert* et *Louvois* avaient à peine soutenus. Le roi, comptant sur sa propre expérience, croyait pouvoir diriger heureusement ses ministres. Il avait dit après la mort de *Louvois* au roi *Jacques : J'ai perdu un bon ministre ; mais vos affaires et les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorsqu'il choisit *Barbesieux* pour succéder à *Louvois* dans le ministère de la guerre : *J'ai formé votre père*, lui

dit-il, (*yy*) *je vous formerai de même.* Il en dit à peu près autant à *Chamillart.* Un roi qui avait travaillé si long-temps et si heureusement semblait avoir droit de parler ainsi; mais sa confiance en ses lumières le trompait.

A l'égard des généraux qu'il employait, ils étaient souvent gênés par des ordres précis, comme des ambassadeurs qui ne devaient pas s'écarter de leurs instructions. Il dirigeait avec *Chamillart*, dans le cabinet de Mme de *Maintenon*, les opérations de la campagne. Si le général voulait faire quelque grande entreprise, il fallait souvent qu'il en demandât la permission par un courrier, qui trouvait à son retour, ou l'occasion manquée ou le général battu. (33)

(*yy*) Voyez les mémoires manuscrits de *Dangeau:* on les cite ici parce que ce fait rapporté par eux a été souvent confirmé par le maréchal de *la Feuillade*, gendre du secrétaire d'Etat *Chamillart*. *Louis XIV* n'avait que trois ans plus que *Louvois;* à la mort de *Mazarin* le roi avait vingt trois ans; *Louvois* en avait vingt, et était depuis plusieurs années adjoint de son père dans la place de ministre de la guerre.

(33) Le maréchal de *Berwick* rapporte dans ses mémoires que *Louis XIV* l'ayant consulté sur un plan imaginé par *Chamillart* pour la campagne de 1708, et dont l'exécution devait être confiée au maréchal, il n'eut pas de peine à en faire voir le ridicule au roi, qui ne put s'empêcher de lui dire en riant: *Chamillart croit en savoir beaucoup plus qu'aucun général, mais il n'y entend rien du tout.* Cependant *Chamillart* resta encore ministre, et dans la même campagne *Louis XIV* l'envoya en Flandre pour prononcer entre le duc de *Vendôme* et le maréchal de *Berwick* sur les moyens d'empêcher la prise de Lille.

Les dignités et les récompenses militaires furent prodiguées sous le ministère de *Chamillart*. On donna la permission à trop de jeunes gens d'acheter des régimens presque au sortir de l'enfance ; tandis que chez les ennemis un régiment était le prix de vingt ans de service. Cette différence ne fut ensuite que trop sensible dans plus d'une occasion, où un colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de chevaliers de St Louis, récompense inventée par le roi en 1693, et qui étaient l'objet de l'émulation des officiers, se vendirent dès le commencement du ministère de *Chamillart*. On les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La discipline militaire, l'ame du service, si rigidement soutenue par *Louvois*, tomba dans un relâchement funeste : ni le nombre des soldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les commissaires et l'inattention du ministre produisaient ce désordre. De-là naissait un inconvénient qui devait, toutes choses égales d'ailleurs, faire perdre nécessairement des batailles. Car, pour avoir un front aussi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'opposer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magasins ne furent plus ni assez grands ni assez tôt prêts. Les armes ne furent plus d'une assez bonne trempe. Ceux donc qui voyaient ces défauts du gouvernement, et qui savaient à quels généraux la France aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu

des premiers avantages qui promettaient à la France de plus grandes prospérités que jamais.(zz)

Le premier général qui balança la supériorité de la France fut un français ; car on doit appeler de ce nom le prince *Eugène*, quoiqu'il fût petit-fils de *Charles-Emmanuel* duc de Savoie. Son père, le comte de Soissons, établi en France, lieutenant-général des armées et gouverneur de Champagne, avait épousé *Olympe Mancini*, l'une des nièces du cardinal *Mazarin*. De ce mariage †, d'ailleurs malheureux, naquit à Paris ce prince si dangereux depuis à *Louis XIV*, et si peu connu de lui dans sa jeunesse. On le nomma d'abord en France le *chevalier de Carignan*. Il prit ensuite le petit collet. On l'appelait l'*abbé de Savoie*. On prétend qu'il demanda un régiment au roi, et qu'il essuya la mortification d'un refus accompagné de reproches. Ne pouvant réussir auprès de *Louis XIV*, il était allé servir l'empereur contre les Turcs dès l'an 1683. Les deux princes de *Conti*, allèrent le joindre en 1685. Le roi fit ordonner aux princes de *Conti*, et à tous ceux qui fesaient avec eux le voyage, de revenir. L'abbé de Savoie fut le seul qui (*a*)

(zz) Le compilateur des mémoires de Mme de *Maintenon* dit que vers la fin de la guerre précédente le marquis de *Nangis*, colonel du régiment du roi, lui disait qu'on ne pourrait empêcher la désertion de ses soldats qu'en faisant casser la tête aux déserteurs. Remarquez que le marquis, depuis maréchal de *Nangis*, ne fut colonel de ce régiment qu'en 1711.

† Octobre 1663.

(*a*) Par les instructions à moi envoyées et puisées dans le dépôt des affaires étrangères, il est évident que le prince *Eugène* était déjà parti en 1683, et que le marquis de *la Fare* s'est mépris dans ses mémoires, quand il fait partir les deux princes de *Conti* avec le prince *Eugène*, ce qui a induit les historiens en erreur.

n'obéit point. Il avait déjà déclaré qu'il renonçait à la France. Le roi, quand il l'apprit, dit à ses courtisans : *Ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte ?* et les courtisans assurèrent que l'abbé de Savoie serait toujours un esprit dérangé, un homme incapable de tout. On en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce prince, trop méprisé à la cour de France, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre et un grand-homme dans la paix; un esprit plein de justesse et de hauteur, ayant le courage nécessaire et dans les armées et dans le cabinet. Il a fait des fautes comme tous les généraux; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de *Louis XIV* et la puissance ottomane; il a gouverné l'Empire; et dans

Il y eut alors plusieurs jeunes seigneurs de la cour qui écrivirent aux princes de *Conti* des lettres indécentes, dans lesquelles ils manquaient de respect au roi et d'égards pour Mme de *Maintenon*, qui n'était encore que favorite. Les lettres furent interceptées, et ces jeunes gens disgraciés pour quelque temps.

Le compilateur des mémoires de *Maintenon* est le seul qui avance que le duc de *la Rocheguion* dit à son frère le marquis de *Liancour : Mon frère, si on intercepte votre lettre vous méritez la mort.* Premièrement, on ne mérite point la mort parce qu'une lettre coupable est interceptée, mais parce qu'on l'a écrite. Secondement, on ne mérite point la mort pour avoir écrit des plaisanteries. Il parut bien que ces seigneurs, qui tous rentrèrent en grâce, ne méritaient point la mort. Tous ces prétendus discours qu'on débite avec légéreté dans le monde, et qui sont ensuite recueillis par des écrivains obscurs et mercenaires, sont indignes de croyance.

le cours de ses victoires et de son ministère, il a mépriſé également le faste et les richesses. Il a même cultivé les lettres, et les a protégées autant qu'on le pouvait à la cour de Vienne. Agé alors de trente-sept ans, il avait l'expérience de ses victoires remportées sur les Turcs, et des fautes commises par les impériaux dans les dernières guerres, où il avait servi contre la France.

Il descendit en Italie par le Trentin sur les terres de Venise avec trente mille hommes, et la liberté entière de s'en servir comme il le voudrait. Le roi de France défendit d'abord au maréchal de *Catinat* de s'opposer au passage du prince *Eugène*, soit pour ne point commettre le premier acte d'hostilité, ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main; soit pour ménager les Vénitiens, qui étaient pourtant moins dangereux que l'armée allemande.

Cette faute de la cour en fit commettre d'autres à *Catinat*. Rarement réussit-on, quand on suit un plan qui n'est pas le sien. On sait d'ailleurs combien il est difficile dans ce pays, tout coupé de rivières et de ruisseaux, d'empêcher un ennemi habile de les passer. Le prince *Eugène* joignait à une grande profondeur de desseins une vivacité prompte d'exécution. La nature du terrain aux bords de l'Adige fesait encore que l'armée ennemie était plus ramassée, et la française plus étendue. *Catinat* voulait aller à l'ennemi; mais quelques lieutenans-généraux firent des difficultés, et formèrent des cabales contre lui. Il eut la faiblesse de ne se pas faire obéir. La modération de son esprit lui fit commettre

cette grande faute. *Eugène* força d'abord le poste de Carpi auprès du canal blanc, défendu par *St Fremont*, qui ne suivit pas en tout les ordres du général, et qui se fit battre. Après ce succès, l'armée allemande fut maîtresse du pays entre l'Adige et l'Adda ; elle pénétra dans le Bressan, et *Catinat* recula jusque derrière l'Oglio. Beaucoup de bons officiers approuvaient cette retraite qui leur paraissait sage, et il faut encore ajouter que le défaut des munitions promises par le ministre la rendait nécessaire. Les courtisans, et sur-tout ceux qui espéraient de commander à la place de *Catinat*, firent regarder sa conduite comme l'opprobre du nom français. Le maréchal de *Villeroi* persuada qu'il réparerait l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla, et le goût que le roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement en Italie. Le maréchal de *Catinat*, malgré les victoires de Stafarde et de la Marsaille, fut obligé de servir sous lui.

Le maréchal duc de *Villeroi*, fils du gouverneur du roi, élevé avec lui, avait eu toujours sa faveur : il avait été de toutes ses campagnes et de tous ses plaisirs : c'était un homme d'une figure agréable et imposante, très-brave, très-honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout. (*b*) Mais ses ennemis disaient qu'il était

(*b*) L'auteur, qui dans sa jeunesse eut l'honneur de le voir souvent, a droit d'assurer que c'était là son caractère. *La Beaumelle* qui insulte les maréchaux de *Villeroi* et de *Villars* et tant d'autres, dans ses notes du *Siècle de Louis XIV*, parle ainsi de feu M. le maréchal de *Villeroi*,

plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur et du plaisir de commander que des desseins d'un grand capitaine. Ils lui reprochaient un attachement à ses opinions qui ne déférait aux avis de personne.

Il vint en Italie donner des ordres au maréchal de *Catinat*, et des dégoûts au duc de Savoie. Il faisait sentir qu'il pensait en effet qu'un favori de *Louis XIV*, à la tête d'une puissante armée, était fort au-dessus d'un prince : il ne l'appelait que *Mons de Savoie :* il le traitait comme un général à la solde de France, et non comme un souverain, maître des barrières que la nature a mises entre la France et l'Italie. L'amitié de ce souverain ne fut pas aussi ménagée qu'elle était nécessaire. La cour pensa que la crainte ferait le seul nœud qui le retiendrait, et qu'une armée française, dont environ six à sept mille soldats piémontais étaient sans cesse environnés, répondrait de sa fidélité. Le maréchal de *Villeroi* agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire, et comme son supérieur dans le commandement. Le duc de Savoie avait le vain titre de généralissime ; mais le maréchal de *Villeroi* l'était. Il ordonna d'abord

pag. 102, tom. III des mémoires de Mme de *Maintenon Villeroi le fastueux, qui amusait les femmes avec tant de légéreté, et qui disait à ses gens, avec tant d'arrogance : A-t-on mis de l'or dans mes poches?* Comment peut-il attribuer, je ne dis pas à un grand seigneur, mais à un homme bien élevé, ces paroles qu'on attribuait autrefois à un financier ridicule? Comment peut-il parler de tant d'hommes du siècle passé, du ton d'un homme qui les aurait vus? et comment peut-on écrire si insolemment de telles indécences, de telles fausletés et de telles sottises?

que l'on attaquât le prince *Eugène* au poste de Chiari près de l'Oglio. Les officiers-généraux jugeaient qu'il était contre toutes les règles de la guerre d'attaquer ce poste †, pour des raisons décisives ; c'est qu'il n'était d'aucune conséquence, et que les retranchemens en étaient inabordables, qu'on ne gagnait rien en le prenant, et que, si on le manquait, on perdrait la réputation de la campagne. *Villeroi* dit au duc de Savoie qu'il fallait marcher, et envoya un aide de camp ordonner de sa part au maréchal de *Catinat* d'attaquer. Catinat se fit répéter l'ordre trois fois, puis se tournant vers les officiers qu'il commandait : *Allons donc*, dit-il, *Messieurs, il faut obéir.* On marcha aux retranchemens. Le duc de Savoie, à la tête de ses troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la France. *Catinat* chercha à se faire tuer. Il fut blessé ; mais, tout blessé qu'il était, voyant les troupes du roi rebutées, et le maréchal de *Villeroi* ne donnant point d'ordre, il fit la retraite ; après quoi il quitta l'armée, et vint à Versailles rendre compte de sa conduite au roi, sans se plaindre de personne.

†† Le prince *Eugène* conserva toujours sa supériorité sur le maréchal de *Villeroi*. Enfin, au cœur de l'hiver, un jour que ce maréchal dormait avec sécurité dans Crémone, ville assez forte et munie d'une très-grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie. Il se lève en hâte, monte à cheval ; la première chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi. Le maréchal aussitôt en

† 11 septemb. 1701. †† 2 février 1702.

fait prisonnier et conduit hors de la ville, sans savoir ce qui s'y passait, et sans pouvoir imaginer la cause d'un événement si étrange. Le prince *Eugène* était déjà dans Crémone. Un prêtre, nommé *Bazzoli*, prévôt de Ste Marie la neuve, avait introduit les troupes allemandes par un égout. Quatre cents soldats, entrés par cet égout dans la maison du prêtre, avaient sur le champ égorgé la garde des deux portes; les deux portes ouvertes, le prince *Eugène* entre avec quatre mille hommes. Tout cela s'était fait avant que le gouverneur, qui était espagnol, s'en fût douté, et avant que le maréchal de *Villeroi* fût éveillé. Le secret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions possibles avaient préparé l'entreprise. Le gouverneur espagnol se montre d'abord dans les rues avec quelques soldats; il est tué d'un coup de fusil; tous les officiers généraux sont ou tués ou pris, à la réserve du comte de *Rével* lieutenant-général, et du marquis de *Praslin*. Le hasard confondit la prudence du prince *Eugène*.

Le chevalier d'*Entragues* devait faire ce jour-là dans la ville une revue du régiment des vaisseaux, dont il était colonel; et déjà les soldats s'assemblaient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, précisément dans le temps que le prince *Eugène* entrait par l'autre. D'*Entragues* commence à courir par les rues avec ses soldats. Il résiste aux Allemands qu'il rencontre. Il donne le temps au reste de la garnison d'accourir. Les officiers, les soldats pêle-mêle, les uns mal armés, les autres presque nus, sans commandant, sans ordre, rempliſſent les rues, les places publiques. On combat

en confusion ; on se retranche de rue en rue, de place en place. Deux régimens irlandais, qui faisaient partie de la garnison, arrêtent les efforts des impériaux. Jamais ville n'avait été surprise avec plus de sagesse, ni défendue avec tant de valeur. La garnison était d'environ cinq mille hommes. Le prince *Eugène* n'en avait pas encore introduit plus de quatre mille. Un gros détachement de son armée devait arriver par le pont du Pô : les mesures étaient bien prises. Un autre hasard les dérangea toutes. Ce pont du Pô, mal gardé par environ cent soldats français, devait d'abord être saisi par les cuirassiers allemands qui, dans l'instant que le prince *Eugène* entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer. Il fallait pour cet effet qu'étant entrés par la porte du midi voisine de l'égout, ils fortifiassent sur le champ de Crémone du côté du nord par la porte du Pô, et qu'ils courussent au pont. Ils y allaient ; le guide qui les conduisait est tué d'un coup de fusil d'une fenêtre ; les cuirassiers prennent une rue pour une autre : ils alongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de temps, les Irlandais se jettent à la porte du Pô ; ils combattent et repoussent les cuirassiers : le marquis de *Praslin* profite du moment ; il fait couper le pont : alors le secours que l'ennemi attendait ne peut arriver, et la ville est sauvée.

Le prince *Eugène*, après avoir combattu tout le jour, toujours maître de la porte par laquelle il était entré, se retire enfin, emmenant le maréchal de *Villeroi* et plusieurs officiers-généraux prisonniers ; mais ayant manqué Crémone, que

son activité et sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donnée, et que le hasard et la valeur des Français et des Irlandais lui ôtèrent.

Le maréchal de *Villeroi*, extrêmement malheureux en cette occasion, fut condamné à Versailles par les courtisans, avec toute la rigueur et l'amertume qu'inspiraient sa faveur et son caractère, dont l'élévation leur paraissait trop approcher de la vanité. Le roi qui le plaignait sans le condamner, irrité qu'on blamât si hautement son choix, s'échappa à dire : (*c*) *On se déchaîne contre lui, parce qu'il est mon favori :* terme dont il ne se servit jamais pour personne que cette seule fois en sa vie. Le duc de *Vendôme* fut aussitôt nommé pour aller commander en Italie.

Le duc de *Vendôme*, petit-fils de *Henri IV*, était intrépide comme lui, doux, bienfesant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fier qu'avec des princes ; il se rendait l'égal de tout le reste. C'était le seul général sous lequel le devoir du service, et cet instinct de fureur purement animal et méchanique qui obéit à la voix des officiers, ne menassent point les soldats au combat : ils combattaient pour le duc de *Vendôme* ; ils auraient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de

(*c*) Voyez les mémoires de Dangeau.
On chantait à la cour, à Paris et dans l'armée :

Français, rendez grâce à Bellone.
Votre bonheur est sans égal;
Vous avez conservé Crémone
Et perdu votre général.

son

son génie l'engageait quelquefois. Il ne passait pas pour méditer ses desseins avec la même profondeur que le prince *Eugène*, et pour entendre comme lui l'art de faire subsister les armées. Il négligeait trop les détails; il laissait périr la discipline militaire; la table et le sommeil lui dérobaient trop de temps, aussi-bien qu'à son frère. Cette mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé; mais un jour d'action, il réparait tout par une présence d'esprit et par des lumières que le péril rendait plus vives; et ces jours d'action, il les cherchait toujours; moins fait, à ce qu'on disait, pour une guerre défensive, et aussi propre à l'offensive que le prince *Eugène*.

Ce désordre et cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison, et même sur sa personne: à force de haïr le faste, il en vint à une mal-propreté cynique, dont il n'y a point d'exemple; et son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut qui lui fit perdre, par son dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. On l'a vu manquer souvent du nécessaire. Son frère le grand-prieur, qui commanda sous lui en Italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il poussait encore plus loin, et qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, et deux princes, petits-fils de *Henri IV*, plongés dans une négligence de leurs personnes, dont les plus vils des hommes auraient eu honte.

Ce qui est plus surprenant encore, c'est ce mélange d'activité et d'indolence, avec lequel *Vendôme* fit contre *Eugène* une guerre vive d'artifice, de surprises, de marches, de passages de rivières, de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriers, de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuaient la victoire : telle fut celle de Luzara †, pour laquelle les *Te Deum* furent chantés à Vienne et à Paris. *Vendôme* était vainqueur, toutes les fois qu'il n'avait pas à faire au prince *Eugène* en personne : mais, dès qu'il le retrouvait en tête, la France n'avait plus aucun avantage.

Au milieu de ces combats, et des siéges de tant de châteaux et de petites villes, des nouvelles secrètes arrivent à Versailles ††, que le duc de Savoie, petit-fils d'une sœur de *Louis XIII*, beau-père du duc de Bourgogne, beau-père de *Philippe V*, va quitter les *Bourbons* et marchande l'appui de l'empereur. Tout le monde est surpris qu'il abandonne à la fois ses deux gendres, et même, à ce qu'on croit, ses véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettait tout ce que ses gendres lui avaient refusé, le Montferrat-Mantouan, Alexandrie, Valence, les pays entre le Pô et le Tanaro, et plus d'argent que la France ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'Angleterre ; car l'empereur en avait à peine pour soudoyer ses armées. L'Angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous pour la cause commune. Si le duc de Savoie consulta peu les lois des nations et celles de la

† 5 août 1702.

†† Janv. 1703.

nature, c'eſt une queſtion de morale, laquelle ſe mêle peu de la conduite des ſouverains. L'événement ſeul a fait voir à la fin qu'il ne manqua pas, au moins dans ſon traité, aux lois de la politique: mais il y manqua dans un autre point bien eſſentiel; ce fut en laiſſant ſes troupes à la merci des Français, tandis qu'il traitait avec l'empereur. Le duc de *Vendôme* les fit déſarmer †. Elles n'étaient à la vérité que de cinq mille hommes; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de Savoie.

A peine la maiſon de Bourbon a-t-elle perdu cet allié qu'elle apprend que le Portugal eſt déclaré contr'elle. *Pierre* roi de Portugal reconnaît l'archiduc *Charles* pour roi d'Eſpagne. Le conſeil impérial, au nom de cet archiduc, démembrait, en faveur de *Pierre II*, une monarchie dans laquelle il n'avait pas encore une ville: il lui cédait, par un de ces traités qui n'ont point eu d'exécution, Vigo, Bayonne, Alcantara, Badajoz, une partie de l'Eſtramadoure, tous les pays ſitués à l'occident de la rivière de la Plata en Amérique; en un mot, il partageait ce qu'il n'avait pas, pour acquérir ce qu'il pourrait en Eſpagne.

Le roi de Portugal, le prince de Darmſtadt miniſtre de l'archiduc, l'amirante de Caſtille ſon partiſan implorèrent même le ſecours du roi de Maroc. Non-ſeulement ils firent des traités

† 10 août 1703.

avec ce barbare, pour avoir des chevaux et du blé ; mais ils demandèrent des troupes. L'empereur de Maroc, *Muley Iſmaël*, le tyran le plus guerrier et le plus politique qui fût alors chez les nations mahométanes, ne voulut envoyer ſes troupes qu'à des conditions dangereuſes pour la chrétienté, et honteuſes pour le roi de Portugal : il demandait en otage un fils de ce roi, et des villes. Le traité n'eut point lieu. Les chrétiens ſe déchirèrent de leurs propres mains, ſans y joindre celles des barbares. Ce ſecours d'Afrique ne valait pas, pour la maiſon d'Autriche, celui d'Angleterre et de la Hollande.

Churchil, comte et enſuite duc de *Marlborough*, déclaré général des troupes anglaiſes et hollandaiſes dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France, qu'on eût vu depuis pluſieurs ſiècles. Il n'était pas comme ces généraux auxquels un miniſtre donne par écrit le projet d'une campagne, et qui après avoir ſuivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de ſervir encore. Il gouvernait alors la reine d'Angleterre, et par le beſoin qu'on avait de lui, et par l'autorité que ſa femme avait ſur l'eſprit de cette reine. Il menait le parlement par ſon crédit et par celui de *Godolphin* grand-tréſorier, dont le fils épouſa ſa fille. Ainſi, maître de la cour, du parlement, de la guerre et des finances, plus roi que n'avait été *Guillaume*, auſſi politique que lui, et beaucoup plus grand capitaine, il fit plus que les alliés n'oſaient eſpérer. Il avait, par-deſſus tous les

généraux de son temps, cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, et cette sérénité d'ame dans le péril, que les Anglais appellent *cold head*, *tête froide*. C'est peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux Anglais sur les Français dans les plaines de Poitiers, de Créci et d'Azincourt.

Marlborough, guerrier infatigable pendant la campagne, devenait un négociateur aussi agissant pendant l'hiver. Il allait à la Haye et dans toutes les cours d'Allemagne. Il persuadait les Hollandais de s'épuiser pour abaisser la France. Il excitait les ressentimens de l'électeur palatin. Il allait flatter la fierté de l'électeur de Brandebourg, lorsque ce prince voulut être roi. Il lui présentait la serviette à table, pour en tirer un secours de sept à huit mille soldats. Le prince *Eugène*, de son côté, ne finissait une campagne que pour aller faire lui-même à Vienne les préparatifs de l'autre. On sait si les armées en sont mieux pourvues, quand le général est le ministre. Ces deux hommes, tantôt commandans ensemble, tantôt séparément, furent toujours d'intelligence; ils conféraient souvent à la Haye avec le grand-pensionnaire *Heinsius* et le greffier *Fagel*, qui gouvernaient les Provinces-Unies avec autant de lumières que les *Barnevelt* et les de *Witt*, et avec plus de bonheur. Ils fesaient toujours de concert mouvoir les ressorts de la moitié de l'Europe contre la maison de Bourbon; et le ministère de France était alors bien faible pour résister long-temps à ces forces réunies. Le secret de leur projet de campagne

fut toujours gardé entr'eux. Ils arrangeaient eux-mêmes leurs desseins, et ne les confiaient à ceux qui les devaient seconder qu'au point de l'exécution. *Chamillart* au contraire n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, et jouant cependant le rôle d'un premier ministre, dans l'impuissance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de plusieurs mains subalternes. Son secret était quelquefois divulgué, avant même qu'il fût précisément ce qu'on devait faire. C'est ce que le marquis de *Feuquières* lui reproche avec raison: et Mme de *Maintenon* avoue dans ses lettres que cet homme qu'elle avait choisi était un ministre incapable. Ce fut-là une des principales causes du malheur de la France.

Dès que *Marlborough* eut le commandement des armées confédérées en Flandre, il fit voir qu'il avait appris l'art de la guerre sous *Turenne*. Il avait fait autrefois ses premières campagnes, volontaire sous ce général. On ne l'appelait dans l'armée que le bel anglais: mais le vicomte de *Turenne* avait jugé que le bel anglais serait un jour un grand-homme Il commença par élever des officiers subalternes et jusqu'alors inconnus, dont il démêlait le mérite, sans s'assujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appelons en France l'*ordre du tableau*. Il savait que, quand les grades ne sont que la suite de l'ancienneté, l'émulation périt; et qu'un officier, pour être plus ancien, n'est pas toujours meilleur. Il forma d'abord des hommes †.

† 1702.

Il gagna du terrain sur les Français sans combattre. Le premier mois, le comte d'*Athlone*, général hollandais, lui disputait le commandement; et dès le second, il fut obligé de lui déférer en tout. Le roi de France avait envoyé contre lui son petit-fils le duc de Bourgogne, prince sage et juste, né pour rendre les hommes heureux. Le maréchal de *Boufflers*, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée sous ce jeune prince. Mais le duc de Bourgogne, après avoir vu prendre plusieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches savantes de l'anglais, revint à Versailles † au milieu de la campagne. *Boufflers* resta seul témoin des succès de *Marlborough*, qui prit Venlo, Ruremonde, Liége, avançant toujours et ne perdant pas un moment la supériorité.

Marlborough, de retour à Londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans une monarchie et dans une république; créé duc par la reine, et ce qui est plus flatteur, remercié par les deux chambres du parlement, dont les députés vinrent le complimenter dans sa maison.

Il s'élevait cependant un homme qui semblait devoir rassurer la fortune de la France: c'était le maréchal duc de *Villars*, alors lieutenant-général, et que nous avons vu depuis généralissime des armées de France, d'Espagne et de Sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, officier plein d'audace et de confiance. Il avait été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au-delà de son devoir. Il déplut quelquefois à *Louis XIV*, et ce

† Septembre et octobre 1702.

qui était plus dangereux, à *Louvois*, parce qu'il leur parlait avec la même hardieſſe qu'il ſervait. On lui reprochait de n'avoir pas une modeſtie digne de ſa valeur : mais enfin on s'était aperçu qu'il avait un génie fait pour la guerre, et fait pour conduire des Français. On l'avait avancé en peu d'années, après l'avoir laiſſé languir long-temps.

Il n'y a guère eu d'hommes dont la fortune ait fait plus de jaloux, et qui ait dû moins en faire. Il a été maréchal de France, duc et pair, gouverneur de province : mais auſſi il a ſauvé l'État ; et d'autres qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtiſans, ont eu à peu-près les mêmes récompenſes. On lui a reproché juſqu'à ſes richeſſes, quoique médiocres, acquiſes par des contributions dans le pays ennemi, prix de ſa valeur et de ſa conduite ; pendant que ceux qui ont élevé des fortunes dix fois plus conſidérables par des voies honteuſes les ont poſſédées avec l'approbation univerſelle. Il n'a guère commencé à jouir de ſa renommée que vers l'âge de quatre-vingts ans. Il fallait qu'il ſurvécut à toute la cour pour goûter pleinement ſa gloire.

Il n'eſt pas inutile qu'on ſache quelle a été la raiſon de cette injuſtice dans les hommes : c'eſt que le maréchal de *Villars* n'avait point d'art. Il n'avait ni celui de ſe faire des amis avec de la probité et de l'eſprit, ni celui de ſe faire valoir, quoiqu'il parlât de lui-même comme il méritait que les autres en parlaſſent.

Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorſqu'il prenait congé pour aller commander l'armée :

Sire,

Sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, et je vous laisse au milieu des miens. Il dit aux courtisans du duc d'Orléans régent du royaume, devenus riches par ce bouleversement de l'Etat appelé système : *Pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours, où il se permettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déjà assez irrités par son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des lieutenans-généraux qui commandaient des détachemens dans l'Alsace. Le prince de Bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre Landau, défendue par *Mélac* pendant quatre mois. Ce prince fesait des progrès. Il avait les avantages du nombre, du terrain et d'un commencement de campagne heureux. Son armée était dans ces montagnes du Brisgau, qui touchent à la forêt noire : et cette forêt immense séparait les troupes bavaroises des françaises. *Catinat* commandait dans Strasbourg. Sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le prince de Bade avec tant de désavantage. L'armée de France eût été perdue sans ressource, et l'Alsace eût été ouverte par un mauvais succès. *Villars*, qui avait résolu d'être maréchal de France ou de périr, hasarda ce que *Catinat* n'osait faire. Il en obtint permission de la cour. Il marcha aux impériaux avec une armée inférieure vers Fridlingue, et donna la bataille qui porte ce nom.

La cavalerie se battait dans la plaine : l'infanterie française gravit au haut de la montagne

et attaqua l'infanterie allemande † retranchée dans des bois. J'ai entendu dire plus d'une fois au maréchal de *Villars* que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son infanterie, une voix cria : *Nous sommes coupés.* A ce mot, tous ses régimens s'enfuirent. Il court à eux, et leur crie : *Allons, mes amis, la victoire est à nous, vive le roi.* Les soldats répondent, *vive le roi*, en tremblant, et recommencent à fuir. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les Français étaient battus ; tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

Le prince de Bade, après avoir perdu trois mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieues à travers les bois et les défilés, tandis que pour preuve de sa défaite, le fort de Fridlingue capitulait, manda cependant à Vienne qu'il avait remporté la victoire, et fit chanter un *Te Deum*, plus honteux pour lui que la bataille perdue.

Les Français, remis de leur terreur panique, proclamèrent *Villars* maréchal de France sur le champ de bataille ; et le roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

†† Le maréchal de *Villars* joint enfin l'électeur de Bavière avec ses troupes victorieuses : il le trouve vainqueur de son côté, gagnant du terrain, et maître de la ville impériale de Ratisbonne, où l'Empire assemblé venait de conjurer sa perte.

† 14 octobre 1702. †† Avril 1703.

Villars était plus fait pour bien servir l'Etat en ne suivant que son génie que pour agir de concert avec un prince. Il mena, ou plutôt il entraîna l'électeur au-delà du Danube; et quand le fleuve fut passé, l'électeur se repentit, voyant que le moindre échec laisserait ses Etats à la merci de l'empereur. Le comte de *Styrum*, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, allait se joindre à la grande armée du prince de Bade auprès de Donavert. *Il faut les prévenir*, dit le maréchal au prince : *il faut tomber sur Styrum, et marcher tout-à-l'heure.* L'électeur temporisait: il répondait qu'il en devait conférer avec ses généraux et ses ministres. *C'est moi qui suis votre ministre et votre général*, lui répliquait *Villars. Vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille?* Le prince, occupé du danger de ses Etats, reculait encore; il se fâchait contre le général : *Eh bien*, lui dit *Villars, si votre altesse électorale ne veut pas saisir l'occasion avec ses Bavarois, je vais combattre avec les Français*; et aussitôt il donne ordre pour l'attaque. Le prince indigné, (*d*) et ne voyant dans ce français qu'un

(*d*) Tout ceci doit se trouver dans les mémoires du maréchal de *Villars* manuscrits; j'y ai lu ces détails. Le premier tome imprimé de ces mémoires est absolument de lui; les deux autres sont d'une main étrangère et un peu différente.

On voit par les dépêches du maréchal combien il avait à souffrir de la cour de Bavière: *Peut-être valait-il mieux lui plaire que de le bien servir. Ses gens en usent ainsi. Les Bavarois, les étrangers, tous ceux qui l'ont volé, friponné au jeu, livré à l'empereur, ont fait avec lui leur fortune, etc.*

Il entend par ces mots, *livré à l'empereur*, une intrigue que les ministres de l'électeur de Bavière formaient alors pour faire sa paix avec l'Autriche, dans le temps que la France combattait pour lui.

téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'était dans les plaines d'Hochstet auprès de Donavert.

† Après la première charge on vit encore un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie et la française, saisies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même temps, et le maréchal de *Villars* se vit presque seul quelques minutes sur le champ de bataille : il rallia les troupes, les ramena au combat, et remporta la victoire. On tua trois mille impériaux : on en prit quatre mille : ils perdirent leur canon et leur bagage. L'électeur se rendit maître d'Augsbourg. Le chemin de Vienne était ouvert. Il fut agité dans le conseil de l'empereur s'il sortirait de sa capitale.

La terreur de l'empereur était excusable : il était alors battu par-tout. Le duc de Bourgogne ††, ayant sous lui les maréchaux de *Tallart* et de *Vauban*, venait de prendre le vieux Brisac. *Tallart* venait non-seulement de reprendre Landau ; mais il avait encore défait auprès de Spire le prince de Hesse †††, depuis roi de Suède, qui voulait secourir la ville. Si l'on en croit le marquis de *Feuquières*, cet officier et ce juge si instruit dans l'art militaire, mais si sévère dans ses jugemens, le maréchal de *Tallart* ne gagna cette bataille que par une faute et par une méprise. Mais enfin il écrivit du champ de bataille au roi : *Sire, votre armée a pris plus d'étendards et de drapeaux qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

† 20 septemb. 1703. †† 6 septemb.
††† 14 novemb. 1703.

Cette action fut celle de toute la guerre où la baïonnette fit le plus de carnage. Les Français par leur impétuosité avaient un grand avantage en se servant de cette arme. Elle est devenue depuis plus menaçante que meurtrière. Le feu soutenu et roulant a prévalu. Les Allemands et les Anglais s'accoutumèrent à tirer par divisions avec plus d'ordre et de promptitude que les Français. Les Prussiens furent les premiers qui chargèrent leurs fusils avec des baguettes de fer. Le second roi de Prusse les disciplina, de sorte qu'ils pouvaient tirer six coups par minute très-aisément. Trois rangs tirant à la fois, et avançant ensuite rapidement, décident aujourd'hui du sort des batailles. Les canons de campagne font un effet non moins redoutable. Les bataillons que ce feu ébranle n'attendent pas l'attaque des baïonnettes, et la cavalerie achève de les rompre. Ainsi la baïonnette effraie plus qu'elle ne tue, et l'épée est devenue absolument inutile à l'infanterie. La force du corps, l'adresse, le courage d'un combattant ne lui servent plus de rien. Les bataillons sont devenus de grandes machines, dont la mieux montée dérange nécessairement celle qui lui est opposée. C'est précisément par cette raison que le prince *Eugène* a gagné contre les Turcs les célèbres batailles de Témisvar et de Belgrade, où les Turcs auraient eu probablement l'avantage par leur nombre supérieur, s'il y avait eu ce qu'on appelle une mêlée. Ainsi l'art de se détruire est non-seulement tout autre de ce qu'il était avant l'invention de la poudre, mais de ce qu'il était il y a cent ans.

Cependant la fortune de la France se soutenant d'abord si heureusement du côté de l'Allemagne, on présumait que le maréchal de *Villars* la pousserait encore plus loin, avec cette impétuosité, qui déconcertait la lenteur allemande : mais ce même caractère, qui en fesait un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'électeur de Bavière. Le roi voulait qu'un général ne fût fier qu'avec l'ennemi ; et l'électeur de Bavière fut assez malheureux pour demander un autre maréchal de France.

Villars lui-même fatigué des petites intrigues d'une cour orageuse et intéressée, des irrésolutions de l'électeur, et plus encore des lettres du ministre d'Etat *Chamillart* plein de prévention contre lui comme d'ignorance, demanda au roi sa retraite. Ce fut la seule récompense qu'il eut des opérations de guerre les plus savantes et d'une bataille gagnée. *Chamillart*, pour le malheur de la France, l'envoya dans le fond des Cévennes réprimer des paysans fanatiques, et il ôta aux armées françaises le seul général qui pût alors, ainsi que le duc de *Vendôme*, leur inspirer un courage invincible. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. *Louis XIV* avait alors des ennemis plus terribles, plus heureux et plus irréconciliables que ces habitans des Cévennes.

CHAPITRE XIX.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochstet, et ses suites.

Le duc de *Marlborough* était revenu vers les Pays-Bas au commencement de 1703, avec la même conduite et la même fortune. Il avait pris Bonn, résidence de l'électeur de Cologne. De-là il avait repris Hui, Limbourg, et s'était rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le maréchal de *Villeroi*, au sortir de sa prison, commandait en Flandre, et n'était pas plus heureux contre *Marlborough* qu'il ne l'avait été contre le prince *Eugène*. En vain le maréchal de *Boufflers* venait de remporter, avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'Eckeren, contre *Obdam* général hollandais. Un succès qui n'a point de suite n'est rien.

Cependant si le général anglais ne marchait pas au secours de l'empereur, la maison d'Autriche semblait perdue. L'électeur de Bavière était maître de Passau. Trente mille français, sous les ordres du maréchal de *Marsin*, qui avait succédé à *Villars*, inondaient le pays au-delà du Danube. Des partis couraient dans l'Autriche. Vienne était menacée d'un côté par les Français et les Bavarois, de l'autre par le prince *Ragotski*, à la tête des Hongrois combattans pour leur liberté, et secourus de l'argent de la France et de celui des Turcs. Alors le prince *Eugène* accourt d'Italie; il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne: il voit

à Heilbron le duc de *Marlborough*. Ce général anglais, que rien ne gênait dans sa conduite, et que sa reine et les Hollandais laissaient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'Empire. Il prend d'abord avec lui dix mille anglais d'infanterie et vingt-trois escadrons. Il hâte sa marche : il arrive vers le Danube auprès de Donavert, vis-à-vis les lignes de l'électeur de Bavière, dans lesquelles environ huit mille français et autant de bavarois retranchés gardaient les pays conquis par eux. Après deux heures de combat †, *Marlborough* perce à la tête de trois bataillons anglais, renverse les Bavarois et les Français. On dit qu'il tua six mille hommes et qu'il en perdit presqu'autant. Peu importe à un général le nombre des morts quand il vient à bout de son entreprise. Il prend Donavert : il passe le Danube : il met la Bavière à contribution.

Le maréchal de *Villeroi*, qui l'avait voulu suivre dans ses premières marches, l'avait tout d'un coup perdu de vue, et n'apprit où il était qu'en apprenant cette victoire de Donavert.

Le maréchal de *Tallart*, avec un corps d'environ trente mille hommes, vient pour s'opposer à *Marlborough* par un autre chemin et se joint à l'électeur ; dans le même temps le prince *Eugène* arrive et se joint à *Marlborough*.

Enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même Donavert, et dans les mêmes campagnes où le maréchal de *Villars* avait remporté une victoire un an auparavant. Il était alors dans

† 2 juillet 1704.

les Cévennes. Je sais qu'ayant reçu une lettre de l'Armée de *Tallart*, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la disposition des deux armées, et la manière dont le maréchal de *Tallart* voulait combattre, il écrivit au président de *Maisons* son beau-frère, que si le maréchal de *Tallart* donnait bataille en gardant cette position, il serait infailliblement défait. On montra la lettre à *Louis XIV*, elle a été publique.

L'armée de France, en comptant les Bavarois, était de quatre-vingt-deux bataillons et de cent soixante escadrons †, ce qui fesait à peu-près soixante mille combattans, parce que les corps n'étaient pas complets. Soixante-quatre bataillons et cent cinquante-deux escadrons composaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante-deux mille hommes; car on fait toujours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante et si décisive, mérite une attention particulière. On a reproché bien des fautes aux généraux français; la première était de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourrage, et de donner au maréchal de *Villeroi* le temps de tomber sur les Pays Bas dégarnis ou de s'avancer en Allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée française, étant un peu plus forte que celle des alliés, pouvait espérer de la défaire et que la victoire eût détrôné l'empereur. Le marquis de *Feuquières* compte douze fautes capitales que firent l'électeur,

† 13 août 1704.

Marsin et *Tallart*, avant et après la bataille. Une des plus considérables était de n'avoir point un gros corps d'infanterie à leur centre et d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du maréchal de *Villars* que cette disposition était inexcusable.

Le maréchal de *Tallart* était à l'aile droite, l'électeur avec *Marsin* à la gauche. Le maréchal de *Tallart* avait dans le courage toute l'ardeur et la vivacité française, un esprit actif, perçant, fécond en expédiens et en ressources. C'était lui qui avait conclu les traités de partage. Il était allé à la gloire et à la fortune par toutes les voies d'un homme d'esprit et de cœur. La bataille de Spire lui avait fait un très-grand honneur, malgré les critiques de *Feuquières*; car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public; de même que le général battu a toujours tort, quelque sage conduite qu'il ait eue.

Mais le maréchal de *Tallart* avait un malheur bien dangereux pour un général; sa vue était si faible qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas de lui. Ceux qui l'ont bien connu m'ont dit encore que son courage ardent, tout contraire à celui de *Marlborough*, s'enflammant dans la chaleur de l'action, ne laissait pas à son esprit une liberté assez entière. Ce défaut lui venait d'un sang sec et allumé. On sait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Le maréchal de *Marsin* n'avait jusque-là jamais commandé en chef; et avec beaucoup d'esprit et un sens droit, il avait, disait-on,

l'expérience d'un bon officier, plus que d'un général.

Pour l'électeur de Bavière, on le regardait moins comme un grand capitaine que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ses sujets, ayant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi et une heure. *Marlborough*, et ses anglais, ayant passé un ruisseau, chargeaient déjà la cavalerie de *Tallart*. Ce général, un peu avant ce temps-là, venait de passer à la gauche pour voir comment elle était disposée. C'était déjà un assez grand désavantage que l'armée de *Tallart* combattit sans que son général fût à sa tête. L'armée de l'électeur et de *Marsin* n'était point encore attaquée par le prince *Eugène*. *Marlborough* entama l'aile droite française près d'une heure avant qu'*Eugène* eût pu arriver vers l'électeur à la gauche.

Si tôt que le maréchal de *Tallart* apprend que *Marlborough* attaque son aile, il y court : il trouve une action furieuse engagée ; la cavalerie française trois fois ralliée et trois fois poussée. Il va vers le village de Blenheim, où il avait posté vingt-sept bataillons et douze escadrons. C'était une petite armée séparée : elle faisait un feu continuel sur celle de *Marlborough*. De ce village, où il donne ses ordres, il revole à l'endroit où *Marlborough*, avec de la cavalerie et des bataillons entre les escadrons, poussait la cavalerie française.

M. de *Feuquières* se trompe assurément, quand il dit que le maréchal de *Tallart* n'y était pas,

et qu'il fut pris prisonnier en revenant de l'aile de *Marsin* à la sienne. Toutes les relations conviennent, et il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était présent. Il y fut blessé ; son fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute sa cavalerie est mise en déroute en sa présence. *Marlborough* vainqueur perce d'un côté entre les deux armées françaises ; de l'autre, ses officiers-généraux percent aussi entre ce village de Blenheim et l'armée de *Tallart*, séparée encore de la petite armée qui est dans Blenheim.

Le maréchal de *Tallart*, dans cette cruelle situation, court pour rallier quelques escadrons. La faiblesse de sa vue lui fait prendre un escadron ennemi pour un français. Il est fait prisonnier par les troupes de Hesse, qui étaient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le général était pris, le prince *Eugène*, trois fois repoussé, gagnait enfin l'avantage. La déroute était déjà totale et la fuite précipitée dans le corps d'armée du maréchal de *Tallart*. La consternation et l'aveuglement de toute cette droite étaient au point qu'officiers et soldats se jetaient dans le Danube, sans savoir où ils allaient. Aucun officier-général ne donnait d'ordre pour la retraite ; aucun ne pensait ou à sauver ces vingt-sept bataillons et ces douze escadrons des meilleures troupes de France, enfermés si malheureusement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le maréchal de *Marsin* fit alors la retraite. Le comte du *Bourg*, depuis maréchal de France sauva une petite partie de l'infanterie, en se retirant par les marais d'Hochstet ; mais ni lui ni *Marsin*, ni per-

sonne, ne songea à cette armée qui restait encore dans Blenheim, attendant des ordres et n'en recevant point. Elle était d'onze mille hommes effectifs; c'étaient les plus anciens corps. Il y a plusieurs exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuses; mais l'endroit où on se trouve posté décide de tout. Ils ne pouvaient sortir des rues étroites d'un village, pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille devant une armée victorieuse, qui les eût à chaque instant accablés par un plus grand front, par son artillerie et par les canons même de l'armée vaincue, qui étaient déjà au pouvoir du vainqueur. L'officier-général qui devait les commander, le marquis de *Clairambault*, fils du maréchal de *Clairambault*, courut pour demander les ordres au maréchal de *Tallart*: il apprend qu'il est pris: il ne voit que des fuyards: il fuit avec eux, et va se noyer dans le Danube.

Sivières brigadier, qui était posté dans ce village, tente alors un coup hardi: il crie aux officiers d'Artois et de Provence de marcher avec lui: plusieurs officiers même des autres régimens y accourent; ils fondent sur l'ennemi, comme on fait une sortie d'une place assiégée; mais après la sortie, il faut rentrer dans la place. Un de ces officiers, nommé *des-Nonvilles*, revint à cheval un moment après dans le village avec milord *Orknay* du nom d'*Hamilton*. *Est-ce un anglais prisonnier que vous nous amenez?* lui dirent les officiers en l'entourant. *Non, Messieurs, je suis prisonnier moi-*

même, et je viens vous dire qu'il n'y a d'autre parti pour vous que de vous rendre prisonniers de guerre. Voilà le comte d'Orknay qui vous offre la capitulation. Toutes ces vieilles bandes frémirent; Navarre déchira et enterra ses drapeaux : mais enfin il fallut plier sous la nécessité; et cette armée se rendit sans combattre. Milord *Orknay* m'a dit que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans sa situation gênée. L'Europe fut étonnée que les meilleures troupes françaises eussent subi en corps cette ignominie. On imputait leur malheur à lâcheté : mais quelques années après, quatorze mille suédois se rendant à discrétion aux Russes en rase campagne ont justifié les Français.

Telle fut la célèbre bataille qui en France a le nom d'*Hochstet*, en Allemagne de *Pleintheim*, et en Angleterre de *Blenheim*. Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts, et près de huit mille blessés, et le plus grand nombre du côté du prince *Eugène*. L'armée française y fut presque entièrement détruite. De soixante mille hommes, si long-temps victorieux, on n'en rassembla pas plus de vingt mille effectifs.

Environ douze mille morts, quatorze mille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendards et de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée et douze cents officiers de marque au pouvoir du vainqueur, signalèrent cette journée. Les fuyards se dispersèrent; près de cent lieues de pays furent perdues en moins d'un mois. La Bavière entière, passée

sous le joug de l'empereur, éprouva tout ce que le gouvernement autrichien irrité avait de rigueur, et ce que le soldat vainqueur a de rapacité et de barbarie. L'électeur se réfugiant à Bruxelles rencontra sur le chemin son frère l'électeur de Cologne, chassé comme lui de ses Etats; ils s'embrassèrent en versant des larmes. L'étonnement et la consternation saisirent la cour de Versailles, accoutumée à la prospérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arrière-petit-fils de *Louis XIV*. Personne n'osait apprendre au roi une vérité si cruelle. Il fallut que Mme de *Maintenon* se chargeât de lui dire qu'il n'était plus invincible.

On a dit et on a écrit, et toutes les histoires ont répété que l'empereur fit ériger dans les plaines de Blenheim un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante (*e*) pour le roi de France: mais ce monument n'exista jamais. Il n'y a eu que l'Angleterre qui en ait érigé un à la gloire du duc de *Marlborough*. La reine et le parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre

(*e*) *Reboulet* assure que l'empereur *Léopold* fit ériger cette pyramide: on le crut en effet en France; le maréchal de *Villars* en 1707 envoya cinquante maîtres pour la détruire; on ne trouva rien. Le continuateur de *Thoïras*, qui n'a écrit que d'après les journaux de la Haye, suppose cette inscription et propose même de la changer en faveur des Anglais. Elle fut imaginée en effet par des français réfugiés oisifs. Il était très-commun alors, et il l'est encore aujourd'hui, de donner ses imaginations ou des contes populaires pour des vérités certaines. Autrefois les mémoires manquaient à l'histoire, aujourd'hui la multiplicité des mémoires lui nuit. Le vrai est noyé dans un océan de brochures.

un palais immenſe qui porte le nom de *Blenheim*. Cette bataille y eſt repréſentée dans les tableaux et ſur les tapiſſeries. Les remercimens des chambres du parlement, ceux des villes et des bourgades, les acclamations de l'Angleterre furent le premier prix qu'il reçut de ſa victoire. Le poëme du célèbre *Addiſſon*, monument plus durable que le palais de Blenheim, eſt compté, par cette nation guerrière et ſavante, parmi les récompenſes les plus honorables du duc de *Marlborough*. L'empereur le fit prince de l'Empire, en lui donnant la principauté de Mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu ſous ce titre, le nom de *Marlborough* étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France diſperſée laiſſe aux alliés une carrière ouverte du Danube au Rhin. Ils paſſent le Rhin: ils entrent en Alſace. Le prince *Louis de Bade*, général célèbre pour les campemens et pour les marches, inveſtit Landau que les Français avaient repris. Le roi des Romains *Joſeph* †, fils aîné de l'empereur *Léopold*, vient à ce ſiége. On prend Landau; on prend Trarbach.

Cent lieues de pays perdues n'empêchent pas que les frontières de la France ne fuſſent encore reculées. *Louis XIV* ſoutenait ſon petit-fils en Eſpagne, et était victorieux en Italie. Il fallait de grands efforts en Allemagne pour réſiſter à *Marlborough*; et on les fit. On raſſembla les débris de l'armée: on épuiſa les garniſons: on fit marcher

† 19 et 23 novemb. 1704.

marcher des milices. Le ministère emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée; et on rappela du fond des Cévennes le maréchal de *Villars* pour la commander. Il vint, et se trouva près de Trèves avec des forces inférieures, vis-à-vis le général anglais. Tous deux voulaient donner une nouvelle bataille. Mais le prince de Bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses troupes aux Anglais, *Villars* eut au moins l'honneur de faire décamper *Marlborough* †. C'était beaucoup alors. Le duc de *Marlborough*, qui estimait assez le maréchal de *Villars* pour vouloir en être estimé, lui écrivit en décampant: " Rendez-moi „ la justice de croire que ma retraite est la faute „ du prince de Bade, et que je vous estime en„ core plus que je ne suis fâche contre lui. "

Les Français avaient donc encore des barrières en Allemagne. La Flandre, où commandait le maréchal de *Villeroi* délivré de sa prison, n'était pas entamée. En Espagne, le roi *Philippe V* et l'archiduc *Charles* attendaient tous deux la couronne; le premier de la puissance de son grand-père, et de la bonne volonté de la plupart des Espagnols; le second, du secours des Anglais et des partisans qu'il avait en Catalogne et en Arragon. Cet archiduc, depuis empereur, et alors second fils de l'empereur *Léopold*, n'ayant rien que ce titre, était allé sur la fin de 1703, presque sans suite, à Londres implorer l'appui de la reine *Anne*.

Alors parut toute la puissance des Anglais. Cette nation, si étrangère dans cette querelle, four-

† Mai 1705.

nit au prince autrichien deux cents vaisseaux de transport, trente vaisseaux de guerre joints à dix vaisseaux hollandais, neuf mille hommes de troupes, et de l'argent pour aller conquérir un royaume. Mais cette supériorité que donnent le pouvoir et les bienfaits n'empêchait pas que l'empereur, dans sa lettre à la reine *Anne*, présentée par l'archiduc, ne refusât à cette souveraine sa bienfaitrice le titre de *Majesté*: on ne la traitait que de *Sérénité*, (*f*) selon le style de la cour de Vienne, que l'usage seul pouvait justifier, et que la raison a fait changer depuis, quand la fierté a plié sous la nécessité.

CHAPITRE XX.

Pertes en Espagne: pertes des batailles de Ramillies et de Turin, et leurs suites.

Un des premiers exploits de ces troupes anglaises fut de prendre Gibraltar, qui passait avec raison pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de terre: il n'y a point de port. Une baie longue, mal sûre et orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes et à l'artillerie de la forteresse et du mole: les bourgeois seuls de cette ville la défendraient contre mille vaisseaux et cent mille hommes. Mais cette force même fut la cause de la prise. Il n'y avait que cent hommes de garnison;

(*f*) *Rebenlet* dit que la chancellerie allemande donnait aux rois le titre de *dilection*, mais c'est celui des électeurs.

c'en était assez ; mais ils négligeaient un service qu'ils croyaient inutile. Le prince de Hesse avait débarqué avec dix-huit cents soldats dans l'isthme qui est au nord derrière la ville : mais de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable. La flotte tira en vain quinze mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approchèrent dans des barques sous le mole, dont l'artillerie devait les foudroyer ; elle ne joua point. Ils montent sur le mole ; ils s'en rendent maîtres : les troupes y accourent ; il fallut que cette ville imprenable se rendît. † Elle est encore aux Anglais dans le temps que j'écris. (*a*) L'Espagne, redevenue une puissance sous le gouvernement de la princesse de Parme, seconde femme de *Philippe V*, et victorieuse depuis en Afrique et en Italie, voit encore, avec une douleur impuissante, Gibraltar aux mains d'une nation septentrionale, dont les vaisseaux fréquentaient à peine, il y a deux siècles, la mer Méditerranée.

Immédiatement après la prise de Gibraltar, la flotte anglaise, maîtresse de la mer, attaqua, à la vue de Malaga, le comte de Toulouse amiral

† 4 août 1704.

(*a*) En 1740. *N. B.* Cette place est restée aux Anglais à la paix de 1748, à celle de 1763, et enfin à celle de 1783, après avoir essuyé un long blocus. Une armée combinée d'Espagnols et de Français, commandée par M. le duc de *Crillon* qui venait de prendre Minorque, se préparait en 1782 à tenter une attaque contre Gibraltar du côté de la mer : mais les batteries flottantes destinées à en détruire les défenses furent brûlées par les boulets rouges de la place.

de France : bataille indécise à la vérité, mais dernière époque de la puissance de *Louis XIV*. Son fils naturel, le comte de Toulouse, amiral du royaume, y commandait cinquante vaisseaux de ligne et vingt-quatre galères. Il se retira avec gloire et sans perte. Mais depuis †, le roi ayant envoyé treize vaisseaux pour attaquer Gibraltar, tandis que le maréchal de *Tessé* l'assiégeait par terre, cette double témérité perdit à la fois et l'armée et la flotte. Une partie des vaisseaux fut brisée par la tempête; une autre prise par les Anglais à l'abordage, après une résistance admirable; une autre brûlée sur les côtes d'Espagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flottes françaises, ni sur l'Océan, ni sur la Méditerranée. La marine rentra presque dans l'état dont *Louis XIV* l'avait tirée, ainsi que tant d'autres choses éclatantes, qui ont eu tous lui leur orient et leur couchant.

Ces mêmes Anglais, qui avaient pris pour eux Gibraltar, conquirent en six semaines le royaume de Valence et de Catalogne pour l'archiduc *Charles*. Ils prirent Barcelone, par un hasard qui fut l'effet de la témérité des assiégeans.

Les Anglais étaient sous les ordres d'un des plus singuliers hommes qu'ait jamais porté ce pays si fertile en esprits fiers, courageux et bizarres. C'était le comte *Péterborough*, homme qui ressemblait en tout à ces héros dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il était parti de Londres pour aller faire la guerre aux Maures en Afrique. Il avait, à vingt

† Mars 1705.

ans, commencé la révolution d'Angleterre, et s'était rendu le premier en Hollande auprès du prince d'Orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voyage, il s'était embarqué pour l'Amérique ; et de là il était allé à la Haye sur un vaisseau hollandais. Il perdit, il donna tout son bien, et rétablit sa fortune plus d'une fois. Il fesait alors la guerre en Espagne presque à ses dépens, et nourrissait l'archiduc et toute sa maison. C'était lui qui assiégeait Barcelone avec le prince de Darmstadt. (*b*). Il lui propose une attaque soudaine aux retranchemens qui couvrent le fort Mont-joui et la ville. Ces retranchemens, où le prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe crève dans le fort sur le magasin des poudres, et le fait sauter : le fort est pris : la ville capitule. Le vice-roi parle à *Péterborough* à la porte de cette ville. Les articles n'étaient pas encore signés, quand on entend tout à coup des cris et des hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le vice-roi à *Péterborough : nous capitulons avec bonne foi, et voilà vos anglais qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent, ils violent. Vous vous méprenez*, répondit le comte *Péterborough ; il faut que ce soit des troupes du prince de Darmstadt. Il n'y a qu'un moyen de sauver votre ville, c'est de me laisser entrer sur le champ avec mes anglais : j'apaiserai tout, et je reviendrai à la porte achever la capitulation.* Il

(*b*) L'histoire de *Reboulet* appelle ce prince chef des factieux, comme s'il eût été un espagnol révolté contre *Philippe V.*

parlait d'un ton de vérité et de grandeur, qui, joint au danger présent, persuada le gouverneur: on le laissa entrer. Il court avec ses officiers: il trouve des allemands et des catalans, qui, joints à la populace de la ville, saccageaient les maisons des principaux citoyens; il les chasse; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient: il rencontre la duchesse de *Popoli* entre les mains des soldats, prête à être déshonorée; il la rend à son mari. Enfin, ayant tout apaisé, il retourne à cette porte, et signe la capitulation. Les Espagnols étaient confondus de voir tant de magnanimité dans des anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoyables, parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de Barcelone se joignit encore l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. *Philippe V*, qui avait pour lui la plus grande partie de l'Espagne, n'avait ni généraux ni ingénieurs, ni presque de soldats. La France fournissait tout. Le comte de Toulouse revient bloquer le port avec vingt-cinq vaisseaux qui restaient à la France. Le maréchal de *Tessé* forme le siége, avec trente et un escadrons et trente-sept bataillons: mais la flotte anglaise arrive; la française se retire; le maréchal de *Tessé* lève le siége avec précipitation. Il laisse dans son camp des provisions immenses: il fuit et abandonne quinze cents blessés à l'humanité du comte *Péterborough*. Toutes ces pertes étaient grandes: on ne savait s'il en avait plus coûté auparavant à la France pour vaincre l'Espagne qu'il lui en coûtait alors pour la secourir. Toutefois le petit-fils de *Louis XIV* se

soutenait par l'affection de la nation castillane, qui met son orgueil à être fidelle, et qui persistait dans son choix.

Les affaires allaient bien en Italie. *Louis XIV* était vengé du duc de Savoie. Le duc de *Vendôme* avait d'abord repoussé avec gloire le prince *Eugène*, à la journée de Cassano près de l'Adda † : journée sanglante, et l'une de ces batailles indécises pour lesquelles on chante des deux côtés des *Te Deum*, mais qui ne servent qu'à la destruction des hommes, sans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de Cassano, il avait gagné pleinement celle de Cassinato, (*c*) en absence †† du prince *Eugène* : et ce prince étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vu encore un détachement de ses troupes entièrement défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrain au duc de *Vendôme*. Il ne restait plus guère que Turin à prendre. On allait l'investir : il ne paraissait pas possible qu'on le secourût. Le maréchal de *Villars*, vers l'Allemagne, poussait le prince de Bade. *Villeroi* commandait en Flandre une armée de quatre-vingts mille hommes ; et il se flattait de réparer contre *Marlborough* le malheur qu'il avait essuyé en

† 16 août 1705.

(*c*) C'était à la vérité un comte de *Reventlau*, né en Danemarck, qui commandait au combat de Cassinato ; mais il n'y avait que des troupes impériales.

La Beaumelle dit à ce sujet, dans ses notes sur l'histoire du siècle de *Louis XIV*, que *les Danois ne valent pas mieux ailleurs que chez eux*. Il faut avouer que c'est une chose rare de voir un tel homme outrager ainsi toutes les nations.

†† 19 avril 1706.

combattant le prince *Eugène*. Son trop de confiance en ses propres lumières fut plus que jamais funeste à la France.

Près de la Mehaigne, et vers les sources de la petite Ghette, le maréchal de *Villeroi* avait campé son armée. Le centre était à Ramillies, village devenu aussi fameux qu'Hochstet. Il eût pu éviter la bataille. Les officiers-généraux lui conseillaient ce parti; mais le désir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la disposition † de manière qu'il n'y avait pas un homme d'expérience qui ne prévit le mauvais succès. Des troupes de recrue, ni disciplinées, ni complètes, étaient au centre: il laissa les bagages entre les lignes de son armée; il posta sa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi. (*d*)

Marlborough, qui remarquait toutes ces fautes, arrange son armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée française ne peut aller attaquer sa droite: il dégarnit aussitôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre supérieur. M. de *Gassion* lieutenat-général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au maréchal: " Vous êtes perdu, si vous ne changez votre ordre " de bataille. Dégarnissez votre gauche, pour vous " opposer à l'ennemi à nombre égal. Faites rap- " procher vos lignes davantage. Si vous tardez un " moment il n'y a plus de ressource. " Plusieurs

† 23 mai 1706.

(*d*) Voyez les mémoires de *Feuquières*.

officiers

officiers appuyèrent ce conseil salutaire. Le maréchal ne les crut pas. *Marlborough* attaque. Il avait à faire à des ennemis rangés en bataille comme s'il les eût voulu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit; et l'histoire est en partie le récit des opinions des hommes: mais ne devait-on pas dire aussi que les troupes des alliés étaient mieux disciplinées, que leur confiance en leurs chefs et en leurs succès passés leur inspirait plus d'audace? N'y eut-il pas des régimens français, qui firent mal leur devoir? et les bataillons les plus inébranlables au feu ne font-ils pas la destinée des Etats? L'armée française ne résista pas une demi-heure. On s'était battu près de huit heures à Hochstet, et on avait tué près de huit mille hommes aux vainqueurs; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux mille cinq cents: ce fut une déroute totale: les Français y perdirent vingt mille hommes, la gloire de la nation, et l'espérance de reprendre l'avantage. La Bavière, Cologne avaient été perdues par la bataille d'Hochstet; toute la Flandre espagnole le fut par celle de Ramillies. *Marlborough* entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles: il prit Ostende: Menin se rendit à lui.

Le maréchal de *Villeroi* au désespoir, n'osait écrire au roi cette défaite. Il resta cinq jours sans envoyer de courriers. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui consternait déjà la cour de France. Et quand il reparut devant le roi, ce monarque, au lieu de lui faire des reproches,

lui dit : *Monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.*

Le roi tire aussitôt le duc de *Vendôme* d'Italie, où il ne le croyait pas nécessaire, pour l'envoyer en Flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. Il espérait du moins, avec apparence de raison; que la prise de Turin le consolerait de tant de pertes. Le prince *Eugène* n'était pas à portée de paraître pour secourir cette ville. Il était au-delà de l'Adige; et ce fleuve, bordé en-deçà d'une longue chaîne de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. Cette grande ville était assiégée par quarante-six escadrons et cent bataillons.

Le duc de *la Feuillade*, qui les commandait, était l'homme le plus brillant et le plus aimable du royaume : et quoique gendre du ministre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce maréchal de *la Feuillade*, qui érigea la statue de *Louis XIV* dans la place des victoires. On voyait en lui le courage de son père, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendait, pour récompense de la conquête de Turin, le bâton de maréchal de France. *Chamillart* son beau-père, qui l'aimait tendrement, avait tout prodigué pour lui assurer le succès. L'imagination est effrayée du détail des préparatifs de ce siége. Les lecteurs, qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions, seront peut-être bien aises de trouver ici quel fut cet immense et inutile appareil.

On avait fait venir cent quarante pièces de canon; et il est à remarquer que chaque gros

canon monté revient à environ deux mille écus. Il y avait cent dix mille boulets, cent six mille cartouches d'une façon et trois cents mille d'une autre, vingt et un mille bombes, vingt-sept mille sept cents grenades, quinze mille sacs à terre, trente mille instrumens pour le pionnage, douze cents mille livres de poudre. Ajoutez à ces munitions, le plomb, le fer et le fer-blanc, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpêtre, les outils de toute espèce. Il est certain que les frais de tous ces préparatifs de destruction suffiraient pour fonder et pour faire fleurir la plus nombreuse colonie. Tout siége de grande ville exige ces frais immenses; et quand il faut réparer chez soi un village ruiné, on le néglige.

Le duc de *la Feuillade*, plein d'ardeur et d'activité, plus capable que personne des entreprises qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui exigeaient de l'art, de la méditation et du temps, pressait ce siége contre toutes les règles. Le maréchal de *Vauban*, le seul général peut-être qui aimât mieux l'État que soi-même, avait proposé au duc de *la Feuillade* de venir diriger le siége comme ingénieur, et de servir dans son armée comme volontaire : mais la fierté de *la Feuillade* prit les offres de *Vauban* pour de l'orgueil caché sous de la modestie. Il fut piqué que le meilleur ingénieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il manda dans une lettre que j'ai vue : *J'espère prendre Turin à la Coborn*. Ce *Coborn* était le *Vauban* des alliés,

bon ingénieur, bon général, et qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par *Vauban*. Après une telle lettre, il fallait prendre Turin: mais l'ayant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, et n'ayant pas même entouré toute la ville, des secours, des vivres pouvaient y entrer: le duc de Savoie pouvait en sortir: et plus le duc de *la Feuillade* mettait d'impétuosité dans des attaques réitérées et infructueuses, plus le siége traînait en longueur.

Le duc de Savoie sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de *la Feuillade*. Celui-ci se détache du siége pour courir après le prince qui, connaissant mieux le terrain, échappe à ses poursuites. *La Feuillade* manque le duc de Savoie, et la conduite du siége en souffre.

Presque tous les historiens ont assuré que le duc de *la Feuillade* ne voulait point prendre Turin: ils prétendent qu'il avait juré à madame la duchesse de Bourgogne de respecter la capitale de son père; ils débitent que cette princesse engagea Mme de *Maintenon* à faire prendre toutes les mesures qui furent le salut de cette ville. Il est vrai que presque tous les officiers de cette armée en ont été long-temps persuadés: mais c'était un de ces bruits populaires qui décréditent le jugement des nouvellistes et qui déshonorent les histoires. Il eût été d'ailleurs bien contradictoire que le même général eût voulu manquer Turin et prendre le duc de Savoie.

Depuis le 13 mai jusqu'au 20 juin, le duc

de *Vendôme* au bord de l'Adige favorisait ce siége; et il comptait, avec soixante-dix bataillons et soixante escadrons, fermer tous les passages au prince *Eugène*.

Le général des impériaux manquait d'hommes et d'argent. Les merciers de Londres lui prêtèrent environ six millions de nos livres : il fit enfin venir des troupes des cercles de l'Empire. La lenteur de ces secours eût pu perdre l'Italie; mais la lenteur du siége de Turin était encore plus grande.

Vendôme était déjà nommé pour aller réparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie, il souffre que le prince *Eugène* passe l'Adige : il lui laisse traverser le canal blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large et en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le général français ne quitta les bords du Pô qu'après avoir vu le prince *Eugène* en état de pénétrer jusqu'auprès de Turin. Ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en Italie, tandis qu'elles paraissaient désespérées en Flandre, en Allemagne et en Espagne.

Le duc de *Vendôme* va donc rassembler vers Mons les débris de l'armée de *Villeroi*; et le duc d'Orléans, neveu de *Louis XIV*, vient commander vers le Pô les troupes du duc de *Vendôme*. Ces troupes étaient en désordre, comme si elles avaient été battues. *Eugène* avait passé le Pô à la vue de *Vendôme :* il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans; il prend Carpi, Corregio, Reggio; il dérobe une marche aux Français; enfin il

joint le duc de Savoie auprès d'Asti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le duc de *la Feuillade* au camp devant Turin. Le prince *Eugène* le suit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre : celui d'attendre le prince *Eugène* dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui, lorsqu'il était encore auprès de Veillane. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre : ceux qui le composaient étaient le maréchal de *Marsin*, celui-là même qui avait perdu la bataille d'Hochstet, le duc de *la Feuillade*, *Albergoti*, *Saint-Fremont* et d'autres lieutenans-généraux. " Messieurs, leur dit le duc „ d'Orléans, si nous restons dans nos lignes, nous „ perdons la bataille. Notre circonvallation est de „ cinq lieues d'étendue : nous ne pouvons border „ tous ces retranchemens. Vous voyez ici le régi„ ment de la marine, qui n'est que sur deux „ hommes de hauteur : là vous voyez des en„ droits entièrement dégarnis. La Doire, qui „ passe dans notre camp, empêchera nos troupes „ de se porter mutuellement de prompts secours. „ Quand le Français attend qu'on l'attaque, il „ perd le plus grand de ses avantages, cette im„ pétuosité et ces premiers momens d'ardeur, „ qui décident si souvent du gain des batailles. „ Croyez-moi, il faut marcher à l'ennemi. " Tous les lieutenans-généraux répondirent : *Il faut marcher*. Alors le maréchal de *Marsin* tire de sa poche un ordre du roi, par lequel on devait déférer à son avis en cas d'action : et son avis fut de rester dans les lignes.

Le duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avait envoyé à l'armée que comme un prince du sang, et non comme un général; et forcé de suivre le conseil du maréchal de *Marsin*, il se prépara à ce combat si désavantageux.

Les ennemis paraissaient vouloir former à la fois plusieurs attaques. Leurs mouvemens jetaient l'incertitude dans le camp des Français. Le duc d'Orléans voulait une chose, *Marsin* et *la Feuillade* une autre: on disputait, on ne concluait rien. Enfin on laisse les ennemis passer la Doire. Ils avancent sur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée sur la montagne des capucins, avait avec lui vingt mille hommes, et n'avait en tête que des milices, qui n'osaient l'attaquer. On lui envoie demander douze mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir: il donne des raisons spécieuses; on les écoute: le temps se perd. Le prince *Eugène* attaque les retranchemens †, et au bout de deux heures il les force. Le duc d'Orléans blessé s'était retiré pour se faire panser. A peine était-il entre les mains des chirurgiens qu'on lui apprend que tout est perdu, que les ennemis sont maîtres du camp, et que la déroute est générale. Aussitôt il faut fuir; les lignes, les tranchées sont abandonnées, l'armée dispersée. Tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire tombent dans les mains du vainqueur.

† 7 septembre 1706.

Le maréchal de *Marsin* blessé à la cuisse est fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse; et le maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier *Méthuin*, ambassadeur d'Angleterre auprès du duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc et le plus brave homme de son pays qu'on ait jamais employé dans les ambassades, avait toujours combattu à côté de ce souverain. Il avait vu prendre le maréchal de *Marsin*, et il fut témoin de ses derniers momens. Il m'a raconté que *Marsin* lui dit ces propres mots: *Croyez au moins, Monsieur, que ç'a été contre mon avis que nous vous avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le conseil de guerre, et elles étaient pourtant vraies: c'est que le maréchal de *Marsin*, en prenant congé à Versailles, avait représenté au roi qu'il fallait aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir Turin: mais *Chamillart*, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre et non présenter la bataille; et cet ordre, donné dans Versailles, fut cause que soixante mille hommes furent dispersés. Les Français n'avaient pas eu plus de deux mille hommes tués dans cette bataille: mais on a déjà vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui ferait retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout était si en désordre que le comte de *Médavi-Grancei*, qui était alors dans le Mantouan avec un corps de

troupes, et qui battit à Castiglione les impériaux †, commandés par le landgrave de Hesse, depuis roi de Suède, ne remporta qu'une victoire inutile, quoique complète. On perdit en peu de temps le Milanais, le Mantouan, le Piémont et enfin le royaume de Naples.

CHAPITRE XXI.

Suite des disgraces de la France et de l'Espagne. Louis XIV envoie son principal ministre demander la paix. Bataille de Malplaquet perdue etc.

La bataille d'Hochstet avait coûté à *Louis XIV* la plus florissante armée, et tout le pays du Danube au Rhin; elle avait coûté à la maison de Bavière tous ses Etats. La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avait chassé les Français d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toujours été dans toutes les guerres depuis *Charlemagne*. Il restait des troupes dans le Milanais, et cette petite armée victorieuse sous le comte de *Médavi*. On occupait encore quelques places. On proposa de céder tout à l'empereur, pourvu qu'il laissât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze mille hommes. L'empereur accepta cette capitulation. Le duc de Savoie y consentit. Ainsi l'empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en Italie. La conquête du royaume de

† 9 septembre 1706.

Naples et Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à cent cinquante mille pistoles, Mantoue à quarante mille. Parme, Modène, Luques, Gènes, malgré leur liberté, furent compris dans ces impositions.

L'empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'était pas ce *Léopold*, ancien rival de *Louis XIV*, qui, sous les apparences de la modération, avait nourri sans éclat une ambition profonde. C'était son fils aîné *Joseph*, vif, fier, emporté, et qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que son père. Si jamais empereur parut fait pour asservir l'Allemagne et l'Italie, c'était *Joseph I.* Il domina delà les monts: il rançonna le pape: il fit mettre de sa seule autorité, en 1706, les électeurs de Bavière et de Cologne au ban de l'Empire: il les dépouilla de leur électorat: il retint en prison les enfans du bavarois, et leur ôta jusqu'à leur nom. (1) Leur père n'eut d'autre ressource que

(1) Le duc de Bavière était père de ce jeune prince appelé par *Charles II* au trône d'Espagne, et mort à Bruxelles. L'électeur, dans son manifeste contre l'empereur, dit, en parlant de la mort de son fils, qu'il avait succombé à un mal qui *avait souvent sans péril attaqué son enfance*, avant qu'il eût été déclaré l'héritier de *Charles II*. Il ajoutait que l'étoile de la maison d'Autriche avait toujours été funeste à ceux qui s'étaient opposés à sa grandeur. Une accusation directe eût peut-être été moins insultante que cette terrible ironie. Le duc de Bavière, en se séparant de l'Empire pour s'unir à un prince en guerre avec l'Empire, donnait un prétexte à l'empereur. *Louis XIV* avait traité avec autant de dureté le duc de Lorraine et l'électeur palatin, et il avait moins d'excuses.

d'aller traîner sa disgrâce en France et dans les Pays-Bas. *Philippe V* lui céda depuis toute la Flandre espagnole en 1712. (*e*) S'il avait gardé cette province, c'était un établissement qui valait mieux que la Bavière, et qui le délivrait de l'assujettissement à la maison d'Autriche: mais il ne put jouir que des villes de Luxembourg, de Namur et de Charleroi; le reste était aux vainqueurs.

Tout semblait déjà menacer ce *Louis XIV* qui avait auparavant menacé l'Europe. Le duc de Savoie pouvait entrer en France. L'Angleterre et l'Ecosse se réunissaient, pour ne plus composer qu'un seul royaume; ou plutôt l'Ecosse, devenue province de l'Angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la France semblaient, vers la fin de 1706 et au commencement, de 1707, acquérir des forces nouvelles, et la France toucher à sa ruine. Elle était pressée de tous côtés, et sur mer et sur terre. De ces flottes formidables que *Louis XIV* avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. En Allemagne, Strasbourg était encore frontière; mais Landau perdu laissait toujours l'Alsace exposée. La Provence était menacée d'une invasion par terre et par mer. Ce qu'on avait perdu en Flandre faisait craindre pour le reste. Cependant, malgré tant de désastres, le corps de la France n'était point encore entamé; et dans une guerre si malheureuse, elle n'avait encore perdu que des conquêtes.

(*e*) Dans l'histoire de *Reboulet*, il est dit qu'il eut cette souveraineté dès l'an 1700: mais alors il n'avait que la vice-royauté.

Louis XIV fit face par-tout. Quoique par-tout affaibli, il réſiſtait, ou protégeait, ou attaquait encore de tous côtés. Mais on fut auſſi malheureux en Eſpagne qu'en Italie, en Allemagne et en Flandre. On prétend que le ſiége de Barcelone avait été encore plus mal conduit que celui de Turin.

Le comte de Toulouſe n'avait paru que pour ramener ſa flotte à Toulon. Barcelone ſecourue, le ſiége abandonné, l'armée françaiſe diminuée de moitié s'était retirée ſans munitions dans la Navarre, petit royaume qu'on conſervait aux Eſpagnols, et dont nos rois ajoutent encore le titre à celui de France, par un uſage qui ſemble au-deſſous de leur grandeur.

A ces déſaſtres s'en joignait un autre, qui parut déciſif. Les Portugais, avec quelques anglais, prirent toutes les places devant leſquelles ils ſe préſentèrent; et s'avancèrent juſque dans l'Eſtramadoure eſpagnole, différente de celle du Portugal. C'était un français devenu pair d'Angleterre qui les commandait, milord *Galloway*, autrefois comte de *Ruvigny*; tandis que le duc de *Berwick*, anglais et neveu de *Marlborough*, était à la tête des troupes de France et d'Eſpagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe V, incertain de ſa deſtinée, était dans Pampelune. *Charles*, ſon compétiteur, groſſiſſait ſon parti et ſes forces en Catalogne: il était maître de l'Arragon, de la province de Valence, de Carthagène, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglais avaient pris Gibraltar pour

eux, et lui avaient donné Minorque, Ivica et Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu'à Madrid. *Galloway* y entra † sans résistance, et fit proclamer roi l'archiduc *Charles*. Un simple détachement le fit aussi proclamer à Tolède (2)

Tout parut alors si désespéré pour *Philippe V* que le maréchal de *Vauban*, le premier des ingénieurs, le meilleur des citoyens, homme toujours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, et tous singuliers, proposa à la cour de France d'envoyer *Philippe V* régner en Amérique; ce prince y consentit. On l'eût fait embarquer avec les espagnols attachés à son parti. L'Espagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le commerce du Pérou et du Mexique n'eût plus été que pour les Français; et dans ce revers de la famille de *Louis XIV*, la France eût encore trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à Versailles: mais la constance des Castillans, et les fautes des ennemis, conservèrent la couronne à *Philippe V*. Les peuples aimaient dans *Philippe* le choix qu'ils avaient fait, et dans sa femme, fille du duc de Savoie, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au-dessus de son sexe, et une constance agissante dans le malheur. Elle allait

† 26 juin 1706.

(2) On tint à Madrid, au nom de l'archiduc, plusieurs conseils où furent appelés les hommes les plus distingués de son parti. Le marquis de *Ribas* secrétaire d'Etat sous *Charles II* y assista. C'était lui qui avait dressé le testament de ce prince en faveur de *Philippe V*. Des cabales de cour l'avaient fait disgracier. On lui proposa de déclarer que le testament avait été supposé; mais il ne voulut consentir à aucune déclaration qui pût affaiblir l'autorité de cet acte; ni les menaces ni les promesses ne purent l'ébranler.

elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zèle, et recevoir les dons que lui apportaient les peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de deux cents mille écus en trois semaines. Aucun des grands, qui avaient juré d'être fidelles, ne fut traître. Quand *Galloway* fit proclamer l'archiduc dans Madrid, on cria, *vive Philippe;* et à Tolède, le peuple ému chassa ceux qui avaient proclamé l'archiduc.

Les Espagnols avaient fait jusque-là peu d'efforts pour soutenir leur roi; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, et montrèrent en cette occasion une espèce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, et qui se rebutent. Il est difficile de donner un roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglais, les Autrichiens, qui étaient en Espagne, furent harcelés par-tout, manquèrent de vivres, firent des fautes presque toujours inévitables dans un pays étranger, et furent battus en détail. Enfin *Philippe V*, trois mois après être sorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant †, et fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avait éprouvé de froideur et de répugnance.

Louis XIV redoubla ses efforts, quand il vit que les Espagnols en faisaient; et tandis qu'il veillait à la sureté de toutes les côtes sur l'Océan et sur la Méditerranée, en y plaçant des milices; tandis qu'il avait une armée en Flandre, une auprès de Strasbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Roussillon; il envoyait encore de

† 22 septembre 1706.

nouvelles troupes au maréchal de *Berwick* dans la Castille.

† Ce fut avec ces troupes, secondées des Espagnols, que *Berwick* gagna la bataille importante d'Almanza sur *Galloway*. (3) Almanza, ville bâtie par les Maures, est sur la frontière de Valence : cette belle province fut le prix de la victoire. Ni *Philippe V* ni l'archiduc ne furent présens à cette journée ; et c'est sur quoi le fameux comte *Péterborough*, singulier en tout, s'écria *qu'on était bien bon de se battre pour eux*. C'est ce qu'il manda au maréchal de *Tessé*, et c'est ce que je tiens de sa bouche. Il ajoutait qu'il n'y avait que des esclaves qui combattissent pour un homme, et qu'il fallait combattre pour une nation. Le duc d'Orléans, qui voulait être à cette action, et qui devait commander en Espagne, n'arriva que le lendemain ; mais il profita de la victoire : il prit plusieurs places, et entr'autres Lérida, l'écueil du grand *Condé*. (4)

† 25 avril 1707.

(3) *Berwick* avait commandé avec succès en Espagne pendant l'année 1704. Des intrigues de cour le firent rappeler. Le maréchal de *Tessé* demandait un jour à la jeune reine pourquoi elle n'avait pas conservé un général dont les talens et la probité lui auraient été si utiles. *Que voulez-vous que je vous dise*, répondit-elle, *c'est un grand diable d'anglais, sec, qui va toujours tout droit devant lui*. Dans la campagne que termina la bataille d'Almanza, *Berwick* était instruit de l'état de l'armée alliée, et de ses projets, par un officier-général portugais qui, persuadé que l'alliance du roi de Portugal avec l'empereur était contraire à ses vrais intérêts, le trahissait par esprit de patriotisme. *Mém.*

(4) L'armée du duc d'Orléans prit aussi Saragosse ; lorsque

† D'un autre côté, le maréchal de *Villars*, remis en France à la tête des armées, uniquement parce qu'on avait besoin de lui, réparait en Allemagne le malheur de la journée d'Hochstet. Il avait forcé les lignes de Stolhoffen au-delà du Rhin, dissipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieues à la ronde, pénétré jusqu'au Danube. Ce succès passager faisait respirer sur les frontières de l'Allemagne; mais en Italie tout était perdu. Le royaume de Naples sans défense, et accoutumé à changer de maître, était sous le joug des victorieux; et le pape, qui n'avait pu empêcher que les troupes allemandes passassent par son territoire, voyait, sans oser murmurer, que l'empereur se fit son vassal malgré lui. C'est un grand exemple de la force des opinions reçues et du pouvoir de la coutume, qu'on puisse toujours s'emparer de Naples sans consulter le pape, et qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

Pendant que le petit-fils de *Louis XIV* perdait Naples, l'aïeul était sur le point de perdre la Provence et le Dauphiné. Déjà le duc de Savoie et le prince *Eugène* y étaient entrés par le col de Tende. Ces frontières n'étaient pas défendues

† les troupes françaises parurent à la vue de la ville, on fit accroire au peuple que ce camp qu'il voyait n'était pas un objet réel, mais une apparence causée par un sortilége: le clergé se rendit processionnellement sur les murailles pour exorciser ces fantômes; et le peuple ne commença à croire qu'il était assiégé par une armée réelle, que lorsqu'il vit les houssards abattre quelques têtes. *Mémoires de Berwick.*

† 22 mai 1707.

comme

comme le sont la Flandre et l'Alsace, théâtre éternel de la guerre, hérissé de citadelles que le danger avait averti d'élever. Point de pareilles précautions vers le Var, point de ces fortes places qui arrêtent l'ennemi, et qui donnent le temps d'assembler des armées. Cette frontière a été négligée jusqu'à nos jours, sans que peut-être on puisse en alléguer d'autre raison, sinon que les hommes étendent rarement leurs soins de tous les côtés. Le roi de France voyait, avec une indignation douloureuse, que ce même duc de Savoie, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, et le prince *Eugène*, qui avait été élevé dans sa cour, fussent prêts de lui enlever Toulon et Marseille.

† Toulon était assiégé et pressé : une flotte anglaise, maîtresse de la mer, était devant le port et le bombardait. Un peu plus de diligence, de précautions et de concert auraient fait tomber Toulon. Marseille sans défense n'aurait pas tenu ; et il était vraisemblable que la France allait perdre deux provinces. Mais le vraisemblable n'arrive pas toujours. On eut le temps d'envoyer des secours. On avait détaché des troupes de l'armée de *Villars*, dès que ces provinces avaient été menacées ; et on sacrifia les avantages qu'on avait en Allemagne pour sauver une partie de la France. Le pays par où les ennemis pénétraient est sec, stérile, hérissé de montagnes ; les vivres rares ; la retraite difficile. Les maladies, qui désolèrent l'armée ennemie, combattirent encore pour

† Août 1707.

Louis XIV. Le siége de Toulon fut levé, et bientôt la Provence délivrée †, et le Dauphiné hors de danger : tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le pays. *Charles-Quint* y avait échoué ; et de nos jours les troupes de la reine de Hongrie y échouèrent encore. (*f*)

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux Français : elle avait ravagé une grande étendue de terrain, et divisé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas que dans un temps d'épuisement, et lorsque la France comptait pour un grand succès d'être échappée à une invasion, *Louis XIV* aurait assez de grandeur et de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépérissement de ses forces maritimes, et malgré les flottes des Anglais, qui couvraient la mer. Ce projet fut proposé par des écossais attachés au fils de *Jacques II.* Le succès était douteux ; mais *Louis XIV* envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise.

† 22 août 1707.

(*f*) Le respect pour la vérité dans les plus petites choses oblige encore de relever le discours que le compilateur des mémoires de madame de *Maintenon* fait tenir par le roi de Suède *Charles XII* au duc de *Marlborough. Si Toulon est pris, je l'irai reprendre.* Ce général anglais n'était point auprès du roi de Suède dans le temps du siège. Il le vit dans Alt ranstad en avril 1707, et le siége de Toulon fut levé au mois d'août. *Charles XII* d'ailleurs ne se mêla jamais de cette guerre ; il refusa constamment de voir tous les français qu'on lui députa. On ne trouve dans les mémoires de *Maintenon* que des discours qu'on n'a ni tenus ni pu tenir ; et on ne peut regarder ce livre que comme un roman mal digéré.

Il a dit lui-même que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en soutenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits, et tenter de rétablir du moins sur le trône d'Ecosse le fils de *Jacques II*, pendant qu'on pouvait à peine maintenir *Philippe V* sur celui Espagne, c'était une idée pleine de grandeur, et qui après tout n'était pas destituée de vraisemblance.

Parmi les Ecossais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de Londres gémissaient d'être dans la dépendance des Anglais. Leurs vœux secrets appelaient unanimement le descendant de leurs anciens rois, chassé au berceau des trônes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit qu'il trouverait trente mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque secours de la France.

Louis XIV, qui dans ses prospérités passées avait fait tant d'efforts pour le père, en fit autant pour le fils, dans le temps même de ses revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante et dix bâtimens de transport furent préparés à Dunkerque. Six mille hommes furent embarqués †. Le comte de *Gacé*, depuis maréchal de *Matignon*, commandait les troupes. Le chevalier *Forbin Janson*, l'un des plus grands-hommes de mer conduisait la flotte. La conjoncture paraissait favorable; il

† Mars 1708.

n'y avait en Ecosse que trois mille hommes de troupes réglées. L'Angleterre était dégarnie. Ses soldats étaient occupés en Flandre sous le duc de *Marlborough*. Mais il fallait arriver; et les Anglais avaient en mer une flotte de près de cinquante vaisseaux de guerre. Cette entreprise fut entièrement semblable à celle que nous avons vue en 1744 en faveur du petit-fils de *Jacques II*. Elle fut prévenue par les Anglais. Des contre-temps la dérangèrent. Le ministère de Londres eut même le temps de faire revenir douze bataillons de Flandre. On se saisit dans Edimbourg des hommes les plus suspects. Enfin, le prétendant s'étant présenté aux côtes d'Ecosse, et n'ayant point vu de signaux convenus, tout ce que put faire le chevalier de *Forbin*, ce fut de le ramener à Dunkerque. Il sauva la flotte; mais tout le fruit de l'entreprise fut perdu. Il n'y eut que *Matignon* qui y gagna. Ayant ouvert les ordres de la cour en pleine mer, il y vit les provisions de maréchal de France; récompense de ce qu'il voulut et qu'il ne put faire.

Quelques (*g*) historiens ont supposé que la reine *Anne* était d'intelligence avec son frère.

(*g*) Entr'autres *Reboulet*, pag. 233 du tom. VIII. Il fonde ses soupçons sur ceux du chevalier de *Forbin*. Celui qui a donné au public tant de mensonges, sous le titre de mémoires de madame de *Maintenon*, et qui fit imprimer en 1752 à Francfort une édition frauduleuse du *Siècle de Louis XIV*, demande dans une des notes, qui sont ces historiens qui font prétendu que la reine *Anne* était d'intelligence avec son frère. *C'est un fantôme*, dit-il. Mais on voit ici clairement que ce n'est point un fantôme et que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'avait rien avancé que la preuve en main: il n'est pas permis d'écrire l'histoire autrement.

C'est une trop grande simplicité de penser qu'elle invitât son compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les temps: on a cru qu'elle le favorisait alors, parce que, depuis, elle le regarda en secret comme son héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur?

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaises, le roi crut qu'en faisant paraître le duc de Bourgogne son petit-fils à la tête des armées de Flandre, la présence de l'héritier présomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à se perdre. Ce prince, d'un esprit ferme et intrépide, était pieux, juste et philosophe. Il était fait pour commander à des sages. Elève de *Fénélon* archevêque de Cambrai, il aimait ses devoirs: il aimait les hommes; il voulait les rendre heureux. Instruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plutôt comme le fléau du genre humain et comme une nécessité malheureuse, que comme une source de gloire. On opposa ce prince philosophe au duc de *Marlborough*: on lui donna pour l'aider le duc de *Vendôme*. Il arriva ce qu'on ne voit que trop souvent: le grand capitaine ne fut pas assez écouté, et le conseil du prince balança souvent les raisons du général. Il se forma deux partis; et dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un, celui de la cause commune. Le prince *Eugène* était alors sur le Rhin; mais toutes les fois qu'il fut avec *Marlborough*, ils n'eurent jamais qu'un sentiment.

Le duc de Bourgogne était supérieur en forces;

la France, que l'Europe croyait épuisée, lui avait fourni une armée de près de cent mille hommes; et les alliés n'en avaient alors que quatre-vingts mille. Il avait encore l'avantage des négociations dans un pays si long-temps espagnol, fatigué de garnisons hollandaises, et où beaucoup de citoyens penchaient pour *Philippe V*. Des intelligences lui ouvrirent les portes de Gand et d'Ypres: mais les manœuvres de guerre firent évanouir le fruit des manœuvres de politique. La division, qui mettait de l'incertitude dans le conseil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, et que deux heures après on rebroussa vers l'Escaut, à Oudenarde: ainsi on perdit du temps. On trouva le prince *Eugène* et *Marlborough* qui n'en perdaient point, et qui étaient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde †; ce n'était pas une grande bataille, mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multiplièrent. Les régimens allaient où ils pouvaient sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

L'armée découragée se retira sans ordre, sous Gand, sous Tournai, sous Ypres, et laissa tranquillement le prince *Eugène*, maître du terrain, assiéger Lille avec une armée moins nombreuse.

Mettre le siége devant une ville aussi grande et aussi fortifiée que Lille, sans être maître de Gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'Ostende,

† 11 juillet 1708.

sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite, au hasard d'être à tout moment surpris; c'est ce que l'Europe appela une action téméraire, mais que la mésintelligence et l'esprit d'incertitude, qui régnaient dans l'armée française, rendirent excusable. C'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les escortaient, et qui devaient être battues par un nombre supérieur, furent victorieuses. L'armée du duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encore imparfaits, ne les attaqua pas. Lille fut prise † au grand étonnement de toute l'Europe, qui croyait le duc de Bourgogne plus en état d'assiéger *Eugène* et *Marlborough* que ces généraux en état d'assiéger Lille. Le maréchal de *Boufflers* la défendait pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoutumèrent tellement au fracas du canon et à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en temps de paix; et qu'une bombe qui tomba près de la salle de la comédie n'interrompit point le spectacle.

Le maréchal de *Boufflers* avait mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquilles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis, les cœurs des citoyens et les récompenses du roi. Les historiens, ou plutôt les écrivains de Hollande qui ont affecté de le blâmer, auraient dû se souvenir que, quand on

† 23 octobre 1708.

contredit la voix publique, il faut avoir été témoin et témoin éclairé, pour prouver ce qu'on avance. (*h*)

Cependant l'armée qui avait regardé faire le siége de Lille se fondait peu à peu; elle laissa prendre ensuite Gand, Bruges, et tous les postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les officiers attachés au duc de *Vendôme* reprochaient toutes ces fautes au conseil du duc de Bourgogne; et ce conseil rejetait tout sur le duc de *Vendôme*. Les esprits s'aigrissaient par le malheur. (*s*)

(*h*) Telle est l'histoire qu'un libraire, nommé *van-Duren*, fit écrire par le jésuite *la Motte*, réfugié en Hollande sous le nom de *la Hode*, continuée par *la Martinière*; le tout sur les prétendus mémoires d'un comte de... secrétaire d'Etat. Les mémoires de madame de *Maintenon*, encore plus remplis de mensonges, disent tome IV, page 119, que les assiégeans jetaient dans la ville des billets conçus en ces termes: *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas votre reine; nous ne lèverons pas le siége. On croira*, ajoute-t-il, *que Louis dans la ferveur du plaisir que lui donnait la certitude d'une victoire inattendue, offrit ou promit le trône à madame de Maintenon.* Comment dans *la ferveur* de l'impertinence peut-on mettre sur le papier ces nouvelles et ces discours de halles? comment cet insensé a-t-il pu pousser l'effronterie jusqu'à dire que le duc de Bourgogne trahit le roi son grand père et fit prendre Lille par le prince *Eugène*, de peur que madame de *Maintenon* ne fût déclarée reine?

(*s*) On peut voir les détails de cette campagne dans les mémoires de *Berwick*, mais il faut les lire avec précaution. *Berwick* était dans l'armée, mais humilié de servir sous *Vendôme*, et presque toujours d'un avis contraire au sien. *Vendôme*, fatigué des contradictions qu'il éprouvait, semblait avoir perdu, pendant cette campagne, son activité et ses talens. *Louis XIV* envoya deux fois *Chamillart* à l'armée comme un arbitre entre les généraux.

Durant le siége de Lille, *Marlborough* écrivit au maréchal de *Berwick* son neveu pour qu'il proposât à *Louis XIV* d'entamer une négociation pour la paix avec les députés de

Hollande

Un (*i*) courtisan du duc de Bourgogne dit un jour au duc de *Vendôme : Voilà ce que c'est de n'aller jamais à la messe ; aussi vous voyez quelles sont nos disgraces.* " Croyez-vous, lui répondit le „ duc de *Vendôme*, que *Marlborough* y aille plus souvent que moi ?" Les succès rapides des alliés enflaient le cœur de l'empereur *Joseph*. Despotique dans l'Empire, maître de Landau, il voyait le chemin de Paris presqu'ouvert par la prise de Lille. Déjà même un parti hollandais avait eu la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'auprès de Versailles, et avait enlevé sur le pont de Sève le premier écuyer du roi, croyant se saisir de la personne du dauphin, père du duc de Bourgogne. (*k*) La terreur était dans Paris.

Hollande, le prince *Eugène* et lui. On crut à la cour que cette proposition était la suite des inquiétudes de *Marlborough*, sur le succès du siége de Lille, et on obligea le duc de *Berwick* à faire une réponse négative. *Marlborough* aimait beaucoup la gloire et l'argent, et il pouvait alors désirer la paix comme le meilleur moyen de mettre sa fortune en sureté, et d'ajouter une autre espèce de gloire à sa réputation militaire qui ne pouvait plus croître. Bientôt après il s'opposa de toutes ses forces à cette paix qu'il avait désirée, parce que la guerre lui était devenue nécessaire pour soutenir son crédit dans sa patrie.

(*i*) Le marquis d'*O*.

(*k*) Ce furent des officiers au service de Hollande qui firent ce coup hardi. Presque tous étaient des français que la révocation fatale de l'édit de Nantes avait forcés de choisir une nouvelle patrie ; ils prirent la chaise du marquis de *Beringhen* pour celle du dauphin, parce qu'elle avait l'écusson de France. L'ayant enlevé, ils le firent monter à cheval ; mais comme il était âgé et infirme, ils eurent la politesse en chemin de lui chercher eux-mêmes une chaise de poste. Cela consuma du temps. Les pages du roi coururent

L'empereur avait autant d'espérance au moins d'établir son frère *Charles* en Espagne que *Louis XIV* d'y conserver son petit-fils. Déjà cette succession, que les Espagnols avaient voulu rendre indivisible, était partagée entre trois têtes. L'empereur avait pris pour lui la Lombardie et le royaume de Naples. *Charles* son frère avait encore la Catalogne et une partie de l'Arragon. L'empereur força alors le pape *Clément XI* à reconnaître l'archiduc pour roi d'Espagne. Ce pape, dont on disait qu'il ressemblait à *St Pierre*, parce qu'il affirmait, niait, se repentait et pleurait, avait toujours reconnu *Philippe V*, à l'exemple de son prédécesseur; et il était attaché à la maison de Bourbon. L'empereur l'en punit, en déclarant dépendans de l'Empire beaucoup de fiefs qui relevaient jusqu'alors des papes, et sur-tout Parme et Plaisance, en ravageant quelques terres ecclésiastiques, en se saisissant de la ville de Comacchio.

Autrefois un pape eût excommunié tout empereur qui lui aurait disputé le droit le plus léger; et cette excommunication eût fait tomber l'empereur du trône: mais la puissance des clefs étant réduite à peu près au point où elle doit l'être, *Clément XI*, animé par la France, avait osé un moment se servir de la puissance du glaive. Il arma, et s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, sous un gouvernement tout sacerdotal, n'étaient

rent après eux, le premier écuyer fut délivré, et ceux qui l'avaient enlevé furent prisonniers eux-mêmes; quelques minutes plus tard ils auraient pris le dauphin qui arrivait après *Beringhen* avec un seul garde.

pas faits pour manier l'épée. Il désarma; il laissa Comacchio en dépôt à l'empereur; il consentit à écrire à l'archiduc: *A notre très-cher fils roi catholique en Espagne.* Une flotte anglaise dans la Méditerranée, et les troupes allemandes sur ses terres, le forcèrent bientôt d'écrire: *A notre très-cher fils roi des Espagnes.* Ce suffrage du pape, qui n'était rien dans l'empire d'Allemagne, pouvait quelque chose sur le peuple espagnol, à qui on avait fait accroire que l'archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

† Restait à la monarchie espagnole, au-delà du continent, l'île de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flotte anglaise donna la Sardaigne à l'empereur *Joseph*; car les Anglais voulaient que l'archiduc son frère n'eût que l'Espagne. Leurs armes faisaient alors les traités de partage. Ils réservèrent la conquête de la Sicile pour un autre temps, et aimèrent mieux employer leurs vaisseaux à chercher sur les mers les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques-uns, qu'à donner à l'empereur de nouvelles terres.

La France était aussi humiliée que Rome, et plus en danger; les ressources s'épuisaient; le crédit était anéanti; les peuples, qui avaient idolâtré leur roi dans ses prospérités, murmuraient contre *Louis XIV* malheureux.

Des partisans, à qui le ministère avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ses besoins pressans, s'engraissaient du malheur public,

† Août 1708.

et insultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prêté était dissipé. Sans l'industrie hardie de quelques négocians, et sur-tout de ceux de Saint-Malo, qui allèrent au Pérou, et rapportèrent trente millions dont ils prêtèrent la moitié à l'Etat, *Louis XIV* n'aurait pas eu de quoi payer ses troupes. La guerre avait ruiné la France, et des marchands la sauvèrent. Il en fut de même en Espagne. Les galions, qui ne furent pas pris par les Anglais, servirent à défendre *Philippe*. Mais cette ressource de quelques mois ne rendait pas les recrues de soldats plus faciles. *Chamillart* élevé au ministère des finances et de la guerre, se démit en 1708 des finances, qu'il laissa dans un désordre que rien ne put réparer sous ce règne; et en 1709 il quitta le ministère de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes. Le public, d'autant plus sévère qu'il souffrait, ne songeait pas qu'il y a des temps malheureux où les fautes sont inévitables. (*l*) *Voisin* qui après lui gouverna l'Etat militaire, et *Desmarets* qui administra les finances, ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti. (6)

Le cruel hiver de 1709 acheva de désespérer

(*l*) L'histoire de l'ex-jésuite *la Motte*, rédigée par *la Martinière*, dit que *Chamillart* fut destitué du ministère des finances en 1703, et que la voix publique y appela le maréchal d'*Harcourt*. Les fautes de cet historien sont sans nombre.

(6) Pour bien juger *Desmarets* il faut lire le mémoire qu'il présenta au régent pour lui rendre compte de son administration; ce mémoire fait regretter que ce prince ne l'ait pas laissé à la tête des finances.

la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la France, périrent. Presque tous les arbres fruitiers gelèrent. Il n'y eut point d'espérance de récolte. On avait très-peu de magasins. Les grains qu'on pouvait faire venir à grands frais des Echelles du Levant et de l'Afrique pouvaient être pris par les flottes ennemies, auxquelles on n'avait presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. Le fléau de cet hiver était général dans l'Europe, mais les ennemis avaient plus de ressources. Les Hollandais surtout, qui ont été si long-temps les facteurs des nations, avaient assez de magasins pour mettre les armées florissantes des alliés dans l'abondance; tandis que les troupes de France, diminuées et découragées, semblaient devoir périr de misère.

Le roi vendit pour quatre cents mille francs de vaisselle d'or. Les plus grands seigneurs envoyèrent leur vaisselle d'argent à la monnaie. On ne mangea dans Paris que du pain bis pendant quelques mois. Plusieurs familles, à Versailles même, se nourrirent de pain d'avoine. Madame de *Maintenon* en donna l'exemple.

Louis XIV, qui avait déjà fait quelques avances pour la paix, n'hésita pas, dans ces circonstances funestes, à la demander à ces mêmes Hollandais autrefois si maltraités par lui.

Les Etats-Généraux n'avaient plus de stathouder depuis la mort du roi *Guillaume*; et les magistrats hollandais, qui appelaient déjà leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de rois. Les quatre commissaires hollandais, députés

à l'armée, traitaient avec fierté trente princes d'Allemagne à leur solde. *Qu'on faſſe venir Holſtein*, diſaient-ils; *qu'on diſe à Heſſe de nous venir parler.* (*m*) Ainſi s'expliquaient des marchands qui, dans la ſimplicité de leurs vêtemens et dans la frugalité de leurs repas, ſe plaiſaient à écraſer à la fois l'orgueil allemand qui était à leurs gages, et la fierté d'un grand roi autrefois leur vainqueur.

On les avait vus vendre à bas prix leur attachement à *Louis XIV* en 1665, ſoutenir leurs malheurs en 1672 et les réparer avec un courage intrépide; et alors ils voulaient uſer de leur fortune. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par de ſimples démonſtrations de ſupériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puiſſance: ils voulaient que leur Etat eût en ſouveraineté dix villes en Flandre, entr'autres Lille qui était entre leurs mains, et Tournai qui n'y était pas encore. Ainſi les Hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non-ſeulement aux dépens de la France, mais encore aux dépens de l'Autriche pour laquelle ils combattaient; comme Veniſe avait autrefois augmenté ſon territoire des terres de tous ſes voiſins. L'eſprit républicain eſt au fond auſſi ambitieux que l'eſprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après; car lorſque ce fantôme de négociation fut évanoui, lorſque

(*m*) C'eſt ce que l'auteur tient de la bouche de vingt perſonnes qui les entendirent parler ainſi à Lille après la priſe de cette ville. Cependant il ſe peut que ces expreſſions fuſſent moins l'effet d'une fierté groſſière que d'un ſtyle laconique aſſez en uſage dans les armées.

les armes des alliés eurent encore de nouveaux avantages, le duc de *Marlborough*, plus maître alors que sa souveraine en Angleterre, et gagné par la Hollande, fit conclure avec les États-Généraux, en 1709, ce célèbre traité de la barrière, par lequel ils resteraient maîtres de toutes les villes frontières qu'on prendrait sur la France, auraient garnison dans vingt places de la Flandre aux dépens du pays, dans Hui, dans Liége et dans Bonn; et auraient en toute souveraineté la haute Gueldre. Ils seraient devenus en effet souverains des dix-sept provinces des Pays-bas; ils auraient dominé dans Liége et dans Cologne. C'est ainsi qu'ils voulaient s'agrandir sur les ruines mêmes de leurs alliés. Ils nourrissaient déjà ces projets élevés, quand le roi leur envoya secrétement le président *Rouillé* pour essayer de traiter avec eux.

Ce négociateur vit d'abord dans Anvers deux magistrats d'Amsterdam, *Bruys* et *Vanderdussen*, qui parlèrent en vainqueurs, et qui déployèrent avec l'envoyé du plus fier des rois toute la hauteur dont ils avaient été accablés en 1672. On affecta ensuite de négocier quelque temps avec lui, dans un de ces villages que les généraux de *Louis XIV* avaient mis autrefois à feu et à sang. Quand on l'eut joué assez long-temps, on lui déclara qu'il fallait que le roi de France forçât le roi son petit-fils à descendre du trône sans aucun dédommagement; que l'électeur de Bavière *François-Marie*, et son frère l'électeur de Cologne demandassent grâce, ou que le sort des armes ferait les traités.

Les dépêches désespérantes du président de *Rouillé* arrivaient coup sur coup au conseil dans

le temps de la plus déplorable misère où le royaume eût été réduit dans les temps les plus funestes. L'hiver de 1709 laissait des traces affreuses ; le peuple périssait de famine. Les troupes n'étaient point payées ; la désolation était par-tout. Les gémissemens et les terreurs du public augmentaient encore le mal.

Le conseil était composé du dauphin, du duc de Bourgogne son fils, du chancelier de France *Pontchartrain*, du duc de *Beauvilliers*, du marquis de *Torci*, du secrétaire d'Etat de la guerre *Chamillart* et du contrôleur-général *Desmarets*. Le duc de *Beauvilliers* fit une peinture si touchante de l'état où la France était réduite, que le duc de Bourgogne en versa des larmes et tout le conseil y mêla les siennes. Le chancelier conclut à faire la paix à quelque prix que ce pût être. Les ministres de la guerre et des finances avouèrent qu'ils étaient sans ressource. *Une scène si triste*, dit le marquis de *Torci*, *serait difficile à décrire, quand même il serait permis de révéler le secret de ce qu'elle eut de plus touchant.* Ce secret n'était que celui des pleurs qui coulèrent.

Le marquis de *Torci*, dans cette crise, proposa d'aller lui-même partager les outrages qu'on faisait au roi dans la personne du président *Rouillé* ; mais comment pouvait-il espérer d'obtenir ce que les vainqueurs avaient déjà refusé ? il ne devait s'attendre qu'à des conditions plus dures.

Les alliés commençaient déjà la campagne. *Torci* va sous un nom emprunté jusque dans la Haye †. Le grand-pensionnaire *Heinsius* est bien

† 22 mai 1709.

étonné, quand on lui annonce que celui qui est regardé chez les étrangers comme le principal ministre de France est dans son antichambre. *Heinsius* avait été autrefois envoyé en France par le roi *Guillaume*, pour y discuter ses droits sur la principauté d'Orange. Il s'était adressé à *Louvois* secrétaire d'Etat ayant le département du Dauphiné, sur la frontière duquel Orange est située. Le ministre de *Guillaume* parla vivement, non-seulement pour son maître, mais pour les réformés d'Orange. Croirait-on que *Louvois* lui répondit *qu'il le ferait mettre à la bastille?* (*n*) Un tel discours tenu à un sujet eût été odieux; tenu à un ministre étranger, c'était un insolent outrage au droit des nations. On peut juger s'il avait laissé des impressions profondes dans le cœur du magistrat d'un peuple libre.

Il y a peu d'exemples de tant d'orgueil suivi de tant d'humiliations. Le marquis de *Torci*, suppliant dans la Haye au nom de *Louis XIV*, s'adressa au prince *Eugène* et au duc de *Marlborough*, après avoir perdu son temps avec *Heinsius*. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le prince y trouvait sa grandeur et sa vengeance; le duc sa gloire et une fortune immense qu'il aimait également; le troisième, gouverné par les deux autres, se regardait comme un spartiate qui abaissait un roi de Perse. Ils proposèrent non pas une paix, mais une trêve; et pendant cette trêve une satisfaction entière pour tous leurs alliés, et

(*n*) Voyez les mémoires de *Torci*, tome III, page 2; ils ont confirmé tout ce qui est avancé ici.

aucune pour les alliés du roi ; à condition que le roi se joindrait à ses ennemis pour chasser d'Espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois, et que pour sureté il commencerait par céder à jamais dix villes aux Hollandais dans la Flandre, par rendre Strasbourg et Brisac, et par renoncer à la souveraineté de l'Alsace. *Louis XIV* ne s'était pas attendu, quand il refusait autrefois un régiment au prince *Eugène*, quand *Churchil* n'était pas encore colonel en Angleterre, et qu'à peine le nom de *Heinsius* lui était connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles lois. En vain *Torci* voulut tenter *Marlborough* par l'offre de quatre millions : le duc qui aimait autant la gloire que l'argent, et qui, par ses gains immenses produits par des victoires, était au-dessus de quatre millions, laissa au ministre de France la douleur d'une proposition honteuse et inutile. *Torci* rapporta au roi les ordres de ses ennemis. *Louis XIV* fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux ; il adressa aux gouverneurs des provinces, aux communautés des villes, une lettre circulaire, par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encore soutenir, il excitait leur indignation, leur honneur et même leur pitié. (*o*) Les politiques dirent que *Torci*

(*o*) L'auteur des mémoires de madame de *Maintenon* dit, p. 92 et 93 du tome V, que *le duc de Marlborough et le prince Eugène* gagnèrent *Heinsius*, comme si *Heinsius* avait eu besoin d'être gagné. Il met dans la bouche de *Louis XIV*, au lieu des belles paroles qu'il prononça en plein conseil, ces mots bas et plats : *Alors comme alors*. Il cite l'auteur

n'était allé s'humilier à la Haye que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier *Louis XIV* aux yeux de l'Europe, et pour animer les Français par le ressentiment de l'outrage fait en sa personne à la nation ; mais il n'y était allé réellement que pour demander la paix. On laissa même encore quelques jours le président *Rouillé* à la Haye, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes: et pour toute réponse, les Etats ordonnèrent à *Rouillé* de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des réponses si dures, dit en plein conseil : *Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Il se prépara donc à tenter encore la fortune en Flandre. La famine, qui désolait les campagnes, fut une ressource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain se firent soldats. Beaucoup de terres restèrent en friche ; mais on eut une armée. Le maréchal de *Villars*, qu'on avait envoyé commander l'année précédente en Savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, et qui avait eu quelques petits succès, fut rappelé en Flandre, comme celui en qui l'Etat mettait son espérance.

Déjà *Marlborough* avait pris Tournai, dont *Eugène* avait couvert le siége. Déjà ces deux géné-

du *Siècle de Louis XIV*, et le reprend d'avoir dit que *Louis XIV fit afficher sa lettre circulaire dans les rues de Paris.* Nous avons confronté toutes les éditions du *Siècle de Louis XIV.* Il n'y a pas un seul mot de ce que cite cet homme, pas même dans l'édition subreptice qu'il fit à Francfort en 1752.

raux marchaient pour investir Mons. Le maréchal de *Villars* s'avança pour les en empêcher. Il avait avec lui le maréchal de *Boufflers*, son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. *Boufflers* aimait véritablement le roi et la patrie. Il prouva en cette occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un Etat monarchique, et sur-tout sous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a sans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur. (*p*)

(*p*) Cet endroit mérite d'être éclairci. L'auteur célèbre de l'*Esprit des lois* dit que l'honneur est le principe des gouvernemens monarchiques, et la vertu le principe des gouvernemens républicains.

Ce sont-là des idées vagues et confuses qu'on a attaquées d'une manière aussi vague; parce que rarement on convient de la valeur des termes, rarement on s'entend. L'honneur est le désir d'être honoré, d'être estimé: de-là vient l'habitude de ne rien faire dont on puisse rougir. La vertu est l'accomplissement des devoirs, indépendamment du désir de l'estime: de-là vient que l'honneur est commun, la vertu rare.

Le principe d'une monarchie, ou d'une république, n'est ni l'honneur ni la vertu. Une monarchie est fondée sur le pouvoir d'un seul; une république est fondée sur le pouvoir que plusieurs ont d'empêcher le pouvoir d'un seul. La plupart des monarchies ont été établies par des chefs d'armées, les républiques par des citoyens assemblés. L'honneur est commun à tous les hommes, et la vertu rare dans tout gouvernement. L'amour propre de chaque membre d'une république veille sur l'amour-propre des autres; chacun voulant être maître, personne ne l'est; l'ambition de chaque particulier est un frein public, et l'égalité règne.

Dans une monarchie affermie, l'ambition ne peut s'élever qu'en plaisant au maître, ou à ceux qui gouvernent sous le maître. Il n'y a dans ces premiers ressorts ni honneur ni vertu, de part ni d'autre; il n'y a que de l'intérêt. La

Dès que les Français s'avancèrent pour s'opposer à l'investissement de Mons, les alliés vinrent les attaquer près des bois de Blangies et du village de Malplaquet.

L'armée des alliés était d'environ quatre-vingts mille combattans, et celle du maréchal de *Villars* d'environ soixante et dix mille. Les Français traînaient avec eux quatre-vingts pièces de canon, les alliés, cent quarante. Le duc de *Marlborough* commandait l'aile droite, où étaient les Anglais et les troupes allemandes à la solde d'Angleterre. Le prince *Eugène* était au centre; *Tilli* et un comte de *Nassau*, à la gauche avec les Hollandais.

† Le maréchal de *Villars* prit pour lui la gauche, et laissa la droite au maréchal de *Boufflers*. Il avait retranché son armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes infé-

vertu est en tout pays le fruit de l'éducation et du caractère. Il est dit dans l'*Esprit des lois* qu'il faut plus de vertu dans une république; c'est en un sens tout le contraire: il faut beaucoup plus de vertu dans une cour, pour résister à tant de séductions. Le duc de *Montausier*, le duc de *Beauvilliers* étaient des hommes d'une vertu très austère. Le maréchal de *Villeroi* joignit des mœurs plus douces à une probité non moins incorruptible. Le marquis de *Torci* a été un des plus honnêtes hommes de l'Europe, dans une place où la politique permet le relâchement dans la morale. Les contrôleurs-généraux *le Pelletier* et *Chamillart* passèrent pour être moins habiles que vertueux.

Il faut avouer que *Louis XIV*, dans cette guerre malheureuse, ne fut guère entouré que d'hommes irréprochables; c'est une observation très-vraie, et très importante dans une histoire où les mœurs ont tant de part.

† 1 septembre 1709.

rieures en nombre, long-temps malheureuses, dont la moitié était composée de nouvelles recrues, et convenable encore à la situation de la France, qu'une défaite entière eût mise aux derniers abois. Quelques historiens ont blâmé le général dans sa disposition : *Il devait*, disaient-ils, *passer une large trouée, au lieu de la laisser devant lui.* Ceux qui de leur cabinet jugent ainsi ce qui se passe sur un champ de bataille ne sont-ils pas trop habiles ?

Tout ce que je sais, c'est ce que le maréchal dit lui-même que les soldats, qui ayant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jetèrent une partie pour courir plus légérement au combat. Il y a eu depuis plusieurs siècles peu de batailles plus disputées et plus longues, aucune plus meurtrière. Je ne dirai autre chose de cette bataille que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattaient les Hollandais, fut presque toute détruite, et même poursuivie la baïonnette au bout du fusil. *Marlborough* à la droite faisait et soutenait les plus grands efforts. Le maréchal de *Villars* dégarnit un peu son centre pour s'opposer à *Marlborough*. et alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens qui le couvraient furent emportés. Le régiment des gardes, qui les défendait, ne put résister. Le maréchal, en accourant de sa gauche à son centre, fut blessé, et la bataille fut perdue. Le champ de bataille fut jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés, sur-tout au quartier des Hollandais. La France ne perdit

guère plus de huit mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laissèrent environ vingt et un mille tués ou blessés ; mais le centre étant forcé, les deux ailes coupées, ceux qui avaient fait le plus grand carnage furent les vaincus.

Le maréchal de *Boufflers* (*q*) fit la retraite en

(*q*) Dans le livre intitulé *Mémoires du maréchal de Berwick*, il est dit que le maréchal de *Berwick* fit cette retraite. C'est ainsi que tant de mémoires sont écrits. On trouve dans ceux de madame de *Maintenon* par *la Beaumelle*, tome V, page 99, que les alliés accusèrent le maréchal de Villars *de s'être blessé lui-même, et que les Français lui reprochèrent de s'être retiré trop tôt.* Ce sont deux impostures ridicules. Ce général avait reçu un coup de carabine au dessous du genou, qui lui fracassa l'os, et qui le fit boiter toute sa vie. Le roi lui envoya le Sr *Maréchal* son premier chirurgien, qui seul empêcha qu'on lui coupât la cuisse. C'est ce que je tiens de la bouche de M. le maréchal de *Villars* et de ce chirurgien célèbre : c'est ce que tous les officiers ont su ; c'est ce que M. le duc de *Villars* daigne me confirmer par ses lettres. Il n'oppose que le mépris aux sottises insolentes et calomnieuses de *la Beaumelle*.

N. B. Les mémoires de *Berwick* dont parle M. de *Voltaire* ne sont pas le même ouvrage que nous avons cité dans nos notes. Le maréchal de *Berwick* défendit le Dauphiné et la Provence contre le duc de Savoie pendant les campagnes de 1709, 1710, 1711, et 1712, avec beaucoup de succès et malgré une grande infériorité de forces. Ces campagnes, pendant lesquelles il n'y eut aucune action d'éclat, lui ont fait plus d'honneur auprès des militaires que la victoire d'Almanza et la prise de Barcelone ; et l'ont placé, dans l'opinion des hommes éclairés, fort au-dessus de plusieurs généraux qui ont eu des succès plus brillans. Il fut envoyé en Flandre après la bataille de Malplaquet, pour faire lever le siége de Mons ; entreprise qu'il ne trouva point praticable. C'est ce qui a trompé l'auteur des faux mémoires de *Berwick*. M. de *Voltaire* ne parle point de ces campagnes de Dauphiné ; mais il avait passé sa jeunesse chez les princes de *Vendôme* et chez le maréchal de *Villars* qui n'aimaient pas le maréchal de *Berwick*.

bon ordre, aidé du prince de *Tingri-Montmorenci* depuis maréchal de *Luxembourg*, héritier du courage de ses pères. L'armée se retira entre le Quénoi et Valenciennes, emportant plusieurs drapeaux et étendards pris sur les ennemis. Ces dépouilles consolèrent *Louis XIV*: et on compta pour une victoire l'honneur de l'avoir disputée si long-temps, et de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le maréchal de *Villars*, en revenant à la cour, assura le roi que sans sa blessure il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce général persuadé; mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'essayât pas d'empêcher que ceux qui n'avaient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allassent faire le siége de Mons. Les Hollandais craignirent pour cette entreprise. Ils hésitèrent. Mais le nom de bataille perdue impose aux vaincus, et les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire; et le soldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encore. Ainsi Mons fut assiégé et pris, et toujours pour les Hollandais, qui le gardèrent, ainsi que Tournai et Lille.

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Louis XIV continue à demander la paix et à se défendre. Le duc de Vendôme affermit le roi d'Espagne sur le trône.

NON-SEULEMENT les ennemis avançaient ainsi pied à pied, et fesaient tomber de ce côté toutes les barrières de la France; mais ils prétendaient, aidés du duc de Savoie, aller surprendre la Franche-Comté, et pénétrer par les deux bouts dans le cœur du royaume. Le général *Merci*, chargé de faciliter cette entrepriſe, en entrant dans la haute Alſace par Baſle, fut heureuſement arrêté près de l'île de Neubourg ſur le Rhin, par le comte depuis maréchal *du Bourg* †. Je ne ſais par quelle fatalité ceux qui ont porté le nom de *Merci* ont toujours été auſſi malheureux qu'eſtimés. Celui-ci fut vaincu de la manière la plus complète. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie; (*) mais on n'en craignait pas moins du côté de la Flandre; et l'intérieur du royaume était dans un état ſi languiſſant que le roi demanda encore la paix en ſuppliant. Il offrait de reconnaître l'archiduc pour roi d'Eſpagne, de ne donner aucun ſecours à ſon petit-fils, et de l'abandonner à ſa fortune; de donner quatre places en otage; de rendre Strasbourg et Briſac; de renoncer à la ſouveraineté de l'Alſace, et de n'en garder que

† 26 août 1709.

(*) Voyez la note précédente. *N. B.*

la préfecture ; de raser toutes ses places depuis Basle jusqu'à Philipsbourg ; de combler le port si long-temps redoutable de Dunkerque, et d'en raser les fortifications : de laisser aux Etats-Généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Voilà les points principaux qui devaient servir de fondement à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encore goûter le triomphe de discuter les soumissions de *Louis XIV*. On permit à ses plénipotentiaires de venir, au commencement de 1710, porter dans la petite ville de Gertrudenberg les prières de ce monarque : il choisit le maréchal d'*Uxelles*, homme froid, taciturne, d'un esprit plus sage qu'élevé et hardi ; et l'abbé depuis cardinal de *Polignac*, l'un des plus beaux esprits et des plus éloquens de son siècle, qui imposait par sa figure et par ses grâces. L'esprit, la sagesse, l'éloquence ne sont rien dans des ministres, lorsque le prince n'est pas heureux : ce sont les victoires qui font les traités. Les ambassadeurs de *Louis XIV* furent plutôt confinés qu'admis à Gertrudenberg. Les députés venaient entendre leurs offres, et les rapportaient à la Haye au prince *Eugène*, au duc de *Marlborough*, au comte de *Zinzendorf* ambassadeur de l'empereur ; et ces offres étaient toujours reçues avec mépris. On leur insultait par des libelles outrageans, tous composés par des réfugiés français, devenus plus ennemis de la gloire de *Louis XIV* que *Marlborough* et *Eugène*.

Les plénipotentiaires de France poussèrent

l'humiliation jusqu'à promettre que le roi donnerait de l'argent pour détrôner *Philippe V*, et ne furent point écoutés. On exigea que *Louis XIV*, pour préliminaires, s'engageât seul à chasser d'Espagne son petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette inhumanité absurde beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inspirée par de nouveaux succès.

Tandis que les alliés parlaient ainsi en maîtres irrités contre la grandeur et la fierté de *Louis XIV* également abaissées, ils prenaient la ville de Douai. Ils s'emparèrent bientôt après de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant; et le lord *Stair* proposa d'envoyer des partis jusqu'à Paris.

Presque dans le même temps, l'armée de l'archiduc commandée en Espagne par *Gui de Staremberg*, le général allemand qui avait le plus de réputation après le prince *Eugène*, remporta près de Saragosse † une victoire complète sur l'armée en qui le parti de *Philippe V* avait mis son espérance, à la tête de laquelle était le marquis de *Bay*, général malheureux. On remarqua encore que les deux princes qui se disputaient l'Espagne, et qui étaient l'un et l'autre à portée de leur armée, ne se trouvèrent pas à cette bataille. De tous les princes pour qui on combattait en Europe, il n'y avait alors que le duc de Savoie qui fit la guerre par lui-même. Il était triste qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ses deux filles, dont il voulait détrôner l'une pour acquérir en Lombardie un peu de terrain, sur lequel l'empereur *Joseph*

† 20 août 1710.

lui fesait déjà des difficultés, et dont on l'aurait dépouillé à la première occasion.

Cet empereur était heureux par-tout, et n'était nulle part modéré dans son bonheur. Il démembrait de sa seule autorité la Bavière; il en donnait les fiefs à ses parens et à ses créatures. Il dépouillait le jeune duc de la Mirandole en Italie; et les princes de l'Empire lui entretenaient une armée vers le Rhin, sans penser qu'ils travaillaient à cimenter un pouvoir qu'ils craignaient; tant était encore dominante dans les esprits la vieille haine contre le nom de *Louis XIV*, qui semblait le premier des intérêts. La fortune de *Joseph* le fit encore triompher des mécontens de Hongrie. La France avait suscité contre lui le prince *Ragotski*, armé pour ses prétentions et pour celles de son pays. *Ragotski* fut battu, ses villes prises, son parti ruiné. Ainsi *Louis XIV* était également malheureux au-dehors, au-dedans, sur mer et sur terre, dans les négociations publiques et dans les intrigues secrètes.

Toute l'Europe croyait alors que l'archiduc *Charles*, frère de l'heureux *Joseph*, régnerait sans concurrent en Espagne. L'Europe était menacée d'une puissance plus terible que celle de *Charles-Quint*; et c'était l'Angleterre long-temps ennemie de la branche d'Autriche espagnole, et la Hollande son esclave révoltée, qui s'épuisaient pour l'établir. *Philippe V* réfugié à Madrid en sortit encore, et se retira à Valladolid; tandis que l'archiduc *Charles* fit son entrée en vainqueur dans la capitale.

Le roi de France ne pouvait plus secourir son petit-fils; il avait été obligé de faire en partie ce

que ses ennemis exigeaient à Gertrudenberg, d'abandonner la cause de *Philippe*, en faisant revenir, pour sa propre défense, quelques troupes demeurées en Espagne. Lui-même à peine pouvait résister vers la Savoie, vers le Rhin, et sur-tout en Flandre, où se portaient les plus grands coups.

L'Espagne était encore bien plus à plaindre que la France. Presque toutes ses provinces avaient été ravagées par leurs ennemis et par leurs défenseurs. Elle était attaquée par le Portugal. Son commerce périssait. La disette était générale; mais cette disette fut plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus; parce que dans une grande étendue de pays, l'affection des peuples refusait tout aux Autrichiens et donnait tout à *Philippe*. Ce monarque n'avait plus ni troupes ni général de la part de la France. Le duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était regardé alors comme son ennemi. Il est certain que malgré l'affection de la ville de Madrid pour *Philippe*, malgré la fidélité de beaucoup de grands et de toute la Castille, il y avait contre *Philippe V* un grand parti en Espagne. Tous les Catalans, nation belliqueuse et opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'Arragon était aussi gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement: une autre haïssait plus l'archiduc qu'elle n'aimait *Philippe*. Le duc d'Orléans, du même nom de *Philippe*, mécontent d'ailleurs des ministres espagnols, et de la princesse des *Ursins* qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui

le pays qu'il était venu défendre ; et lorsque *Louis XIV*, avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, et qu'on parlait déjà en Espagne d'une abdication, le duc d'Orléans se crut digne de remplir la place que *Philippe V* semblait devoir quitter. Il avait à cette couronne des droits que le testament du feu roi d'Espagne avait négligés, et que son père avait maintenus par une protestation.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône en cas que *Philippe V* en descendît. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'espagnols empressés à se ranger sous les drapeaux d'un prince qui savait combattre. Cette entreprise, si elle eût réussi, pouvait ne pas déplaire aux puissances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'Espagne et la France réunies dans une même main ; et elle aurait apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid vers le commencement de 1709, tandis que le duc d'Orléans était à Versailles. Ses agens furent empriſonnés en Espagne. *Philippe V* ne pardonna pas à son parent d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, et d'avoir eu la pensée de lui succéder. La France cria contre le duc d'Orléans : Monseigneur, père de *Philippe V*, opina dans le conseil qu'on fît le procès à celui qu'il regardait comme coupable : mais le roi aima mieux ensevelir dans le silence un projet informe et excusable, que de punir son neveu

dans le temps qu'il voyait son petit-fils toucher à sa ruine.

Enfin, vers le temps de la bataille de Saragosse, le conseil du roi d'Espagne et la plupart des grands voyant qu'ils n'avaient aucun capitaine à opposer à *Staremberg*, qu'on regardait comme un autre *Eugène*, écrivirent en corps à *Louis XIV* pour lui demander le duc de *Vendôme*. Ce prince retiré dans Anet partit alors, et sa présence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en Italie, et que la malheureuse campagne de Lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les Espagnols. Sa popularité, sa libéralité qui allait jusqu'à la profusion, sa franchise, son amour pour les soldats lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Espagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à *Bertrand du Guesclin*. Son nom seul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent : les communautés des villes, des villages et des religieux en donnèrent. Un esprit d'enthousiasme saisit la nation. Les débris de la bataille de Saragosse† se rejoignirent sous lui à Valladolid. Tout s'empressa de fournir des recrues. Le duc de *Vendôme*, sans laisser ralentir un moment cette nouvelle ardeur, poursuit les vainqueurs, ramène le roi à Madrid, oblige l'ennemi de se retirer vers le Portugal; le suit, passe le Tage à la nage, fait prisonnier dans Brihuega *Stanhope* avec cinq mille anglais; atteint le général *Staremberg* et le lendemain lui livre la bataille de Villa-Viciosa. *Philippe V* qui n'avait point encore combattu avec ses autres généraux, animé de l'esprit du duc de *Vendôme*, se met à la

† Août 1710.

tête de l'aile droite. Le général prend la gauche. Il remporte une victoire entière; de sorte qu'en quatre mois de temps, ce prince, qui était arrivé quand tout était désespéré, rétablit tout, et affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de *Philippe*. (r)

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus sourde et non moins décisive se préparait en Angleterre. Une allemande avait par sa mauvaise conduite fait perdre à la maison d'Autriche toute la succession de *Charles-Quint*, et avait été ainsi le premier mobile de la guerre; une anglaise par ses imprudences procura la paix. *Sara Jennings*, duchesse de *Marlborough* gouvernait la reine *Anne*, et le duc gouvernait l'Etat. Il avait en ses mains les finances, par le grand-trésorier *Godolphin*, beau-père d'une de ses filles. *Sunderland* secrétaire d'Etat, son gendre, lui soumettait le cabinet. Toute la maison de la reine, où commandait sa femme, était à ses ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les *Wighs* et les *Toris*, divisaient l'Angleterre, les *Wighs*, à la tête desquels il était, faisaient tout pour sa grandeur; et les *Toris* avaient été forcés à l'admirer et à se taire. Il n'est pas indigne de l'histoire d'ajouter que le duc et la duchesse étaient les plus belles personnes de leur temps, et que cet

(r) On assure qu'après la bataille, *Philippe V* n'ayant point de lit, le duc de *Vendôme* lui dit: *Je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais roi ait couché;* et il fit faire un matelas des étendards et des drapeaux pris sur les ennemis.

avantage

avantage séduit encore la multitude, quand il est joint aux dignités et à la gloire.

Il avait plus de crédit à la Haye que le grand-pensionnaire, et il influait beaucoup en Allemagne. Négociateur et général toujours heureux, nul particulier n'eut jamais une puissance et une gloire si étendues. Il pouvait encore affermir son pouvoir par ses richesses immenses, acquises dans le commandement. J'ai entendu dire à sa veuve qu'après les partages faits à quatre enfans il lui restait, sans aucune grâce de la cour, soixante et dix mille pièces de revenu, qui font plus de quinze cents cinquante mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eu autant d'économie que de grandeur, il pouvait se faire un parti que la reine *Anne* n'aurait pu détruire; et si sa femme avait eu plus de complaisance, jamais la reine n'eût brisé ses liens. Mais le duc ne put jamais triompher de son goût pour les richesses, ni la duchesse de son humeur. La reine l'avait aimée avec une tendresse qui allait jusqu'à la soumission et à l'abandonnement de toute volonté.

Dans de pareilles liaisons, c'est d'ordinaire du côté des souverains que vient le dégoût, le caprice, la hauteur, l'abus de la supériorité; ce sont eux qui font sentir le joug, et c'était la duchesse de *Marlborough* qui l'appesantissait. Il fallait une favorite à la reine *Anne*; elle se tourna du côté de miladi *Masham*, sa dame d'atour. Les jalousies de la duchesse éclatèrent. Quelques paires de gants d'une façon singulière qu'elle

refusa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence, par une mépriſe affectée, sur la robe de Mme *Masham*, changèrent la face de l'Europe. Les esprits s'aigrirent. Le frère de la nouvelle favorite demande au duc un régiment; le duc le refuse et la reine le donne. Les *Toris* saisirent cette conjoncture pour tirer la reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du duc de *Marlborough*, changer le ministère, faire la paix et rappeler, s'il se pouvait, la maison de *Stuart* sur le trône d'Angleterre. Si le caractère de la ducheſſe eût pu admettre quelque soupleſſe, elle eût régné encore. La reine et elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. Ce myſtère et cette familiarité laiſſent toujours la voie ouverte à la réconciliation; mais la ducheſſe n'employa cette reſſource que pour tout gâter. Elle écrivit impérieuſement. Elle diſait dans sa lettre: *Rendez-moi juſtice et ne me faites point de réponſe.* Elle s'en repentit enſuite: elle vint demander pardon; elle pleura, et la reine ne lui répondit autre choſe, si non: *Vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, et je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut sans retour. La ducheſſe ne parut plus à la cour; et quelque temps après on commença par ôter le miniſtère au gendre de *Marlborough*, *Sunderland*, pour dépoſſéder enſuite *Godolphin* et le duc lui-même. Dans d'autres Etats cela s'appelle une diſgrace: en Angleterre c'eſt une révolution dans les affaires; et la révolution était encore très-difficile à opérer.

Les *Toris*, maîtres alors de la reine, ne l'étaient pas du royaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guère aujourd'hui dans la Grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour distinguer les factions. Les *Wighs* penchaient pour le presbytérianisme. C'était la faction qui avait détrôné *Jacques II*, persécuté *Charles II*, et immolé *Charles I.* Les *Toris* étaient pour les épiscopaux, qui favorisaient la maison de *Stuart*, et qui voulaient établir l'obéissance passive envers les rois, parce que les évêques en espéraient plus d'obéissance pour eux-mêmes. Ils excitèrent un prédicateur à prêcher dans la cathédrale de St Paul cette doctrine, et à désigner d'une manière odieuse l'administration de *Marlborough*, et le parti qui avait donné la couronne au roi *Guillaume*. (*s*) Mais la reine, qui favorisait ce prêtre, ne fut pas assez puissante pour empêcher qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux chambres dans la salle de Westminster, et que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encore plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secrètes inclinations pour son sang, lui rouvrir le chemin du trône, fermé à son frère par le parti des *Wighs*. Les écrivains qui disent que *Marlborough* et son parti

(*s*) Le marquis de *Torci* l'appelle dans ses mémoires *ministre prédicant:* il se trompe; c'est un titre qu'on ne donne qu'aux presbytériens. *Henri Sacheverel*, dont il est question, était docteur d'Oxford et du parti épiscopal: il avait prêché dans la cathédrale de St Paul l'obeissance absolue aux rois et l'intolérance. Ces maximes furent condamnées par le parlement; mais ses invectives contre le parti de *Marlborough* le furent bien davantage.

tombèrent, quand la faveur de la reine ne les soutint plus, ne connaissent pas l'Angleterre. La reine, qui dès-lors voulait la paix, n'osait pas même ôter à *Marlborough* le commandement des armées; et au printemps de 1711, *Marlborough* pressait encore la France, tandis qu'il était disgracié dans sa cour.

Sur la fin du janvier de cette même année 1711 arrive à Versailles un prêtre inconnu, nommé l'abbé *Gautier*, qui avait été autrefois aide de de l'aumônier du maréchal de *Tallart* dans son ambassade auprès du roi *Guillaume*. Il avait depuis ce temps demeuré toujours à Londres, n'ayant d'autre emploi que celui de dire la messe dans la chapelle privée du comte de *Galas*, ambassadeur de l'empereur en Angleterre. Le hasard l'avait introduit dans la confidence d'un lord ami du nouveau ministère opposé au duc de *Marlborough*. Cet inconnu se rend chez le marquis de *Torci*, et lui dit sans autre préambule : Voulez-vous faire la paix, Monsieur? je viens vous apporter les moyens de la traiter. C'était, dit M. de *Torci*, demander à un mourant s'il voulait guérir. (*t*)

On entama bientôt une négociation secrète avec le comte d'*Oxford* grand-trésorier d'Angleterre, et *St Jean* secrétaire d'Etat, depuis lord *Bolingbroke*. Ces deux hommes n'avaient d'autre intérêt de donner la paix à la France que celui d'ôter au duc de *Marlborough* le commandement des armées, et d'élever leur crédit sur les ruines du sien. Le pas était dangereux; c'était trahir la cause com-

(*t*) Mémoires de *Torci*, tome III, page 33.

mune des alliés ; c'était rompre tous ses engagemens, et s'exposer sans aucun prétexte à la haine de la plus grande partie de la nation, et aux recherches du parlement qui auraient pu leur coûter la tête. Il est fort douteux qu'ils eussent pu réussir : mais un événement imprévu facilita ce grand ouvrage. L'empereur *Joseph I* mourut †, et laissa les Etats de la maison d'Autriche, l'Empire d'Allemagne, et les prétentions sur l'Espagne et sur l'Amérique, à son frère *Charles*, qui fut élu empereur quelques mois après. (*u*)

Au premier bruit de cette mort, les préjugés qui armaient tant de nations commencèrent à se dissiper en Angleterre, par les soins du nouveau ministère. On avait voulu empêcher que *Louis XIV* ne gouvernât l'Espagne, l'Amérique, la Lombardie, le royaume de Naples et la Sicile sous le nom de son petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'Etats dans la main de l'empereur *Charles VI* ? pourquoi la nation anglaise aurait-elle épuisé ses trésors ?

† 27 avril 1711.

(*u*) Le lord *Bolingbroke* rapporte dans ses lettres qu'alors il y avait de grandes cabales à la cour de *Louis XIV* ; il ne doute pas, tome II, page 144, *qu'il ne se formât dans sa cour d'étranges projets d'ambition particulière* : il en juge par un discours que lui tinrent depuis à souper les ducs de la *Feuillade* et de *Mortemar* : *Vous auriez pu nous écraser, pourquoi ne l'avez vous pas fait ? Bolingbroke*, malgré ses lumières et sa philosophie, tombe ici dans le défaut de quelques ministres, qui croient que tous les mots qu'on leur dit signifient quelque chose. On connaît assez l'état de la cour de France, et celui de ces deux ducs, pour savoir qu'il n'y avait, du temps de la paix d'Utrecht, ni desseins, ni factions, ni aucun homme en situation de rien entreprendre.

Elle payait plus que l'Allemagne et la Hollande ensemble. Les frais de la présente année allaient à sept millions de livres sterling. Fallait-il qu'elle se ruinât pour une cause qui lui était étrangère, et pour donner une partie de la France aux Provinces-Unies rivales de son commerce ? Toutes ces raisons, qui enhardissaient la reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation ; et un nouveau parlement étant convoqué, la reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais, en la préparant en secret, elle ne pouvait pas encore se séparer publiquement de ses alliés ; et quand le cabinet négociait, *Marlborough* était en campagne. Il avançait toujours en Flandre †; il forçait les lignes que le maréchal de *Villars* avait tirées de Montreuil jusqu'à Valenciennes ; il prenait Bouchain ; il s'avançait au Quênoi : et de là vers Paris il y avait à peine un rempart à lui opposer.

Ce fut dans ce temps malheureux que le célèbre *du Gué-Trouin*, aidé de son courage et de l'argent de quelques marchands, n'ayant encore aucun grade dans la marine, et devant tout à lui-même, équipa une petite flotte, et alla prendre une des principales villes du Brésil, St Sébastien de Rio-Janéiro ††. Son équipage revint chargé de richesses ; et les Portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna. Mais le mal qu'on faisait au Brésil ne soulageait pas les maux de la France.

† Septembre 1711. †† Septembre et octobre 1711.

CHAPITRE XXIII.

Victoire du maréchal de Villars à Dénain. Rétablissement des affaires. Paix générale.

Les négociations, qu'on entama enfin ouvertement à Londres, furent plus salutaires. La reine envoya le comte de *Straffort*, ambassadeur en Hollande, communiquer les propositions de *Louis XIV*. Ce n'était plus alors à *Marlborough* qu'on demandait grâce. Le comte de *Straffort* obligea les Hollandais à nommer des plénipotentiaires, et à recevoir ceux de la France.

Trois particuliers s'opposaient toujours à cette paix. *Marlborough*, le prince *Eugène* et *Heinsius* persistaient à vouloir accabler *Louis XIV*. Mais quand le général anglais retourna dans Londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ses emplois. Il trouva une nouvelle chambre-basse, et n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La reine, en créant de nouveaux pairs, avait affaibli le parti du duc, et fortifié celui de la couronne. Il fut accusé, comme *Scipion*, d'avoir malversé; mais il se tira d'affaire, à peu-près de même, par sa gloire et par sa retraite. Il était encore puissant dans sa disgrace. Le prince *Eugène* n'hésita pas à passer à Londres pour seconder sa faction. Ce prince reçut l'accueil qu'on devait à son nom et à sa renommée, et les refus qu'on devait à ses propositions. La cour prévalut; le prince *Eugène* retourna seul achever la guerre; et c'était

encore un nouvel aiguillon pour lui, d'espérer de nouvelles victoires; sans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'assemblait à Utrecht, tandis que les ministres de France, tant maltraités à Gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité, le maréchal de *Villars*, retiré derrière des lignes, couvrait encore Arras et Cambrai. Le prince *Eugène* prenait la ville du Quénoi, † et il étendait dans le pays une armée d'environ cent mille combattans. Les Hollandais avaient fait un effort; et n'ayant jamais encore fourni à toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au-delà de leur contingent cette année. La reine *Anne* ne pouvait encore se dégager ouvertement; elle avait envoyé à l'armée du prince *Eugène* le duc d'*Ormond* avec douze mille anglais, et payait encore beaucoup de troupes allemandes. Le prince *Eugène*, ayant brûlé le faubourg d'Arras, s'avançait sur l'armée française. Il proposa au duc d'*Ormond* de livrer bataille. Le général anglais avait été envoyé pour ne point combattre. Les négociations particulières entre l'Angleterre et la France avançaient. Une suspension d'armes fut publiée †† entre les deux couronnes. *Louis XIV* fit remettre aux Anglais la ville de Dunkerque, pour sureté de ses engagemens. Le duc d'*Ormond* se retira vers Gand. Il voulut emmener avec les troupes de sa nation celles qui étaient à la solde de sa reine; mais il

† 4 juillet 1712. †† 19 juillet 1712.

ne put se faire suivre que de quatre escadrons de Holstein, et d'un régiment liégeois. Les troupes du Brandebourg, du Palatinat, de Saxe, de Hesse, de Danemarck, restèrent sous les drapeaux du prince *Eugène*, et furent payées par les Hollandais. L'électeur de Hanovre même, qui devait succéder à la reine *Anne*, laissa malgré elle ses troupes aux alliés, et fit voir que si sa famille attendait la couronne d'Angleterre, ce n'était pas sur la faveur de la reine *Anne* qu'elle comptait.

Le prince *Eugène*, privé des Anglais, était encore supérieur de vingt mille hommes à l'armée française; il l'était par sa position, par l'abondance de ses magasins et par neuf ans de victoires.

Le maréchal de *Villars* ne put l'empêcher de faire le siége de Landreci. La France, épuisée d'hommes et d'argent, était dans la consternation. Les esprits ne se rassuraient point par les conférences d'Utrecht, que les succès du prince *Eugène* pouvaient rendre infructueuses. Déjà même des détachemens considérables avaient ravagé une partie de la Champagne, et pénétré jusqu'aux portes de Rheims.

Déjà l'alarme était à Versailles comme dans le reste du royaume. La mort du fils unique du roi †, arrivée depuis un an; le duc de Bourgogne, la duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, et portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfans moribond; toutes ces infortunes domestiques,

† Février 1712.

jointes aux étrangères et à la misère publique, fesaient regarder la fin du règne de *Louis XIV* comme un temps marqué pour la calamité ; et l'on s'attendait à plus de désastres que l'on n'avait vu auparavant de grandeur et de gloire.

Précisément dans ce temps-là, mourut en Espagne le duc de *Vendôme* †. L'esprit de découragement, généralement répandu en France, et que je me souviens d'avoir vu, fesait encore redouter que l'Espagne, soutenue par le duc de *Vendôme*, ne retombât par sa perte.

Landreci ne pouvait pas tenir long-temps. Il fut agité dans Versailles si le roi se retirerait à Chambor sur la Loire. Il dit au maréchal d'*Harcourt* qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la noblesse de son royaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de soixante et quatorze ans, et qu'il périrait à la tête.

Une faute que fit le prince *Eugène* délivra le roi et la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ses lignes étaient trop étendues ; que le dépôt de ses magasins dans Marchiènes était trop éloigné ; que le général *Albemarle*, posté à Dénain entre Marchiènes et le camp du prince, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. On m'a assuré qu'une italienne fort belle, que je vis quelque temps après à la Haye, et qui était alors entretenue par le prince *Eugène*, était dans Marchiènes, et qu'elle avait été cause qu'on avait choisi ce lieu pour servir d'entrepôt.

† 11 juin 1712.

Ce n'était pas rendre justice au prince *Eugène*, de penser qu'une femme pût avoir part à ses arrangemens de guerre.

Ceux qui savent qu'un curé, et un conseiller de Douai nommé *le Fèvre d'Orval*, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginèrent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer Dénain et Marchiènes, serviront mieux à prouver par quels secrets et faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. *Le Fèvre* donna son avis à l'intendant de la province; celui-ci au maréchal de *Montesquiou* qui commandait sous le maréchal de *Villars*; le général l'approuva et l'exécuta. Cette action fut en effet le salut de la France, plus encore que la paix avec l'Angleterre. Le maréchal de *Villars* donna le change au prince *Eugène*. Un corps de dragons s'avança à la vue du camp ennemi, comme si l'on se préparait à l'attaquer; et tandis que ces dragons se retirent ensuite vers Guise, le maréchal marche à Dénain avec son armée sur cinq colonnes. On force les retranchemens du général *Albemarle*†, défendus par dix-sept bataillons; tout est tué ou pris. Le général se rend prisonnier avec deux princes de *Nassau*, un prince de Holstein, un prince d'Anhalt et tous les officiers. Le prince *Eugène* arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquer un pont qui conduisait à Dénain et dont les Français étaient maîtres; il y perd du monde, et retourne à son camp après avoir été témoin de cette défaite.

† 24 juillet 1712.

Tous les postes vers Marchiènes, le long de la Scarpe, sont emportés l'un après l'autre † avec rapidité. On pousse à Marchiènes défendue par quatre mille hommes ; on en presse le siége avec tant de vivacité qu'au bout de trois jours on les fait prisonniers, et qu'on se rend maître de toutes les munitions de guerre et de bouche, amassées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la supériorité est du côté du maréchal de *Villars*. L'ennemi déconcerté lève le siége de Landreci ††, et voit reprendre Douai, le Quênoi, Bouchain. Les frontières sont en sureté. L'armée du prince *Eugène* se retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain jusqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus signalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

Si le maréchal de *Villars* avait eu cette faveur populaire qu'ont eue quelques autres généraux, on l'eût appelé à haute voix *le restaurateur de la France ;* mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait ; et dans la joie publique d'un succès inespéré, l'envie prédominait encore. (*x*)

† 30 juillet 1712. †† Septembre et octobre 1712.

(*x*) Le maréchal de *Villars* eut à Versailles une partie de l'appartement qu'avait occupé *Monseigneur*, et le roi vint l'y voir. L'auteur des mémoires de *Maintenon*, qui confond tous les temps, dit tome V, page 19 de ces mémoires, que le maréchal de *Villars* arriva dans les jardins de Marli, et que le roi lui ayant dit qu'il était *très-content de lui*, le maréchal *se tournant vers les courtisans*, leur dit : *Messieurs, au moins vous l'entendez*. Ce conte, rapporté dans cette occasion, ferait tort à un homme qui venait de rendre de si grands services. Ce n'est pas dans ces momens de gloire qu'on fait ainsi remarquer aux courtisans que le roi est con-

Chaque progrès du maréchal de *Villars* hâtait la paix d'Utrecht. Le miniſtère de la reine *Anne*, reſponſable à ſa patrie et à l'Europe, ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre; ni ceux des alliés, ni la ſureté publique. Il exigea d'abord que *Philippe V*, affermi en Eſpagne, renonçât à ſes droits ſur la couronne de France, qu'il avait toujours conſervés; et que le duc de Berri ſon frère, héritier préſomptif de la France, après l'unique arrière-petit-fils qui reſtait à *Louis XIV*, renonçât auſſi à la couronne d'Eſpagne en cas qu'il devînt roi de France. On voulut que le duc d'Orléans fît la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encore de loi reconnue, qui oblige les deſcendans à ſe priver du droit de régner, auquel auront renoncé les pères. (7)

tent. Cette anecdote défigurée eſt de l'année 1711. Le roi lui avait ordonné de ne point attaquer le duc de *Marlborough*. Les Anglais prirent Bouchain. On murmurait contre le maréchal de *Villars*. Ce fut après cette campagne de 1711 que le roi lui dit qu'il était content; et c'eſt alors qu'il pouvait convenir à un général d'impoſer ſilence aux reproches des courtiſans, en leur diſant que ſon ſouverain était ſatisfait de ſa conduite, quoique malheureuſe.

Ce fait eſt très-peu important; mais il faut de la vérité dans les plus petites choſes.

N. B. On voit, par des lettres écrites dans ce temps-là, qu'à la première nouvelle du combat de Dénain on regardait généralement à la cour cette affaire comme un léger avantage auquel la vanité du maréchal de *Villars* voulait donner de l'importance.

(7) Ces renonciations ne peuvent devenir obligatoires que par la ſanction des ſeuls vrais intéreſſés, les peuples.

Ces renonciations ne ſont efficaces que lorſque l'intérêt commun continue de s'accorder avec elles. Mais enfin elles calmaient pour le moment préſent une tempête de douze années: et il était probable qu'un jour plus d'une nation réunie ſoutiendrait ces renonciations, devenues la baſe de l'équilibre et de la tranquillité de l'Europe.

On donnait par ce traité au duc de Savoie l'île de Sicile, avec le titre de roi; et dans le continent, Feneſtrelle, Exilles et la vallée de Pragelas. Ainſi on prenait pour l'agrandir ſur la maiſon de *Bourbon*.

On donnait aux Hollandais une barrière conſidérable qu'ils avaient toujours déſirée; et ſi l'on dépouillait la maiſon de France de quelques domaines en faveur du duc de Savoie, on prenait en effet ſur la maiſon d'Autriche de quoi ſatisfaire les Hollandais, qui devaient devenir à ſes dépens les conſervateurs et les maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avait égard aux intérêts de la Hollande dans le commerce; on ſtipulait ceux du Portugal.

On réſervait à l'empereur la ſouveraineté des huit provinces et demie de la Flandre eſpagnole, et le domaine utile des villes de la barrière. On lui aſſurait le royaume de Naples et la Sardaigne, avec tout ce qu'il poſſédait en Lombardie, et les quatre ports ſur les côtes de la Toſcane. Mais le conſeil de Vienne ſe croyait trop léſé, et ne pouvait ſouſcrire à ces conditions.

A l'égard de l'Angleterre, ſa gloire et ſes intérêts étaient en ſureté. Elle feſait démolir et com-

bler le port de Dunkerque, objet de tant de jalousies. L'Espagne la laissait en possession de Gibraltar et de l'île Minorque. La France lui abandonnait la baie d'Hudson, l'île de Terre-Neuve et l'Acadie. Elle obtenait pour le commerce en Amérique des droits qu'on ne donnait pas aux Français, qui avaient placé *Philippe V* sur le trône. Il faut encore compter parmi les articles glorieux au ministère anglais, d'avoir fait consentir *Louis XIV* à faire sortir de prison ceux de ses propres sujets qui étaient retenus pour leur religion. C'était dicter des lois, mais des lois bien respectables.

Enfin la reine *Anne*, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang et les secrètes inclinations de son cœur, fesait assurer et garantir sa succession à la maison de Hanovre.

Quant aux électeurs de Bavière et de Cologne, le duc de Bavière devait retenir le duché de Luxembourg et le comté de Namur, jusqu'à ce que son frère et lui fussent rétablis dans leurs électorats; car l'Espagne avait cédé ces deux souverainetés au bavarois en dédommagement de ses pertes, et les alliés n'avaient pris ni Namur ni Luxembourg.

Pour la France, qui démolissait Dunkerque et qui abandonnait tant de places en Flandre, autrefois conquises par ses armes, et assurées par les traités de Nimègue et de Risvick, on lui rendait Lille, Aire, Béthune et Saint-Venant.

Ainsi il paraissait que le ministère anglais rendait justice à toutes les puissances. Mais les

Wighs ne la lui rendirent pas ; et la moitié de la nation persécuta bientôt la mémoire de la reine *Anne*, pour avoir fait le plus grand bien qu'un souverain puisse jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. On lui reprocha d'avoir pu démembrer la France et de ne l'avoir pas fait. (*y*)

Tous ces traités furent signés l'un après l'autre dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du prince *Eugène*, soit mauvaise politique du conseil de l'empereur, ce monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eu certainement Landau et peut-être Strasbourg, s'il s'était prêté d'abord aux vues de la reine *Anne*. Il s'obstina à la guerre et il n'eut rien. Le maréchal de *Villars*, ayant mis ce qui restait de la Flandre française en sureté †, alla vers le Rhin ; et après s'être rendu maître de Spire, de Vorms, de tous les pays d'alentour ††, il prend ce même Landau que l'empereur eût pu conserver par la paix ; il force les lignes que le prince *Eugène* avait fait tirer dans le Brisgau ; défait dans ces lignes

(*y*) La reine *Anne* envoya au mois d'août son secrétaire d'Etat le vicomte de *Bolingbroke* consommer la négociation. Le marquis de *Torci* fait un très-grand éloge de ce ministre, et dit que *Louis XIV* lui fit l'accueil qu'il lui devait. En effet il fut reçu à la cour comme un homme qui venait donner la paix ; et lorsqu'il vint à l'opéra, tout le monde se leva pour lui faire honneur : c'est donc une grande calomnie dans les mémoires de *Maintenon* de dire, page 115 du tome V. *Le mépris que Louis XIV témoigna pour milord Bolingbroke ne prouve point qu'il l'ait eu au nombre de ses pensionnaires.* Il est plaisant de voir un tel homme parler ainsi des plus grands-hommes.

† 20 août 1713. †† 20 septemb.

lignes le maréchal *Vaubonne*; assiége et prend Fribourg †, la capitale de l'Autriche antérieure.

Le conseil de Vienne pressait de tous côtés les secours qu'avaient promis les cercles de l'Empire, et ces secours ne venaient point. Il comprit alors que l'empereur, sans l'Angleterre et la Hollande, ne pouvait prévaloir contre la France, et il se résolut trop tard à la paix.

Le maréchal de *Villars*, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encore la gloire de conclure cette paix à Rastat avec le prince *Eugène*. C'était peut-être la première fois qu'on avait vu deux généraux opposés, au sortir d'une campagne, traiter au nom de leurs maîtres. Ils y portèrent tous deux la franchise de leur caractère. J'ai oui conter au maréchal de *Villars* qu'un des premiers discours qu'il tint au Prince *Eugène* fut celui-ci: *Monsieur, nous ne sommes point ennemis; vos ennemis sont à Vienne, et les miens à Versailles.* En effet l'un et l'autre eurent toujours dans leurs cours des cabales à combattre.

Il ne fut point question dans ce traité des droits que l'empereur réclamait toujours sur la monarchie d'Espagne, ni du vain titre de roi catholique que *Charles VI* prit toujours, tandis que le royaume restait assuré à *Philippe V. Louis XIV* garda Strasbourg et Landau qu'il avait offert de céder auparavant, Huningue et le nouveau Brisac qu'il avait proposé lui-même de raser, la souveraineté de l'Alsace à laquelle il avait offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable,

† 30 octobre.

il fit rétablir dans leurs Etats et dans leurs rangs les électeurs de Bavière et de Cologne.

C'est une chose très-remarquable que la France, dans tous ses traités avec les empereurs, a toujours protégé les droits des princes et des Etats de l'Empire. Elle posa les fondemens de la liberté germanique à Munster, et fit ériger un huitième électorat pour cette même maison de Bavière. Le traité de Nimègue confirma celui de Vestphalie. Elle fit rendre par le traité de Ryswick tous les biens du cardinal de *Furstemberg*. Enfin par la paix d'Utrecht elle rétablit deux électeurs. Il faut avouer que, dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la France reçut la loi de l'Angleterre et la fit à l'Empire.

Les mémoires historiques du temps, sur lesquels on a formé les compilations de tant d'histoires de *Louis XIV*, disent que le prince *Eugène*, en finissant les conférences, pria le duc de *Villars* d'embrasser pour lui les genoux de *Louis XIV*, et de présenter à ce monarque les assurances du plus profond respect *d'un sujet envers son souverain*. Premièrement, il n'est pas vrai qu'un prince, petit-fils d'un souverain, demeure le sujet d'un autre prince pour être né dans ses Etats. Secondement, il est encore moins vrai que le prince *Eugène*, vicaire-général de l'Empire, pût se dire sujet du roi de France.

Cependant chaque Etat se mit en possession de ses nouveaux droits. Le duc de Savoie se fit reconnaître en Sicile, sans consulter l'empereur, qui s'en plaignit en vain. *Louis XIV* fit recevoir

ſes troupes dans Lille. Les Hollandais ſe ſaiſirent des villes de leur barrière; et la Flandre leur a payé toujours douze cents cinquante mille florins par an, pour être maîtres chez elle. (8) *Louis XIV* fit combler le port de Dunkerque, raſer la citadelle et démolir toutes les fortifications du côté de la mer, ſous les yeux d'un commiſſaire anglais. Les Dunkerquois, qui voyaient par-là tout leur commerce périr, députèrent à Londres pour implorer la clémence de la reine *Anne*. Il était triſte pour *Louis XIV* que ſes ſujets allaſſent demander grâce à une reine d'Angleterre, mais il fut encore plus triſte pour eux que la reine *Anne* fût obligée de les refuſer.

Le roi, quelque temps après, fit élargir le canal de Mardick; et au moyen des écluſes, on fit un port qu'on diſait déjà égaler celui de Dunkerque. Le comte de *Stair*, ambaſſadeur d'Angleterre, s'en plaignit vivement à ce monarque. Il eſt dit, dans un des meilleurs livres que nous ayons, (*) que *Louis XIV* répondit au lord *Stair*: *Monſieur l'ambaſſadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas ſouvenir.* Je ſais de ſcience certaine que jamais *Louis XIV* ne fit une réponſe ſi peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les Anglais: il s'en fallait beaucoup. Il l'était chez lui; mais il s'agiſſait de ſavoir s'il était le

(8) L'empereur *Joſeph II* vient de s'affranchir de ce ridicule tribut, et de faire démolir les fortifications de preſque toutes les places de la barrière.

(*) L'abrégé chronologique de *Hénault*.

maître d'éluder un traité auquel il devait son repos, et peut-être une grande partie de son royaume. (2)

La clause du traité qui portait la démolition du port de Dunkerque et de ses écluses ne stipulait pas qu'on ne ferait point de port à Mardick. On a osé imprimer que le lord *Bolingbrocke*, qui rédigea le traité, fit cette omission, gagné par un présent d'un million. On trouve cette lâche calomnie dans l'histoire de *Louis XIV* sous le nom de *la Martinière*; et ce n'est pas la seule qui déshonore cet ouvrage. *Louis XIV* paraissait être en droit de profiter de la négligence des ministres anglais, et de s'en tenir à la lettre du traité; mais il aima mieux en remplir l'esprit, uniquement pour le bien de la paix; et loin de dire au lord *Stair* qu'*il ne le fit pas souvenir qu'il avait été autrefois le maître chez les autres*, il voulut bien céder à ses représentations, auxquelles il pouvait résister. Il fit discontinuer les travaux de Mardick au mois d'avril 1714. Les ouvrages furent démolis bientôt après dans la régence, et le traité accompli dans tous ses points.

Après cette paix d'Utrecht et de Rastat, *Philippe V* ne jouit pas encore de toute l'Espagne; il lui resta la Catalogne à soumettre, ainsi que les îles de Majorque et d'Ivica.

Il faut savoir que l'empereur *Charles VI* ayant

(2) Jamais le lord *Stair* ne parla au roi qu'en présence du secrétaire d'Etat *Torci*, qui a dit n'avoir jamais entendu un discours si déplacé. Ce discours aurait été bien humiliant pour *Louis XIV* quand il fit cesser les ouvrages de Mardick.

laissé sa femme à Barcelone, ne pouvant soutenir la guerre d'Espagne, et ne voulant ni céder ses droits ni accepter la paix d'Utrecht, était cependant convenu alors avec la reine *Anne* que l'impératrice et ses troupes, devenus inutiles en Catalogne, seraient transportés sur des vaisseaux anglais. En effet la Catalogne avait été évacuée; et *Staremberg* en partant s'était démis de son titre de vice-roi. Mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile, et l'espérance d'un prompt secours de la part de l'empereur et même de l'Angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province se flattaient qu'ils pourraient former une république sous une protection étrangère, et que le roi d'Espagne ne serait pas assez fort pour les conquérir. Ils déployèrent alors ce caractère que *Tacite* leur attribuait il y a si long-temps. " Nation intrépide, dit-il, qui compte la vie pour rien, quand » elle ne l'emploie pas à combattre. "

La Catalogne est un des pays les plus fertiles de la terre, et des plus heureusement situés. Autant arrosé de belles rivières, de ruisseaux et de fontaines que la vieille et la nouvelle Castille en sont dénuées, elle produit tout ce qui est nécessaire aux besoins de l'homme, et tout ce qui peut flatter ses désirs, en arbres, en blés, en fruits, en légumes de toute espèce. Barcelone est un des beaux ports de l'Europe, et le pays fournit tout pour la construction des navires. Ses montagnes sont remplies de carrières de marbre, de jaspe, de cristal de roche; on y trouve même beaucoup de pierres précieuses. Les mines de fer, d'étain,

de plomb, d'alun, de vitriol y sont abondantes: la côte orientale produit du corail. La Catalogne enfin peut se passer de l'univers entier, et ses voisins ne peuvent se passer d'elle.

Loin que l'abondance et les délices aient amolli les habitans, ils ont toujours été guerriers, et les montagnards sur-tout ont été féroces: mais malgré leur valeur et leur amour extrême pour la liberté, ils ont été subjugués dans tous les temps. Les Romains, les Goths, les Vandales, les Sarrasins les conquirent.

Ils secouèrent le joug des Sarrasins, et se mirent sous la protection de *Charlemagne*. Ils appartinrent à la maison d'Arragon, et ensuite à celle d'Autriche.

Nous avons vu que sous *Philippe IV*, poussés à bout par le comte duc d'*Olivarès* premier ministre, ils se donnèrent à *Louis XIII* en 1640. (*aa*) On leur conserva tous leurs priviléges; ils furent plutôt protégés que sujets. Ils rentrèrent sous la domination autrichienne en 1652, et dans la guerre de la succession ils prirent le parti de l'archiduc *Charles contre Philippe V*. Leur opiniâtre résistance prouva que *Philippe V*, délivré même de son compétiteur, ne pouvait seul les réduire. *Louis XIV*, qui dans les derniers temps de la guerre n'avait pu fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre *Charles* son concurrent, lui en envoya alors contre ses sujets révoltés. Une escadre française bloqua le port

(*aa*) Dans l'*Essai sur les moeurs*, etc.

de Barcelone; et le maréchal de *Berwick* l'assiégea par terre.

La reine d'Angleterre, plus fidelle à ses traités qu'aux intérêts de son pays, ne secourut point cette ville. Les Anglais en furent indignés; ils se faisaient le reproche que s'étaient fait les Romains d'avoir laissé détruire Sagonte. L'empereur d'Allemagne promit de vains secours. Les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par le fanatisme. Les prêtres, les moines coururent aux armes et sur les brèches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion. Un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq cents ecclésiastiques moururent dans ce siége les armes à la main. On peut juger si leurs discours et leur exemple avaient animé les peuples.

Ils arborèrent sur la brèche un drapeau noir, et soutinrent plus d'un assaut. Enfin les assiégeans ayant pénétré, les assiégés se battirent encore de rue en rue; et retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était prise, ils demandèrent encore en capitulant qu'on leur conservât tous leurs priviléges. Ils n'obtinrent que la vie et leurs biens †. La plupart de leurs priviléges leur furent ôtés; et de tous les moines qui avaient soulevé le peuple et combattu contre leur roi, il n'y en eut que soixante de punis: on eut même l'indulgence de ne les condamner qu'aux galères. *Philippe V* avait traité plus

† 13 septembre 1714.

rudement la petite ville de Xativa (*bb*) dans le cours de la guerre : on l'avait détruite de fond en comble, pour faire un exemple : mais si l'on rase une petite ville de peu d'importance, on n'en rase point une grande, qui a un beau port de mer, et dont le maintien est utile à l'Etat.

Cette fureur des Catalans, qui ne les avait pas animé quand *Charles VI* était parmi eux, et qui les transporta quand ils furent sans secours, fut la dernière flamme de l'incendie qui avait ravagé si long-temps la plus belle partie de l'Europe, pour le testament de *Charles II* roi d'Espagne. (9)

(*bb*) Cette ville de Xativa fut rasée en 1707, après la bataille d'Almanza. *Philippe V* fit bâtir sur ses ruines une autre ville qu'on nomme à présent *San Phelipo*.

(9) Les alliés ne firent de progrès en Espagne qu'à l'aide du parti qui y subsistait en faveur de la maison d'Autriche. Ce parti s'était formé pendant la vie de *Charles II*, et les fautes du ministère de *Philippe V* lui donnèrent des forces. Il était impossible qu'il n'y eût des cabales dans la cour d'un roi étranger à l'Espagne, jeune, incapable de gouverner par lui-même ; et il était impossible d'empêcher ces cabales de dégénérer en conspirations et en partis. Peut-être cependant eût-on prévenu les suites funestes de ces cabales, si au lieu d'abandonner son petit-fils aux intrigues de la princesse des *Ursins*, des ambassadeurs de France, des français employés à Madrid, des ministres espagnols, *Louis XIV* lui eût donné pour guide un homme capable à la fois d'être ambassadeur, ministre et général ; assez supérieur à tous les préjugés pour n'en blesser aucun inutilement ; assez au-dessus de la vanité pour ne faire aucune parade de son pouvoir, et se borner à être utile en secret ; assez modeste pour cacher à la haine des Espagnols pour les étrangers le bien qu'il ferait à leur pays ; un homme enfin, dont le nom respecté dans l'Europe en imposât à la jalousie nationale. Cet homme existait en France ; mais madame de *Maintenon* trouvait qu'il n'avait pas *une véritable piété*.

La

La nation castillane montra un attachement inébranlable pour *Philippe V.* Lorsque les troupes de l'archiduc traversèrent la Castille, elles la trouvèrent presque déserte; le peuple fuyait devant elles, cachait ses vivres pour n'être pas obligé de leur en vendre; les soldats qui s'écartaient étaient tués par les paysans. Les courtisannes de Madrid se rendirent en foule au camp des Anglais et des Allemands, dans l'intention d'y répandre le poison que les compagnons de *Colomb* avaient porté en Espagne. (*Mém. de St Philippe.*) A peine sortis d'une ville, les partisans de l'archiduc entendaient le bruit des réjouissances que le peuple fesait en l'honneur de *Philippe.* Mais la nation arragonaise penchait pour l'archiduc. La haine entre les deux nations semblait s'être réveillée. Les espagnols des deux partis montrèrent dans cette guerre le même caractère qu'ils avaient déployé dans leurs guerres contre les Carthaginois et les Romains. La domination de Rome, des Goths et des Maures, la révolution dans la religion et dans le gouvernement ne l'avaient point changé. Plusieurs villes se défendirent comme Sagonte et comme Numance; mais comme dans ces anciennes époques, nulle réunion entre les différens cantons, nul effort suivi et combiné: cette force de caractère ne se montrait que quand ils étaient attaqués, et alors elle devenait indomptable.

Les Catalans furent dépouillés de leurs priviléges; heureusement ces prétendus priviléges n'étaient que des droits accordés aux villes et aux riches, aux dépens des campagnes et du peuple. Depuis leur destruction, l'industrie de cette nation s'est ranimée; l'agriculture, les manufactures, le commerce ont fleuri; et l'orgueil de la victoire a ordonné ce que dans un temps plus éclairé un gouvernement paternel eût voulu faire.

CHAPITRE XXIV.

Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à la mort de Louis XIV.

J'OSE appeler encore cette longue guerre une guerre civile. Le duc de Savoie y fut armé contre ses deux filles. Le prince de *Vaudemont*, qui avait pris le parti de l'archiduc *Charles*, avait été sur le point de faire prisonnier dans la Lombardie son propre père qui tenait pour *Philippe V.* L'Espagne avait été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de calvinistes français avaient servi contre leur patrie. C'était enfin pour une succession entre parens que la guerre générale avait commencé: et l'on peut ajouter que la reine d'Angleterre excluait du trône son frère, que *Louis XIV* protégeait, et qu'elle fut obligée de le proscrire.

Les espérances et la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le sont oujours. *Charles VI*, deux fois reconnu dans Madrid, fut chassé d'Espagne. *Louis XIV*, près de succomber, se releva par les brouilleries imprévues de l'Angleterre. Le conseil d'Espagne, qui n'avait appelé le duc d'Anjou au trône que dans le dessein de ne jamais démembrer la monarchie, en vit beaucoup de parties séparées. La Lombardie, la Flandre (*cc*) restèrent à la maison d'Autriche:

(*cc*) On appelle généralement du nom de Flandre les provinces des Pays-Bas qui appartiennent à la maison d'Autriche, comme on appelle les sept Provinces-Unies la Hollande.

la maison de Prusse eut une petite partie de cette même Flandre ; et les Hollandais dominèrent dans une autre ; une quatrième partie demeura à la France. Ainsi l'héritage de la maison de Bourgogne resta partagé entre quatre puissances, et celle qui semblait y avoir le plus de droit n'y conserva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'empereur, lui resta pour un temps. Il jouit quelques années de Naples, ce grand fief de Rome, qu'on s'est arraché si souvent et si aisément. Le duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, et ne l'eut que pour soutenir contre le pape le droit singulier, mais ancien, d'être pape dans cette île, c'est-à-dire d'être, au dogme près, souverain absolu dans les affaires ecclésiastiques.

La vanité de la politique parut encore plus après la paix d'Utrecht que pendant la guerre. Il est indubitable que le nouveau ministère de la reine *Anne* voulait préparer en secret le rétablissement du fils de *Jacques II* sur le trône. La reine *Anne* elle-même commençait à écouter la voix de la nature, par celle de ses ministres ; elle était dans le dessein de laisser sa succession à ce frère dont elle avait mis la tête à prix malgré elle.

Attendrie par les discours de madame *Masham* sa favorite, intimidée par les représentations des prélats *Toris* qui l'environnaient, elle se reprochait cette proscription dénaturée. J'ai vu la duchesse de *Marlborough* persuadée que la reine avait fait venir son frère en secret, qu'elle l'avait embrassé, et que s'il avait voulu renoncer à la religion romaine, qu'on regarde en Angleterre et chez tous

les protestans comme la mère de la tyrannie, elle l'aurait fait désigner pour son successeur. Son aversion pour la maison de Hanovre augmentait encore son inclination pour le sang des *Stuarts*. On a prétendu que la veille de sa mort elle s'écria plusieurs fois : Ah mon frère ! mon cher frère ! Elle mourut d'apoplexie à l'âge de quarante-neuf ans, le 12 août 1714.

Ses partisans et ses ennemis convenaient que c'était une femme fort médiocre. Cependant, depuis les *Edouard III* et les *Henri V* il n'y eut point de règne si glorieux; jamais de plus grands capitaines ni sur terre ni sur mer; jamais plus de ministres supérieurs, ni de parlemens plus instruits, ni d'orateurs plus éloquens.

Sa mort prévint tous ses desseins. La maison de Hanovre, qu'elle regardait comme étrangère et qu'elle n'aimait pas, lui succéda; ses ministres furent persécutés.

Le vicomte de *Bolingbroke*, qui était venu donner la paix à *Louis XIV* avec une grandeur égale à celle de ce monarque, fut obligé de venir chercher un asile en France, et d'y reparaître en suppliant. Le duc d'*Ormond*, l'ame du parti du prétendant, choisit le même refuge. *Harlay* comte d'*Oxford* eut plus de courage. C'était à lui qu'on en voulait; il resta fièrement dans sa patrie; il y brava la prison où il fut renfermé, et la mort dont on le menaçait. C'était une ame sereine, inaccessible à l'envie, à l'amour des richesses et à la crainte du supplice. Son courage même le sauva,

et ses ennemis dans le parlement l'estimèrent trop pour prononcer son arrêt.

Louis XIV touchait alors à sa fin. Il est difficile de croire qu'à son âge de soixante et dix-sept ans, dans la détresse où était son royaume, il osât s'exposer à une nouvelle guerre contre l'Angleterre en faveur du prétendant, reconnu par lui pour roi, et qu'on appelait alors le *chevalier de St George*; cependant le fait est très-certain. Il faut avouer que *Louis* eut toujours dans l'ame une élévation qui le portait aux grandes choses en tout genre. Le comte de *Stair* ambassadeur d'Angleterre l'avait bravé. Il avait été forcé de renvoyer de France *Jacques III*, comme dans sa jeunesse on avait chassé *Charles II* et son frère. Ce prince était caché en Lorraine à Commerci. Le duc d'*Ormond* et le vicomte de *Bolingbroke* intéressèrent la gloire du roi de France; ils le flattèrent d'un soulévement en Angleterre et surtout en Ecosse contre *George I*. Le prétendant n'avait qu'à paraître; on ne demandait qu'un vaisseau, quelques officiers et un peu d'argent. Le vaisseau et les officiers furent accordés sans délibérer; ce ne pouvait être un vaisseau de guerre, les traités ne le permettaient pas. L'*Epine d'Anican* célèbre armateur fournit le navire de transport, du canon et des armes. A l'égard de l'argent le roi n'en avait point. On ne demandait que quatre cents mille écus, et ils ne se trouvèrent pas. *Louis XIV* écrivit de sa main au roi d'Espagne *Philippe V* son petit-fils, qui les prêta. Ce fut avec ce secours que le prétendant passa secrétement en Ecosse. Il y trouva en effet un parti considérable,

mais il venait d'être défait par l'armée anglaise du roi *George*.

Louis était déjà mort; le prétendant revint cacher dans Commerci la destinée qui le poursuivit toute sa vie, pendant que le sang de ses partisans coulait en Angleterre sur les échafauds.

Nous verrons dans les chapitres réservés à la vie privée et aux anecdotes, comment mourut *Louis XIV* au milieu des cabales odieuses de son confesseur, et des plus mépriſables querelles théologiques qui aient jamais troublé des esprits ignorans et inquiets. Mais je considère ici l'état où il laissa l'Europe.

La puissance de la Russie s'affermissait chaque jour dans le Nord, et cette création d'un nouveau peuple et d'un nouvel empire était encore trop ignorée en France, en Italie et en Espagne.

La Suède, ancienne alliée de la France, et autrefois la terreur de la maison d'Autriche, ne pouvait plus se défendre contre les Russes, et il ne restait à *Charles XII* que de la gloire.

Un simple électorat d'Allemagne commençait à devenir une puissance prépondérante. Le second roi de Prusse, électeur de Brandebourg, avec de l'économie et une armée, jetait les fondemens d'une puissance jusque-là inconnue.

La Hollande jouissait encore de la considération qu'elle avait acquise dans la dernière guerre contre *Louis XIV*: mais le poids qu'elle mettait dans la balance devint toujours moins considérable. L'Angleterre, agitée de troubles dans es premières années du règne d'un électeur de

Hanovre, conſerva toute ſa force et toute ſon influence. Les Etats de la maiſon d'Autriche languirent ſous *Charles VI*; mais la plupart des princes de l'Empire firent fleurir leurs Etats. L'Eſpagne reſpira ſous *Philippe V*, qui devait ſon trône à *Louis XIV*. L'Italie fut tranquille juſqu'à l'année 1717. Il n'y eut aucune querelle eccléſiaſtique en Europe qui pût donner au pape un prétexte de faire valoir ſes prétentions, ou qui pût le priver des prérogatives qu'il a conſervées. Le janſéniſme ſeul troubla la France, mais ſans faire de ſchiſme, ſans exciter de guerre civile.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE VII. *Louis XIV gouverne par lui-même. Il force la branche d'Autriche espagnole à lui céder par-tout la préséance, et la cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achète Dunkerque. Il donne des secours à l'empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, et rend son royaume florissant et redoutable.* Pag. 3

CHAP. VIII. *Conquête de la Flandre.* 16

CHAP. IX. *Conquête de la Franche-Comté. Paix d'Aix-la-Chapelle.* 23

CHAP. X. *Travaux et magnificence de Louis XIV. Aventure singulière en Portugal. Casimir en France. Secours en Candie. Conquête de la Hollande.* 31

CHAP. XI. *Evacuation de la Hollande. Seconde conquête de la Franche-Comté.* 59

CHAP. XII. *Belle campagne et mort du maréchal de Turenne. Dernière bataille du grand Condé à Senef.* 70

CHAP. XIII. *Depuis la mort de Turenne jusqu'à la paix de Nimègue en 1678.* 83

CHAP. XIV. *Prise de Strasbourg. Bombardement*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51440/fragment/page=0328

d'Alger. Soumission de Gènes. Ambassade de Siam. Le pape bravé dans Rome. Electorat de Cologne disputé. 99

CHAP. XV. *Le roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume III, et protégé par Louis XIV.* 116

CHAP. XV. *De ce qui se passait dans le continent, tandis que Guillaume III envahissait l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, jusqu'en 1697. Nouvel embrasement du Palatinat. Victoires des maréchaux de Catinat et de Luxembourg.* 135

CHAP. XVII. *Traité avec la Savoie. Mariage du duc de Bourgogne. Paix de Ryswick. Etat de la France et de l'Europe. Mort et testament de Charles II roi d'Espagne.* 158

CHAP. XVIII. *Guerre mémorable pour la succession à la monarchie d'Espagne. Conduite des ministres et des généraux jusqu'en 1703.* 194

CHAP. XIX. *Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochstet et ses suites.* 223

CHAP. XX. *Pertes en Espagne : pertes des batailles de Ramillies et de Turin, et leurs suites.* 234

CHAP. XXI. *Suite des disgraces de la France et de l'Espagne. Louis XIV envoie son*

principal ministre demander la paix. Bataille de Malplaquet perdue etc. 249

CHAP. XXII. *Louis XIV continue à demander la paix et à se défendre. Le duc de Vendôme affermit le roi d'Espagne sur le trône.* 281

CHAP. XXIII. *Victoire du maréchal de Villars à Dénain. Rétablissement des affaires. Paix générale.* 29[illegible]

CHAP. XXIV. *Tableau de l'Europe, depuis la pai[illegible] d'Utrecht jusqu'à la mort de Louis XIV.* 314

Fin de la Table du Tome second.

8

22 7/i (19)

AB: 22 7/i (19)

Dl 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51440/fragment/page=0333

VRES

LETES

DE

OLTAIRE.

X-NEUVIEME.

BIBLIOTHEK Z. ROSENTAL

THA,

. ETTINGER, Libraire.

9 I.

Farbkarte #13
B.I.G.
Inches
Centimetres
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51440/fragment/page=0335